Tome XXXII. N° 22. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Fév. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Sous la tente bédouine

I. — Au pays des mirages.

Lorsqu'on quitte Palmyre, par la piste à peine tracée qui conduit à Soukhné, et qu'on s'enfonce dans le désert, on aperçoit bientôt, sur la droite, un grand lac bordé de palmiers. De palmiers ou de grands roseaux, on ne saurait dire, mais ce qu'on distingue nettement, c'est leur mince reflet dans l'eau. Joyeux, le voyageur accélère, coupant à travers sables, et les plus impatients soulèvent déjà leurs lunettes noires ; cependant, à mesure qu'on se rapproche, le paysage, au lieu de préciser ses lignes, semble changer d'aspect. On dirait que le lac se fragmente et l'on voit naître, tout autour, d'autres petits étangs. Pris de doute, on pousse un peu plus loin, jusqu'au prochain mamelon ; alors, les étangs se dispersent, diminuent, s'évaporent, et lorsqu'on arrive à la crête, il ne reste plus rien. Ce n'était qu'un mirage...

— Eh bien ! s'écria gaiement l'officier méhariste qui m'accompagnait. Vous avez été bien pris, cette fois.

— Oui... J'avais beau écarquiller les yeux, je ne voyais, plus que du sable, des pierres et, dans un creux de vallon, quelques taches de sel, sur la vase d'un marais desséché.

C'était peut-être cela le lac ; et l'oasis, ces touffes raides d'herbe à savon, dont les chameaux n'avaient pas voulu.

— C'est le plus beau du désert de Syrie, poursuivit mon méhariste, tout fier de m'en faire les honneurs. Quand ils ont le temps, les chauffeurs de la *Nairn* se payent un crochet pour le montrer aux touristes.

Allons, bon !... Voilà qu'il m'enlevait d'un mot toutes mes illusions. Sur la foi de mes lectures, j'avais toujours cru que le mirage était instable comme le rêve, changeant comme un coucher de soleil, qu'il surgissait ici où là, selon les jours, pour tromper le nomade égaré, et pas du tout : c'était un paysage aussi ponctuel que les autres, un panorama régulier qui attendait sa plaque : « Mirage à 500 mètres, » une féerie enracinée au sol comme un clos de pommiers... J'en fus un instant dépité et, fronçant les sourcils, je dis sèchement au capitaine à gilet rouge :

— Ne m'expliquez pas que c'est un phénomène d'optique, je le sais...

Heureusement, mon compagnon ne se vexa pas : à la popote, on s'en disait bien d'autres. Quand nous eûmes rattrapé la piste, il me montra du doigt les falaises bleues du Djebel Dahek, qui bornaient l'horizon vers l'est.

— Regardez la montagne à présent...

Encore boudeur, je lorgnai de côté, comme un échaudé qui se méfie, mais mon plaisir fut le plus fort.

Le djebel, devant nous, se transformait à vue d'œil ; il grandissait, puis diminuait, changeant de silhouette à chaque tour de roue, et c'était plus étonnant encore que l'autre mirage, cette montagne enchantée qui ondoyait dans le soleil. Quand mentait-elle? A quel moment dessinait-elle sa crête exacte? Je n'aurais pas su le dire. C'était d'abord un long massif couché sur le désert, puis une brèche se creusait au milieu, et l'on apercevait le ciel entre les deux éperons. Était-ce par ce col qu'allait passer la route? A peine l'idée m'avait-elle effleuré que la falaise s'ouvrait encore ailleurs, puis qu'elle craquait en dix endroits, et il ne restait bientôt plus de la montagne évanouie que quelques pitons isolés qui fondaient à leur tour, comme du sucre dans la tasse... Plus de Djebel Dahek... Était-ce cela le mirage? Non. Sitôt disparu, voilà qu'il renaissait. On voyait les gorges se combler, les pics amollir leurs pentes pour se ressouder entre eux, et c'était tout à coup une mon-

tagne inconnue qui s'étalait à l'horizon. Une montagne ou bien un monticule, une dune, un plateau, on ne savait plus...

Sur notre droite, où l'infini se cousait au ciel, de nouveaux lacs apparaissaient. Si précis, dans leur ceinture de hauts herbages, qu'on s'y serait encore trompé. Quoi, je pouvais cligner des paupières et fixer de mon mieux, il y avait pourtant bien là une île !... Non... L'île, peu à peu devenait îlot, le lac s'en allait en buée, et quand on s'était rapproché on ne trouvait plus rien que la butte de terre d'une tombe bédouine, avec sa couronne de cailloux.

Tout cela sans artifices, en pleine lumière. Dans le désert, ce n'est pas l'ombre qui crée le mystère, c'est le soleil. Et dans ce domaine de la soif, c'est perpétuellement de l'eau qui s'offre au voyageur.

Soudain, notre interprète poussa un cri.

— Les Sbaas (1) ! fit-il en désignant au loin des silhouettes noires.

Avait-il cru réellement les voir ou se jouait-il de moi? Le capitaine lui-même douta et dut prendre sa jumelle. Puis, ayant observé :

— Non, ça ne bouge pas, dit-il.

Toujours le mirage... Nous roulions au milieu de sortilèges. Les cimes, les lacs, les bouquets d'arbres, tout était chimérique. Mais maintenant je ne m'étonnais plus et notre ombre, sur le sable, se serait effacée, que je n'aurais rien dit.

Ayant tourné la tête, j'eus l'illusion que des chameaux ou des cavaliers défilaient au loin sur une crête. Certain que c'était encore un leurre, je retins mon exclamation, m'attendant à ce que tout s'effaçât. « Il est bien net, » murmurai-je seulement, pour montrer que je n'étais plus dupe. Mais mon ami, à ce moment, se souleva à demi sur le siège et porta sa main brune en visière.

— Les Bédouins ! s'écria-t-il sans hésiter. Pique droit sur eux...

Le chauffeur obéit et, en effet, nous pûmes bientôt distinguer une troupe de chameaux débâtés que des Arabes à cheval menaient à la pâture. Cette fois, c'était vrai, ils ne s'évaporaient pas... Les hommes, en nous apercevant, s'étaient

(1) La tribu des Sbaas, c'est-à-dire des Lions, est une des plus importantes du désert de Syrie. Ses deux branches réunies groupent environ 4 000 tentes et 25 000 nomades.

laissés glisser de leurs montures et accouraient en faisant de grands signes, mais le capitaine n'avait pas besoin qu'on lui indiquât le chemin. Un mamelon, une tombe, le creux d'un oued, c'était assez pour lui.

— Erek ! annonça-il brièvement en me montrant quelques bicoques délabrées entourées de champs d'orge.

Le puits n'était plus loin. L'auto, en cahotant, gravissait une pente creusée de trous de gerboise, et des nuées de sauterelles se levaient sous les roues. Elles montaient en spirale, fouettant le capot, retombant en grêlons, et l'on eût dit une tornade de sable qui ronflait dans le ciel. Les joues cinglées, mon écharpe sur la bouche, je dus fermer les yeux sous cette pluie vivante. Quand je les rouvris, j'avais atteint le mirage : les tentes des Sbaas se dressaient devant moi.

— Vous ferez quelques pas en descendant d'auto pour bien manifester votre considération, m'avait-on recommandé, puis vous vous arrêterez et attendrez que Rakkan fasse le reste du chemin et vienne à votre rencontre.

Encore tout étourdi, je suivis la leçon et tombé, comme du ciel, dans un monde inconnu, subitement entouré de guerriers aux cheveux tressés, de chameliers en loques, de vieux devins cassés sur leur bâton, bousculé par des brebis effrayées qui partaient à la débandade, épié par des femmes invisibles que j'entendais rire derrière mon dos, je m'avançai à pas comptés entre les tentes blanches et noires dont la plupart traînaient encore, comme de grands tapis jetés en mon honneur. Je m'étonnais moi-même d'être là. Était-ce un rêve? Pour un peu, je me serais pincé...

De la seule tente blanche du campement, des hommes venaient de sortir ; sans hâte, majestueux. Ils étaient mieux vêtus que les autres, avec de riches abaïes (1) qui tombaient en plis lourds, des baudriers cloutés d'argent et des *keffyés* (2) immaculés. Le plus jeune les devançait, son chapelet d'ambre aux doigts, et, le premier, il porta, en me voyant, la main à ses lèvres, puis à son front.

En ferai-je l'aveu, ce cérémonial me transporta de joie. Non que je fusse flatté, mais je croyais me dédoubler, usurper la vie d'un autre, et j'aurais pu me regarder moi-même que

(1) Manteau.
(2) Voile que les Arabes se nouent autour du front.

je ne me serais pas reconnu dans ce voyageur botté échangeant des salamalecs avec un chef arabe, comme cela se raconte dans les livres.

— Louange à Dieu, qui t'a conduit...

— Que la paix soit sur toi...

Une seconde, je me suis revu enfant, couché, les joues brûlantes, sur les pages d'un récit d'aventures, et j'aurais voulu que, par delà les années, le gamin émerveillé s'aperçût un instant, devenu messager du désert. Eût-il été content de son portrait?

Le torse droit, poing sur la hanche, un peu guindé, je souriais à mon hôte. « Un gai visage vaut mieux qu'une main pleine, » enseigne un dicton oriental. Et quand le cheikh m'eut gauchement serré la main, je lui récitai tout d'une haleine :

— Nous nous excusons de venir te troubler au moment où tes hommes n'ont pas encore planté les piquets de leurs maisons (1), mais notre amitié impatiente ne pouvait pas attendre...

Accoutumé à des formules moins pompeuses, ce compliment excessif dut le ravir, et dès que l'interprète eut traduit, il s'inclina légèrement, découvrant ses dents blanches. Puis la main sur le sein, il retourna la politesse :

— Le Bédouin aime le Français comme le Français nous aime. Il y a un chemin entre nos cœurs...

Mon ravissement n'avait plus de limites. Je me sentais gonflé de métaphores, de louanges, de serments, comme les cadis de mes lectures. Arrivé devant sa tente, Rakkan me l'offrit d'un geste :

— *Tfaddal...* (Je te prie d'accepter.)

Puis saisissant l'un des hauts piquets, que les Bédouins révèrent comme l'âme de leur foyer, il ajouta avec emphase :

— Ma maison, maintenant, compte une colonne de plus...

A cette dernière flatterie, je crus respirer l'encens, mais le méhariste à mes côtés éclata d'un bon rire.

— Rakkan est de taille à vous tenir tête, vous savez, me dit-il. Alors, allez-y ferme, « cravatez-le »...

Je m'amusais, c'est certain, mais je prenais malgré tout mon rôle au sérieux et un flagorneur m'aurait alors mur-

(1) Les Bédouins disent *El beit*, ce qui ne signifie pas tente, mais bien maison.

muré qu'il y allait du prestige du pays, que je ne l'aurais peut-être pas fait taire. Le cheik, cependant, parlait toujours, et d'abondance.

— Il s'excuse d'une hospitalité si indigne, résuma distraitement l'interprète, rassasié de ces banalités.

Enhardi, je ripostai par une plaisanterie :

— Que le plus puissant des Sbaas ne se moque pas de ses amis. Sa tribu encombre les pistes et l'on voit briller tant de plats de cuivre sur les flancs de ses chameaux qu'on dirait qu'ils emportent le soleil, avec eux..

Cette boutade dans le style arabe enchanta Bakkan, qui se tourna vers ses notables pour rire avec eux.

— Ça va, m'encouragea le capitaine au gilet rouge. Si vous faites une demande pour entrer au contrôle bédouin, j'apostille tout de suite.

De haute taille, il touchait presque de son képi le rebord de la tente et, pour la première fois, j'enviai sa stature. J'étais également jaloux de son aisance et, sans en avoir l'air, je l'observais à la dérobée, pour savoir comment me tenir. Il s'étendit avec désinvolture sur les tapis, une jambe repliée sous lui, à peine accoudé à un bât de chameau orné d'étoffes et de pompons. Je l'imitai de mon mieux, une selle pour dossier.

— Plus haut, je te prie, me dit notre hôte, comme c'est l'usage.

Cette fois, je connaissais la réponse que prescrit le bon ton :

— De grâce, tu fatigues ton cœur...

Et, assez fier de ces débuts, je pris négligemment la tasse de café, seulement remplie au quart, qu'un serviteur me tendait. Mon compagnon me suivait des yeux, et je lisais une affection d'aîné dans ce regard bleu. Il me considérait un peu comme son élève, depuis que nous roulions ensemble, et il jugeait de mes progrès.

— Acceptez trois fois, hein, me rappela-t-il.

Mais je n'avais pas oublié, et à la troisième je rendis cérémonieusement la tasse en la couvrant de la main, pour faire comprendre que c'était assez. Rakkan, qui me guettait aussi, remarqua mon geste :

— Il connaît nos usages, dit-il malicieusement à l'interprète. Voudrait-il se faire Bédouin, comme ce pasteur anglais que les *Franzaouyé* n'aiment pas?

Jamais je ne m'étais senti si pleinement, si étrangement

heureux. Un côté soulevé de notre tente formait comme un auvent, et le campement brûlé de soleil se montrait tout entier, sans que j'eusse à sortir de l'ombre. Sur un signe d'un grand diable, noir comme le Soudan, un enfant tout couvert d'amulettes m'avait apporté un coussin, et paresseusement allongé, rafraîchi par le café amer, je regardais la tribu vivre, vivre pour mon plaisir.

C'était autour du puits qu'on s'agitait le plus. Une bousculade de bêtes, un sauvage charivari de gambades et de cris. Des files d'hommes remontaient en courant une longue corde où pendaient des seaux de cuir, et toute la bande chantait en galopant :

— Elle est bonne, l'eau que nous tirons !... seuls les hommes forts en tirent comme nous !...

Leurs guerbas débordantes avaient déjà détrempé le sable et les femmes qui poussaient le bétail vers les auges pataugeaient jusqu'aux chevilles dans cette mare de boue.

— Ne les regardez pas trop, me recommanda tout bas le méhariste.

Peine inutile. Elles sont affreuses, avec ces mentons tatoués qui leur font des barbes de huit jours. Une robe grossière, des cheveux sales, un cliquetis d'anneaux de cuivre au poignet et un bouton brillant vissé dans la narine gauche, voilà pour l'élégance. Au puits, elles se désaltèrent après les bêtes. Au repas, elles ne mangent qu'avant les chiens. Pourtant, dans ce décor de fantasia, avec les cavaliers cabrés, les hommes qui chantaient, elles prenaient une sorte de beauté brute, et je suivais des yeux de grandes filles au buste noble qui portaient, ainsi qu'une couronne, de lourdes jarres d'où le lait ruisselait.

— Les hommes, eux, ne portent rien, soupira rêveusement l'interprète, qui était musulman de Beyrouth.

Quand on eut trait la dernière brebis et qu'on lâcha le troupeau, ce fut à travers le campement une course bêlante. Les petits agneaux plaintifs étaient parqués sous une tente et les mères alarmées fouillaient dans ce tas floconneux, pour trouver leurs petits. Dehors, les béliers à longs poils attendaient, la cloche au cou, et les bergers poussaient avec des braillements la masse moutonnière, dont les lourdes queues pèsent comme des tabliers de graisse. Ils étaient tous marqués au front de la même tache de henné et paraissaient énormes, sous leur toison de l'autre été.

— Quand le Père du Sucre aura payé leur laine en napoléons d'or, tu pourras acheter tout Esch Cham (1), complimenta adroitement mon compagnon.

— Inch Allah ! murmura le Bédouin. L'argent n'est rien. Celui qui n'a qu'un *métallik* ne sait qu'en faire, celui qui a cent livres demande à Dieu de les doubler...

En quelques instants, de nouvelles tentes s'étaient montées et un village blanc et noir couvrait maintenant tout le mamelon. Cela va vite : on étale sur le sol le toit de poil de chèvres, on le tend avec des cordes, puis la famille se glisse dessous et, d'un bon coup d'épaule, on redresse les piquets : la maison est construite. On place alors les deux cloisons de roseaux qui séparent la cuisine et le logement des femmes du *moudif* où l'on reçoit, on jette là dedans quelques matelas, des nattes, des couvertures, puis tout le bric-à-brac des ustensiles : les plats de jonc bariolés, les poêles à cuire le pain, les moulins où l'on broie les graines, des chaudrons, des outres. Il n'y a plus qu'à creuser *el noukra*, le trou carré du feu, et allumer une poignée d'herbe : le Bédouin est chez lui.

Clignant des paupières, humant la forte odeur des bêtes, j'observais tout cela dans une sorte de griserie, et je croyais remonter le cours des âges, quand les hordes errantes des Maoualis et des Beni Khaled déferlèrent pour la première fois sur ce pays désert. Qu'y a-t-il de changé, depuis? Rien... Mêmes mœurs, mêmes loques, mêmes mots. Le temps n'a rien pu écrire sur le sable...

Ce chameau richement harnaché qui balançait sur le ciel un palanquin surchargé de tapis, n'était-il pas parti du Yémen depuis des siècles, avec la caravane de la reine de Saba? Je ne la quittais pas des yeux, cette alcôve errante, comme si Balkis eût dû, soudainement, en tirer les rideaux.

— Le harem de Rakkan, ne regardez pas, surtout ! m'ordonna vite mon compagnon.

Le méhari venait de baraquer (2) devant notre tente, et trois femmes ayant soulevé les tapis qui recouvraient leurs cacolets sautèrent légèrement à terre et disparurent d'un bond derrière les paravents. Je ne connus d'elles, au passage, que leurs robes flottantes et leurs pieds tatoués. Quant à Rakkan, forçant l'indifférence, il avait paru ne rien remar-

(1) Damas.
(2) S'agenouiller.

quer, et ayant pris son faucon, il lui grattait la tête en chantonnant. Puis il appela ses chiens : « Boucher ! Victorieux ! Violent !... » et quand les trois sloughis furent couchés à ses pieds, il les caressa doucement, de sa longue main brunie. De l'autre côté de la cloison, on devait nous épier, et je devinais des rires. Mais le cheikh impassible ne daignait rien entendre et ne sourcillait pas.

Après les épouses, d'autres arrivèrent. Quelques-unes prises en croupe sur un chameau de bât, mais la plupart à pied, derrière l'homme à cheval. Certaines pliaient sous la charge, de la marmaille pendue après elles, et pas un cavalier ne tournait la tête, pas une main ne se tendait.

— Au désert, la tradition est demeurée intacte, tint à me faire admirer l'interprète.

Elles avaient de longues nattes encore prolongées par des postiches du même poil grossier que leurs tentes, et tout ce qu'elles possédaient de précieux brimbalait au bout de ces tresses : des pièces de monnaie, des amulettes, des coquillages.

— En sachant s'y prendre, poursuivait tout bas le Libanais tentateur, on peut arriver à faire mettre des femmes Sleibs toutes nues. Elles ont sur tout le corps des tatouages bien singuliers, vous verrez ça, monsieur...

Non, franchement, je ne tenais pas à voir... Qui aurait la curiosité de faire glisser sur ces corps déformés ces robes sales qu'elles portent nuit et jour pendant toute une année, jusqu'à la fin de Ramadan? Le Bédouin, dit-on, est fidèle. Cela se comprend. Quant à la femme, si par extraordinaire elle cesse de l'être, le mari la tuera. Telle est la loi...

— La tradition dans ce qu'elle a de plus pur, monsieur...

Des groupes attardés rejoignaient encore le campement, ayant fait un détour pour trouver des herbages, et l'on voyait venir des crêtes éloignées ces files de chamelles nonchalantes et leurs chamelons aux pattes raides qui folâtraient. Dès que les bêtes avaient bu, les pâtres se dirigeaient vers la tente du chef, leur badine de conduite à la main.

— Bonjour, saluaient-ils en entrant.

— Deux fois bonjour.

Et le Bédouin s'accroupissait avec les autres, immobile comme un roc, le regard lointain, les lèvres cousues. Tout d'abord, ils étaient peu nombreux, juste les vieillards, et quelques-uns de ces adolescents qui se lavent le visage à

l'urine de chameau pour se durcir la peau et vous baisent encore la main en arrivant, mais maintenant que le jour commençait à décroître, les éclaireurs partis à la recherche de nouveaux pâturages regagnaient le puits et le demi-cercle silencieux s'élargissait devant notre foyer. Pas un mouvement, pas un bruit... Un chamelier grossier se permit bien d'allonger le bras pour saisir une braise et allumer sa cigarette, mais un mot sec de Rakkan suffit à l'arrêter et le brandon lui tomba des doigts. Seul, le grand diable noir continuait d'aller et venir, fendant sans gêne ces rangées de guerriers et se penchant familièrement vers l'oreille du cheikh.

— Que fait-il ici, ce nègre à l'air important, demandai-je à l'interprète.

Sans malice, l'autre me répondit :

— Rien. C'est l'esclave...

C'est singulier ce qu'on peut, avec trois mots, bouleverser d'idées...

Ma joie, pourtant, se faisait plus sévère et je ne souriais plus. Le soleil miroitant sur le désert venait de disparaître, comme si le sable l'eût absorbé, et le couchant incendié prenait des teintes défaillantes. C'était l'heure du grand calme, où les brebis bêlantes emmènent leurs agneaux. Tout se taisait. Mon compagnon rêveur écoutait s'éloigner la voix d'un Bédouin de quinze ans chantant d'improbables amours :

« Où est-elle, celle dont les beaux yeux rendent jalouses les gazelles... Elle m'a rempli une coupe de liqueur enivrante et depuis j'ai perdu la raison... »

Puis le souffle du soir emportait la chanson.

Je n'osais plus parler. Rakkan, face à moi, déchiquetait sous son manteau un morceau de viande crue, pour son faucon qui battait des ailes.

— Prends, Ardeur du soleil, chuchotait-il... Pique, Ardent !

Et l'on n'entendait plus, sous la tente apaisée, que le murmure du cheikh, et le cri grinçant de l'oiseau.

*
* *

Il a fallu trois hommes pour porter le plat d'étain qui contenait notre dîner — un mouton en morceaux, sur un lit de riz bouilli — et assis à la turque, sans couteau ni four-

chette, les manches retroussées jusqu'au coude, nous avons commencé à fouiller dans ce ragoût. Rakkan, par convenance, ne voulait pas manger avec nous, mais les convenances exigent aussi que les invités insistent jusqu'à ce que l'hôte accepte, et on ne l'a pas prié longtemps. Plus emprunté qu'un Bédouin à une table de banquet, je les regardais pétrir leurs boulettes de riz et essayais de les imiter, mais je n'arrivais qu'à me barbouiller les mains et tout de suite découragé, je me suis rabattu sur le pain, ces sortes de crêpes qu'on appelle là-bas « peaux de tambour ». Par malheur, le cheikh l'avait remarqué et, venant à mon aide, il me choisit le meilleur morceau : la graisse de la queue, qu'il arracha délicatement, comme s'il cueillait une fleur. A la première bouchée, j'avais l'appétit coupé ; à la seconde, mon cœur se soulevait. Je me forçais pourtant et, pour faire couler, je buvais de grands verres de thé, tandis que les autres puisaient gaillardement dans une bassine des tasses de lait de brebis. Mais non, je ne pouvais plus...

— C'est une hospitalité bien modeste, s'excusait à nouveau le jeune chef, comme l'esclave accrochait un fanal à l'entrée de la tente. Vos maisons, à vous, gardent, même la nuit, la joyeuse clarté du jour.

Lorsqu'il s'agissait de mots, je reprenais l'avantage.

— A-t-on besoin de se voir, quand on se connaît bien, flagornai-je en remettant astucieusement dans le plat le fin morceau qu'on venait de m'offrir.

Quand ils eurent enfin fini et que je vis disparaître ce tas de mangeaille, je me crus sauvé, mais restait le meilleur : du beurre rance fondu, sucré avec de la cassonade, et à peine en eus-je goûté que mon malaise s'accentua. Notre interprète seul paraissait se régaler.

— Reprenez-en donc, monsieur, insistait-il en léchant sa mélasse. C'est très bon...

Ce tentateur, décidément, ne s'y prenait pas bien... Notre repas achevé, les serviteurs avaient déposé le plat à l'autre bout du *moudif* et l'on appela les premiers chefs de tente. Aussitôt accroupis, la large manche en pointe relevée à mi-bras, ils engloutirent leur dîner, roulant leurs boulettes, faisant craquer les os, et en quelques instants ils étaient rassasiés.

— Mahmoud ! Farès ! Aouad ! cria tout de suite le noir balafré.

D'autres s'approchèrent, qui dînèrent à leur tour, puis après ceux-là, huit encore, et les simples chameliers, affamés et muets, voyaient diminuer le plat qu'ils dévoraient des yeux. Ceux qui avaient mangé reprenaient silencieusement leur place devant le foyer et, lorsque le feu de crottes de chameau se ranimait d'une poignée de tamarin, je voyais sortir de l'ombre cette ronde de nomades songeurs.

— Tu admires le feu? me dit Rakkan en se lavant les doigts à l'eau de l'aiguière. Les Bédouins disent que c'est le dessert de l'hiver...

Puis, s'étant recueilli, et caressant sa courte barbe de ses ongles teints au henné.

— Veux-tu, me demanda-t-il, toi qui écris des contes pour les hommes de ton pays, connaître une vieille histoire que je tiens de mon père, et que mon père apprit du sien?

Sur-le-champ, je lui pardonnai son dîner.

— Raconte-moi, fils de Béchir...

Tout s'était tu ; on n'entendait même plus le sucement des lèvres qui tirent sur le tabac et les hommes qui mangeaient, s'étant torché les lèvres du coin de leur *keffyé*, revinrent vite s'accroupir. Ils attendaient l'histoire... Ils la connaissaient tous, sans doute, mais pareils aux enfants qui ne se lassent jamais d'écouter les mêmes récits, ils prenaient des visages attentifs, leurs yeux crédules déjà conquis.

— C'est l'histoire de deux hommes, commença gravement Rakkan sans élever la voix et regardant couler l'ambre de ses doigts. L'un était un Roualla dont les nuits froides du désert avaient glacé les membres, l'autre un Wild Ali qu'une mauvaise mouche avait rendu aveugle, et leurs tribus étaient en guerre. Or, un jour que les Rouallas étaient venus razzier les Wild Ali, le perclus tomba du chameau où on l'avait ligoté sur un bât et, quand le rezzou se retira en chassant les moutons, il demeura inerte entre les tentes renversées, appelant en vain ses frères. Mais les Wild Ali épouvantés s'étaient enfuis de leur côté, abandonnant l'aveugle, et celui qui ne voyait plus la lumière poussait aussi de déchirantes clameurs...

Dès les premières paroles, le méhariste et moi nous étions regardés, ayant tout de suite reconnu *l'Aveugle et le Paralytique*. En effet, c'était bien notre fable, venue d'Orient comme tant d'autres, et que nous retrouvions à son berceau.

Les deux versions étaient les mêmes : le Bédouin aveugle prêtait ses épaules à l'impotent et les deux infirmes consolés s'éloignaient sur la piste :

« Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi... »

— C'est une belle histoire ! m'écriai-je dans la joie. Si belle qu'un poète de mon pays l'a recueillie jadis et que les *hodj* de France l'apprennent aux petits enfants.

Mais Rakkan ayant écouté l'interprète hocha la tête et reprit calmement :

— Ta fable s'arrête là?... La mienne n'est pas finie...

C'est vrai, Florian ne nous avait pas dit ce qu'il advint par la suite : il a fallu que j'aille dans le désert pour l'apprendre.

Donc, les deux Bédouins vécurent ainsi des mois, l'un portant l'autre, mais le perclus était aussi perfide que son compagnon était naïf et bon, et bientôt l'infirme s'amusa aux dépens du Roualla, lui faisant saisir des épines à pleines mains ou boire de l'urine de chamelle pour rire ensuite de ses grimaces. Or, un jour qu'ils faisaient cuire un lièvre pris au gîte, le perclus vit un serpent dans le fagot qui flambait ; il n'en dit rien, et quand le rôti fut prêt, il sortit le reptile du brasier et le tendit à son ami. A peine eut-il mordu dans la bête rampante que l'aveugle cracha. « Mange donc ! insista le perfide, c'est le meilleur morceau. » L'aveugle goûta encore, mais la chair était si infecte qu'il se sentit les mains, puis, machinalement, se frotta les deux yeux. A l'instant même, ses paupières mortes se soulevèrent et le Roualla recouvrant soudainement la vue reconnut la chose immonde qu'il allait dévorer. « Ah ! scorpion, cria-t-il. Ainsi, je te servais comme un esclave, je te portais comme un âne et c'était là ma récompense ! Tu ne tromperas plus personne !... » Il dit, et ayant saisi l'homme inerte à pleine mains, il le jeta dans le brasier. Mais dès que la flamme eut brûlé son corps recroquevillé, le perclus se détendit, bondit sur ses jambes, et se sauva. « Allah est grand... Il les avait tous deux guéris. »

A ce double miracle, ce fut un éclat de rire dans les rangs des Bédouins. Rakkan aussi riait, découvrant ses dents blanches, et les vieillards chenus, et l'esclave arrogant. Peut-être aussi les femmes de l'autre côté du paravent. Pourtant, le cheikh n'avait pas oublié mon interruption.

— Comment s'appelle donc ce poète qui a conté la même

histoire dans ton pays? demanda-t-il curieusement quand ses hommes se turent.

— *El Bîr*, répondit l'interprète.

Le capitaine étonné se retourna.

— Tu te trompes, fit-il. Cette fable n'est pas de La Fontaine, elle est de Florian.

Mais le Libanais ne se démonta pas.

— En arabe, fit-il de son même air imperturbable, La Fontaine se dit *El Bîr*, tandis que Florian, ça ne se traduit pas...

Rakkan, d'ailleurs, avait déjà inscrit le nom pour ne pas l'oublier. L'auteur d'*Estelle* me pardonnera-t-il? Dans un coin de la tente, un des hommes venait de prendre sa *rababa* à une corde et murmurait une chanson monotone dont je ne saurai jamais les mots. Les fumeurs silencieux continuaient leur songe. On entendait, autour du campement, blatérer les chameaux et hurler à la mort un chien tombé dans un piège à gerboises. Plus près, c'était le bruit des chaînes des chevaux entravés, le cliquetis d'un chapelet, le chantonnement du thé dans l'aiguière. Le cœur épars dans cette grande paix, je m'étais accoudé et regardais ce ciel immense, cette jonchée d'étoiles aux mesures du désert. « En compter neuf et faire un vœu », me souvenais-je. N'allais-je pas, cette nuit, faire des vœux pour ma vie entière?

— Ton cœur est-il comblé? m'a demandé Rakkan.

J'ai mis, comme lui, ma main sur ma poitrine et lui ai répondu :

— Que le Miséricordieux m'accorde encore beaucoup de jours pareils à celui-ci.

Puis je me suis étendu. Le petit liseur de mon enfance allait dormir content...

II. — Quand les Bédouins s'arrêteront.

— Tenez, vous me faites rire avec vos Bédounes !

Et à ce moment de la conversation, le commandant du poste se levait en haussant les épaules pour remonter lui-même le phonographe.

— Ça vaudra mieux que d'écouter les sornettes de militaires au biberon et de romanciers en délire, bougonnait-il en mettant ses binocles pour choisir un autre disque.

On pouvait, à chaque repas, ramener la discussion sur le même sujet, on était certain que le commandant quitterait la table avant la fin en envoyant ses subalternes « aux cent mille Bédounes » : c'était devenu une tradition de la popote de Palmyre.

Quand je rentrais rayonnant d'une tournée dans les tribus, il ne me laissait jamais poursuivre mon récit jusqu'au bout. A l'instant que je jugeais pathétique, il coupait invariablement mon effet d'un calembour et, si une excursionniste, captivée, demandait des détails, c'était lui qui répondait :

— Amoureux, les Bédounes? Comme un hérisson d'une passoire, jolie petite madame... Maintenant pour être juste, il faut dire que leurs épouses sont sales comme des peignes, affublées comme des chasse-moineaux et barbouillées comme des bougnats...

Les méharistes bondissaient sous l'outrage ; et pas intimidés par ses quatre galons, ils le démentaient à grands cris, l'accusant de regretter la cantinière et les beautés de garnison. Pour eux les Bédouins avaient toutes les vertus, c'étaient les seuls amis de la France, les chevaliers du désert ; ils les aimaient au point de trouver leur cuisine excellente et leurs femmes à leur goût.

— Enfin, demandaient-ils en se tournant vers moi, ne sont-elles pas belles?

Ma foi, je leur donnais raison... Je ne mentais pas, c'étaient mes souvenirs qui commençaient à s'épurer et quand on me questionnait sur les filles des tribus, je ne pensais déjà plus aux pitoyables porteuses d'eau du puits d'Erek, j'évoquais les femmes de Rakkan, que j'entendis rire derrière un paravent et qui devaient être belles, puisque je ne les avais pas vues.

— Sont-ils vraiment aussi jaloux qu'on le dit? me demandaient curieusement les jeunes femmes.

Et les dames plus âgées :

— De quoi se nourrissent-ils?

Sans trop oser broder, car les camarades narquois me guettaient, faisant le geste, par moment, de desserrer leurs cols, comme si je les étranglais, j'y allais alors de mes aventures. Celles-ci, heureusement, commençaient à se corser. Je n'avais pas seulement dormi sous la tente des Sbaas, j'avais été l'hôte, à Damas, de l'émir des Rouallas, le vieux Nouri Chalan aux paupières tatouées, et son petit-fils, le pâle Faouaz,

m'avait lui-même conduit dans leurs tribus campées près du lac de Houlé. J'avais rencontré dans ces plaines du Djolan, les Fadel qui cultivent les terres ; j'avais partagé, près de Gama, le *bourgoul* (1) des Beni Khaled, qui poussent devant eux des milliers de moutons ; les Sleibs m'avaient reçu sous leurs tentes loqueteuses, et des filles peu farouches avaient dansé pour moi, laissant flotter leurs longs cheveux aux reflets roux, tandis que les hommes claquaient des mains et faisaient résonner le tambourin sous leurs doigts secs. Enfin, je pouvais me permettre de parler.

C'était surtout avec les Sleibs que j'obtenais du succès. Lorsque les dames apprenaient que ces nomades vêtus de peaux de gazelle étaient probablement les derniers descendant des Croisés qui, après la chute du royaume des Francs, se réfugièrent dans le désert, elles étaient prises de pitié, et l'une, qui avait dû connaître de sérieux ennuis domestiques, voulait absolument en ramener un ménage en France, « le pays de leurs aïeux ». Il fallut que le commandant lui ôtât ses illusions.

— Bravo ! Excellente idée ! persifla-t-il. A la campagne, l'homme vous rendra les plus grands services ; rien qu'en flairant les crottes de brebis il pourra vous dire à quelle date a passé le dernier troupeau. Quant aux femmes, elles n'ont pas leurs pareilles pour faire des tatouages à l'aiguille.

Les Bédouins, selon lui, étaient par essence bons à rien, et tout ce que pouvaient dire ses méharistes n'entamait pas sa conviction. « Vous faites joujou aux Barbaresques, moi ça n'est plus de mon âge, » décrétait-il en dégustant son café, qu'il sucrait de quatre morceaux, en manière de protestation contre leur café amer. Et seul contre tous, paterne et obstiné, il entreprenait de démontrer aux invités de la popote que nos cheikhs étaient des Abencérages mâtinés de marchands de bœufs et que sans leurs costumes de fête foraine, qui amusaient les touristes, les puissances mandataires les auraient mis au pas depuis longtemps.

— A part cela, résumait-il sur un ton d'indulgence, hâbleurs, chapardeurs, paresseux, mais trop couards pour être vraiment méchants.

Tant de mauvaise foi indignait les gilets rouges, à l'exception du capitaine que cela faisait sourire.

(1) Blé bouilli et séché, principal aliment des Bédouins.

— Mais enfin, qu'en savez-vous, mon commandant, s'emportaient-ils, vous restez toujours à Palmyre, vous ne les voyez jamais.

Il levait doctement le doigt vers le plafond de roseaux.

— Personne n'a vu Dieu, mon petit : ça n'empêche pas tout le monde de parler de lui.

Le front caressé par le brise-tiède du panka, nos hôtes ébaubis suivaient cette controverse ethnographique, que le phonographe mettait en musique sur des airs démodés ; si l'un questionnait, dix réponses contradictoires lui venaient en même temps ; le mitrailleur ébouriffé soutenait le chef de poste de ses glapissements pour taquiner les méharistes, le major ne pouvait pas placer un mot sans être accusé d'en savoir moins long que les rebouteux des tribus, et il devenait bien difficile de se faire une opinion dans ce charivari.

— Enfin, capitaine, demandait impatiemment une jeune fille, vous qui les avez vus au *rezzou*, vous affirmez qu'ils sont braves?

Le commandant ne permettait pas à mon ami de répondre.

— Ma chère enfant, j'ai assisté, au cours de ma carrière, à bien des campagnes, ronronnait-il les yeux mi-clos, eh bien ! il a fallu que je vienne ici pour voir des guerriers tirer de préférence en l'air. Ils connaissent bien le tir véritable, qu'ils appellent avec épouvante « le tir de la mort », mais ils ne l'emploient jamais, ayant peur, par maladresse, de tuer quelqu'un, et d'être condamnés à payer le « prix du sang ». Alors, ils se contentent de canarder le ciel en criant comme des sourds : C'est le *ramit el kef*, le « tir de la peur », et les plus poltrons fichent le camp... C'est ainsi que les chevaliers du désert remportent leurs victoires...

Le benjamin des sous-lieutenants, celui que je surnommais l'enfant barbu, en devenait tout pâle, et, bredouillant de colère, il rappelait ces combats de frontières de l'Irak où des tribus à peine armées tenaient héroïquement tête aux Anglais qui les mitraillaient sans pitié, mais le commandant lui laissait jeter sa flamme, puis, montrant simplement ses pieds nus aux dames, il soupirait d'un air navré :

— Vous voyez, il porte des sandales de bédouins, et pendant ce temps-là, les Rouallas et les Sbaas s'achètent des chaussures à boutons...

Assis, jambes pendantes, sur le bar, je marquais gaiement les coups, en encourageant les jouteurs.

— Tenez, c'est celui-là le plus malin, disait le vieux militaire en me montrant. Il vous écoute sans rien dire, mais il vous presse comme des éponges, il vous suce comme des oranges.

— Ne craignez rien, commandant : je cracherai les pépins..

Certes, je n'aurais pas donné ma place pour cher, et les invités, cependant fatigués par une journée d'excursion dans les ruines, ne parlaient pas non plus de rejoindre l'hôtel Katané, ce palace du désert où l'on trouvait parfois, dans le grand salon nu, un bouc mélancolique en train de manger du foin. Ils s'amusaient bien trop. Quand il était dans ses bons jours, le commandant attirait les dames dans un coin, et il leur fredonnait, d'une voix délicieusement fausse, des chansons sentimentales du désert. « Toi dont la démarche fière... Toi dont les beaux yeux... » Puis, éclatant d'une quinte de rire :

— Vous croyez que c'est de sa bonne amie qu'il parle? Pas du tout... C'est de sa chamelle, c'est de son *deloul!*

Et si les gilets rouges réagissaient, il répliquait péremptoirement par une phrase d'un des leurs, qu'il avait apprise par cœur :

— « Une femme comparée au chameau n'a aucune valeur, surtout si on attend de l'animal un service immédiat » (1).

Les jeunes filles rougissantes poussaient un soupir et les dames, parfois, regardaient avec un sourire d'abandon ces méharistes au teint hâlé qui, sans nul doute, n'étaient pas si Bédouins...

Le commandant, d'ailleurs, se montrait injuste. J'avais approché un Bédouin amoureux, Faouaz, le futur émir des Rouallas, et c'était bien la plus touchante idylle dont j'aie été le témoin. Que de fois l'ai-je racontée au mess, en buvant le champagne doux de la coopérative, que les ordonnances n'ont jamais pu nous servir frais.

Donc, Faouaz, par hasard, était entré au cirque, un modeste cirque comme il en vient dans les sous-préfectures, et qui avait planté sa tente entre le Barada et la gare du Hedjaz. Là, il avait remarqué une petite écuyère anglaise, une girl de vingt ans, très blonde, et les yeux bleus, et sans savoir quels mots lui dire, maladroit et pressant, il s'était

(1) Lieutenant Florimond, *Étude sur le rezzou.* (Édité par le Service des Renseignements de Damas.)

aussitôt présenté à elle, la main sur le cœur et souriant dans sa barbe naissante. L'avait-il emmenée jusqu'à la ferme Bala, par les vertes avenues de noyers et d'abricotiers, ou sur la hauteur de Mouajerine d'où l'on domine, au crépuscule, la ville poudrée d'or, je ne sais pas, mais je me souviens que c'était au mois de Ramadan, quand on voit, dans les rues, les musulmans attendant le premier cri du muezzin pour allumer enfin la cigarette qu'ils ont aux doigts, et cela me plaît d'imaginer leur hésitante promenade par un de ces soirs animés où tout Damas, après une journée de jeûne, se précipite aux souks, et que commencent ces festins qui durent jusqu'à l'aube, quand le Croyant peut distinguer un fil blanc d'un fil noir.

Que pouvaient-ils se dire, lui comprenant à peine quelques bribes de français et l'écuyère connaissant juste les quelques paroles d'arabe que jargonnent les étrangers pour chasser les petits cireurs et appeler les *arabadji?* Pas grand'chose, sans doute. Cela leur avait pourtant suffi, et riant de leur ignorance, leurs mains pressées exprimant ce que leurs lèvres ne savaient pas, ils s'étaient fait des aveux, des promesses. Leurs cœurs avaient parlé...

D'aucuns trouveront cette passion bien soudaine, mais sait-on ce que c'est, pour un nomade, que des yeux bleus? Et pour une girl de tournée qu'un prince arabe vêtu de blanc qui vous enlève dans sa voiture? Faouaz n'a connu que de rudes filles tatouées aux sévères yeux noirs, il n'a jamais caressé l'or fin de ces cheveux bouclés, ni vu défaillir deux violettes humides sous des paupières un peu battues. Quant à la pauvre écuyère aux robes de paillettes, elle ignorait qu'il existât des fils d'émir riches et beaux, qui retirent leurs lourds bracelets d'or pour vous les glisser au poignet. Ils se découvraient l'un l'autre, et découvraient ainsi l'amour.

Ils se sont vus secrètement pendant des jours, des semaines, puis Faouaz s'est enhardi et a voulu inviter la girl chez son grand-père Nouri Chalan. Le vieil émir ne connaît pas nos mœurs et il a cru que la petite était vraiment la nièce du consul d'Angleterre, comme on le lui disait. Il a aussi trouvé tout naturel que son petit-fils emmenât la petite en auto pour lui faire admirer, sur les pistes du Hauran, leurs cavaliers et leurs troupeaux. Mais cela s'est répété, on a su que le vieux Roualla recevait dans sa maison aux trois jardins une jeune fille blonde que lui amenait Faouaz, les dénoncia-

tions sont venues et le scandale a éclaté. Pas un scandale de famille — cet émir de soixante-dix ans qui a peut-être cinquante ou cent épouses dispersées à travers la Syrie n'est pas si pudibond — mais un scandale diplomatique, international, mondial, un vrai scandale, enfin, qui allait retentir dans la presse d'Europe et mettre tout Londres en émoi. Raconter qu'une jeune Bédouin avait rencontré une girl et s'en était épris, parbleu, c'eût été trop peu de chose, alors on a enjolivé, exagéré, menti, l'amourette est devenu un enlèvement, la brouille passagère entre le grand-père et son petit-fils s'est transformée en guerre de tribus, le bureau d'informations de Jérusalem, qui inonde le monde de nouvelles toujours fausses et hostiles à la France, a télégraphié aux journaux de la Cité qu'une jeune fille anglaise venait d'être emmenée en captivité par un chef bédouin qui l'avait fait nommer reine du Désert, et, le consulat anglais de Syrie, submergé de plaintes, de blâmes, d'injonctions, était mis en demeure d'arracher, coûte que coûte, cette victime innocente des griffes des ravisseurs. Qu'on ne dise pas que j'exagère ; j'ai vu les documents, les requêtes, les messages. Et j'ai vu aussi, un matin, une petite Anglaise en larmes que le représentant de la Grande-Bretagne emmenait à Beyrouth pour l'embarquer de force avec les émigrants, sans un shilling en poche, tandis que Faouaz, fou de désespoir, parlait de soulever sa tribu et d'attaquer le convoi. Heureusement, ou malheureusement, les officiers du contrôle bédouin l'ont retenu, la police de Beyrouth a veillé et la morale, une fois de plus, est sortie victorieuse. Il ne restait de l'aventure que deux amants blessés dont le temps allait faire des héros de légende. Sous une tente, un nomade, à jamais taciturne, et dans un *public-house* de Whitchapel une petite épave aux yeux bleus qui raconte à des filles incrédules sa royauté d'un jour, en leur montrant le bracelet d'or qu'elle vendra demain pour manger...

— Oh ! quelle horreur, s'écriaient les dames avant que j'eusse fini.

— C'est anglais, murmurait le capitaine. *Respectability.*

Et le commandant seul s'entêtait à trouver cela bien.

— Auriez-vous préféré qu'il l'échangeât un jour contre une chamelle de course? se fâchait-il. Mais oui, mon jeune ami, vous avez beau lever les yeux au ciel avec un air d'im-

plorer le bon Dieu pour la vieille bête que je suis, c'est pourtant ainsi que ça se passe, et je n'ai pas besoin de quitter mon trou pour connaître les coutumes de vos marchands de mouton.

Décidément, il n'y avait rien à faire... Le lieutenant mitrailleur lui-même renonçait à le soutenir et maugréait que sur la route de Chtora il aurait préféré « agrafer le consul » que de retenir les cavaliers de Faouaz.

— C'est simple, vos Bédounes nous rendront tous fous, se désolait alors l'ancien en rallumant le cigare froid qu'il suçotait toute une soirée. Mais vous avez beau faire : les autruches, les Bédouins, les princes de sang et les sarigues sont des espèces animales destinées à disparaître. C'est la sélection naturelle qui s'opère, et tout ce que vous direz n'y changera rien...

Je devais souvent me la rappeler, la prophétie du commandant de Palmyre.

* * *

La dernière fois que je suis retourné au campement de Rakkan, ses tentes étaient dressées au pied du Djebel el Abyad et, comme ses troupeaux n'avaient trouvé dans ce pâturage pierreux qu'une herbe courte et dure, il ne m'accueillit pas avec son sourire des bons jours.

— *Nasib*... C'est la chance ! fit-il en s'efforçant de surmonter son souci.

Mais malgré lui il restait sombre, et les guides qui l'avaient conduit là ne devaient pas se sentir à l'aise. Ainsi qu'il faisait à chaque visite, il vint regarder notre auto et il sut me dire sa marque, sans se tromper, mais en écorchant le nom.

— Lui aurais-tu fait couper l'oreille droite comme à tes chameaux pour la reconnaître? lui dis-je en plaisantant.

Cela le fit sourire. Le Cheikh des Sbass était un des rares chefs bédouins sachant écrire — car le *cateb*, à l'ordinaire se garde bien d'enseigner quoi que ce soit au fils de son maître, ce qui aurait pour effet de supprimer son poste — et dès qu'une auto s'arrêtait au campement, il demandait son nom pour le noter. Si le voyageur était connu de lui, il posait des questions, s'asseyait au volant. Ce jour-là, il me fit même ouvrir le capot et se brûla des doigts en touchant la culasse. Puis, quand nous fûmes assis dans le *moudif* et que j'eus repris ma place familière, il dit d'un air songeur :

— Quand ta voiture a longtemps couru, en un instant tu la désaltères, et elle peut repartir, tandis que pour abreuver nos troupeaux, il faut des jours entiers. Tu seras de retour à Toudmour (1) que nos chamelons boiront encore. Crois le fils de Béchir : *el bédou* a du mal...

Je devinais sans peine la nature de ses pensées. Le gros de son convoi n'avait pas encore rejoint et, dès le lendemain, il faudrait pourtant lever le camp et aller chercher de meilleurs herbages à l'est, vers le puits de For Kloss où d'autres tribus, peut-être, avaient déjà passé. N'allait-il pas perdre de nombreux moutons en chemin? Et qui sait s'il retrouverait entre Homs et Hama ses bons pâturages de l'autre été? Oui, le Bédouin a du mal...

— Tu connais Moudchem, le cheikh des Fedans, poursuivit-il sans lever les yeux. Il laisse maintenant ses tribus se déplacer sans lui, il se trouve trop grand seigneur pour dormir sous la tente comme un ânier, et il possède une maison de pierres... Et Nouri Chalan aussi a une riche demeure à Damas, avec des roues qui puisent l'eau dans la rivière. Ceux-là ne partagent plus les peines de leurs gens.

L'interprète, à qui personne ne demandait rien, crut devoir répondre :

— Ce sont de grands chefs.

Il n'en fallut pas plus pour que Rakkan se cabrât.

— Chef de ses chiens, riposta-t-il d'une voix cinglante, mais pas des miens !

Et ayant pris son faucon sur le poing il ne souffla plus mot. L'interprète non plus ; il avait compris. Pour ramener notre hôte, je lui parlai de ses derniers marchés, de cette jument qu'il venait de vendre six cents livres or (plus de soixante mille francs) à la remonte espagnole, mais ces compliments même ne le déridèrent pas.

— L'argent, tu sais, me dit-il avec un sourire contraint, c'est une maladie dans la poche...

Et ayant encore réfléchi un moment il reprit d'un ton plus grave :

— Avec mes douros, j'achète d'autres chameaux, de belles *nagas* laitières et des *délouls* de la Mecque, qui ont le poil clair des souris, mais qu'en ferai-je, dis-le-moi, lorsque tous les marchands auront des voitures comme la tienne?

(1) Nom arabe de Palmyre.

Ce matin j'ai voulu acheter de la farine pour ma tribu ; si j'avais envoyé une caravane à Toudmour, elle serait revenue dans quatre jours, mais le Père du Sucre était là, il a emmené mon esclave dans son automobile, et à deux heures de la nuit, ils seront de retour avec les sacs... Alors, pourquoi tous ceux qui traversent le grand désert ne feraient-ils pas comme moi? Je te le dis : nos chameaux ne vont plus assez vite...

Ce langage me surprenait dans la bouche d'un Bédouin. J'en étais presque choqué... Le nomade attaqué ne défend-il pas son chameau jusqu'à la mort? Tombant épuisé sur la piste, ne partage-t-il pas avec lui sa dernière galette? Ne dort-il pas, dans le hamad (1), la tête appuyée sur le genou replié de sa monture? Si j'avais pu me passer d'interprète, je crois bien que j'aurais reproché à Rakkan de ne pas être assez Bédouin. Je me tournai vers ses hommes. Ils étaient accroupis devant la tente, comme les autres jours, et écoutaient leur jeune chef sans qu'on pût rien deviner sur leurs traits. Les jeunes roulaient silencieusement leurs baguettes de pâtres, les vieux, tout cassés, avaient noué leurs mains inutiles entre leurs genoux. Ils regardaient, impassibles, et semblaient ne penser à rien.

— Il a déjà dit la même chose au capitaine du S. R. (2), me chuchota le Libanais qui n'osait plus élever la voix. Il voudrait obtenir des terres pour se fixer.

Je ne pouvais pas le croire. Comment, ces vagabonds renonceraient au désert, ils songeraient à mettre leurs bêtes au piquet, ils rompraient leur badine pour cultiver les champs? Non, ce n'était pas possible. J'allais interroger Rakkan quand, de lui-même, il reconnut :

— Les Bédouins qui ont replié leurs tentes sont plus heureux que nous... Vois les tribus d'Ibn Séoud, n'ont-elles pas bâti de grandes villes dans le Nedj au lieu d'errer comme autrefois? Les Fils du Soleil n'ont-ils pas semé le blé dans le Djouf? Et les Inglisis (3) ne peuvent rien contre ceux-là, parce qu'ils sont unis et puissants au lieu de toujours aller du sud au nord ainsi que des bandes d'outardes...

— Mais tu as ta liberté, fils de Béchir, lui fis-je sévèrement observer, comme si j'invoquais la mémoire de son père.

(1) Zone désertique où hivernent les tribus.
(2) Service des renseignements.
(3) Anglais.

Cet argument sentimental ne toucha pas le cheikh. Levant ses paupières bistrées il me regarde bien en face et répondit :

— Est-il libre, celui à qui on ôte ses armes, le chef à qui l'on prend les fusils, qu'il a pourtant payés en napoléons d'or?

Je savais quelles colères avaient soulevées ce désarmement des tribus, ainsi récompensées d'être demeurées fidèles pendant le soulèvement, et je me gardai bien d'approuver la mesure.

— C'est pour le bien de tous, ergotai-je de mon mieux. Les tribus qui convoitent tes brebis seront, elles aussi, désarmées et elles ne pourront plus venir razzier tes troupeaux quand tes courageux cavaliers seront trop loin pour les défendre...

Mais le subtil Rakkan ne se laissa pas si aisément convaincre.

— Cet hiver, quand je repasserai la frontière de l'Irak, je rencontrerai les Chammars qui ont conservé leurs fusils ; alors, qui défendra mes chamelles pleines et mes moutons?...

De plus, mais il ne pouvait l'avouer, il ne tenait pas tellement à être protégé contre les rezzous des autres, pourvu qu'on le laissât lui-même razzier comme il voulait. Ils n'étaient pas nombreux les chefs qui pouvaient se vanter d'avoir dans leurs troupeaux des chameaux sbaas marqués à la joue droite du signe de la houlette, tandis que lui aurait pu en montrer qui portaient, au fer rouge, la marque de trois tribus. C'était leur jeu, ces vaillants coups de main d'où l'on revient poussant les troupeaux du vaincu, salués par les youyou des femmes, et chacun sait que le chameau qu'on élève ne vaut jamais celui qu'on a capturé. Or, à présent, cette guerre de rapines mutuelles, dont les nomades ont vécu pendant des siècles, devenait impossible. Les méharistes surveillent la transhumance, les autos-mitrailleuses gardent les pistes, les avions retrouvent les campements les mieux cachés. Rakkan avait raison : le Bédouin n'est plus libre.

Il avait planté dans la terre le perchoir pointu de son faucon, et tout en égrenant son chapelet, il continuait à me livrer ses peines, fièrement, sans une plainte.

— Quand mon père menait la tribu, tous les villages où il passait lui versaient le droit de fraternité ; et les Sleibs aussi le payaient, et les caravanes qui se rendaient à Bagdad... Maintenant, vos chefs ont défendu tout cela...Les marchands

des villes, qui ne nous craignent plus, nous tondent comme des moutons. Alors pourquoi rester dans le désert? Je te le dis pour que tu m'entendes : les Bédouins sont fatigués, ils veulent s'arrêter...

J'en demeurais interdit et le regardais fixement, sans rien trouver à lui répondre.

— Vous voyez, j'avais raison, triomphait à mi-voix l'interprète.

Le cheikh, alors, leva ses longs bras bruns, d'où les manches pendaient, ainsi que des ailes brisées.

— Que ton gouvernement nous donne des terres, déclara-t-il comme s'il en faisait le serment, et les Sbaas auront trouvé leur pays.

Ce ton solennel me troubla et je me redressai sur la couche où j'étais étendu.

— Ce sont là les paroles d'un jeune chef à l'esprit vif qui sait prévoir les destinées de sa tribu, fis-je gravement, mais tes hommes habitués à courir les pistes derrière leurs troupeaux voudront-ils t'écouter?

Pour la première fois, Rakkan parut remarquer la présence des pâtres et des vieillards accroupis devant le feu. Il les observa un moment, comme s'il interrogeait chaque regard, puis, d'une voix nonchalante :

— Vous avez entendu ce que j'ai dit à l'étranger ; si j'ai parlé contre votre cœur, ne gardez pas le silence. Rakkan Ibn Merched vous demande la vérité.

Pas un visage ne frémit. Mais un vieillard, dont le front était ceint d'une grosse agal, parla pour tous.

— Tu as bien parlé, Rakkan, fit-il posément. Que Dieu te protège. Oui, les Bédouins sont las de marcher, les Bédouins veulent s'arrêter.

Il dit, et l'on n'entendit plus rien, que l'eau chantant dans l'aiguière.

A l'horizon, le soleil se couchait dans un tourbillon de sable que le crépuscule enflammait, et le vent du sud gonflait soudain d'un souffle chaud la voile rayée des tentes.

— Ce vieillard est un des « connaisseurs » de ma tribu (juge), me dit Rakkan sans daigner souligner son succès, et sa pensée est celle des huit mille guerriers sbaas. Maintenant, va demander aux Wild Ali, aux Hessénés, aux Beni-Khaled, aux Fadel, à tous ceux du désert, ils te répondront comme lui que les Bédouins sont fatigués.

La bourrasque, à ce moment, s'abattit sur le campement, comme une grêlée de sable. Des tentes s'écrasèrent, et l'on vit s'envoler des abaïes, rouler les plats de jonc, tout cela emporté vers le puits avec les cris des femmes.

— Qu'on tende les cordes, ordonna Rakkan sans un geste, et qu'on pose des bâts dessus.

Puis, se retournant vers moi :

— Vois-tu notre existence, sous ces maisons qui tremblent?

Je lui répondis d'un triste hochement de tête. Mes illusions ne s'envolaient-elles pas aussi, avec les foulards rouges et bleus des filles?...

— Puisque ton métier est d'écrire, acheva le cheikh, ne rapporte pas sur nous de mauvaises paroles, mais répète plutôt aux hommes de ton pays ce que t'ont dit les Lions.

C'est un peu ridicule, mais ma gorge s'était serrée. Le vent furieux me soufflait la fumée en pleine figure et mes yeux picotés se remplissaient de larmes. On eût dit que par un dernier mirage tout venait de se transformer autour de moi. Les abaïes n'étaient plus que des hardes, les keffyés des loques...

— Je le dirai, fils de Béchir, ai-je pourtant juré en levant la main.

Oui, quelque chose, me sembla-t-il, venait de se consommer. Je regardais ce campement bouleversé par l'orage, comme si c'eût été le dernier. Les femmes glapissantes couchaient les piquets de leurs tentes, les chameliers faisaient baraquer leurs bêtes, les brebis, naseau contre naseau, massaient leur tas de laine où se glissaient les agneaux. Et demain, avant l'aube, tout cela s'en irait, il ne resterait, autour du puits, que le trou noirci des foyers... Marcher, toujours marcher, sans raison, sans but, sans espoir...

Mais un jour prochain, lorsque les cavaliers lanceront leur appel coutumier à l'instant du départ : « Oooh ! les Bédous !... Les Bédous !... » nul ne se lèvera sous les tentes blanches et noires. Les nomades, après des siècles, seront enfin arrivés au terme de leur voyage, les Bédouins fatigués ne repartiront plus.

ROLAND DORGELÈS.

La nouvelle armée allemande

Une fois de plus, l'attention de l'opinion publique française vient de se trouver attirée sur l'armée allemande par la démission inattendue du Dr Gessler, ministre de la Reichswehr ; une fois de plus l'énigme militaire de Berlin se présente à nos yeux, avec tout son inquiétant mystère.

Le touriste qui retourne en Allemagne pour la première fois depuis la guerre éprouve à première vue l'impression que le militarisme a cessé d'y régner. Ils ont disparu, tous ces officiers élégants, aux uniformes variés et chamarrés, qui remplissaient jadis les rues des grandes villes d'outre-Rhin : là où se rencontraient par centaines les habits à brandebourgs, les étincelants casques métalliques et les hauts plumets blancs, c'est à peine si l'on remarque dans la foule, de loin en loin, la silhouette grise d'un militaire coiffé d'une simple casquette. Est-ce un colonel ou un sous-officier? on le distingue difficilement.

La domination bruyante et arrogante du brillant uniforme a disparu pour faire place à la simplicité et à l'effacement du « feldgrau (1) » ; cependant jamais peut-être la puissance de l'élément militaire outre-Rhin ne s'est révélée plus redoutable qu'au moment où elle agit dans l'ombre et le silence.

(1) Tenue grise de campagne, aujourd'hui l'unique tenue en Allemagne.

L'armée allemande de la guerre, désorganisée et disloquée par la défaite et la révolution, disparut peu à peu au printemps de 1919, tandis que l'Assemblée constituante travaillait à Weimar à l'élaboration de la nouvelle constitution. Le maréchal von Hindenburg, resté généralissime, présidait à la démobilisation difficile de ses troupes ; avec une sagesse aussi ferme que prudente, il avait su conserver son autorité tout en faisant les concessions inévitables aux comités de soldats : un de ces comités siégeait au Grand Quartier Général, et Hindenburg, grâce à sa popularité, vivait en si bonne intelligence avec lui qu'il put, sous le couvert de ce comité, diriger l'ensemble des opérations.

Son attitude lui valut la reconnaissance sans bornes des chefs du gouvernement provisoire, et lorsque, la démobilisation achevée, il demanda à prendre sa retraite, il reçut du président Ebert une lettre de remerciements chaleureux qui fut approuvée par l'unanimité des partis allemands, depuis les socialistes jusqu'à l'extrême droite.

Durant cette période, les premiers embryons d'une armée nouvelle s'étaient trouvés constitués par les quelques troupes disciplinées qui sauvèrent l'Allemagne de la ruine au milieu du chaos de la fin de 1918 et des bouleversements sanglants qui suivirent l'armistice. Tandis que le bolchevisme dominait dans les formations de l'arrière, où partout les officiers avaient dû se soumettre aux comités de soldats, beaucoup de régiments du front, qui venaient de résister désespérément en luttant pied à pied contre nos troupes avec une énergie digne d'admiration, gardaient un moral intact ; leur retour ramena l'ordre dans la plupart des villes, plus ou moins dominées par l'anarchie des comités d'ouvriers et de soldats.

Mais dans les grands centres le bolchevisme menaçait de triompher, et il fallut livrer de rudes combats pour l'éliminer. La lutte atteignit son point culminant à Berlin à la fin de 1918 ; la ville se trouva alors livrée pendant plusieurs semaines à une guerre de rues acharnée entre les bandes communistes de Liebknecht et les troupes du colonel Reinhardt. On sait que cette lutte se termina par l'écrasement des révolutionnaires et la mort de leurs deux principaux chefs, Liebknecht et Rosa Luxemburg.

Plus heureuse que la Russie, l'Allemagne avait trouvé dans le premier gouvernement provisoire surgi après la

chute de la monarchie des hommes énergiques et résolus. Les socialistes Ebert, Scheidemann, Landsberg, Dittmann et surtout Noske, épouvantés par la fureur sauvage des communistes qui menaçait de détruire toute civilisation et s'attaquait à eux-mêmes avec plus de violence encore qu'à l'ancien gouvernement impérial (1), montrèrent dans la répression une vigueur tout autre que le roi Frédéric-Guillaume IV en 1848. Le sous-officier Noske, promu au rang de chef de la force armée, marcha la main dans la main avec Reinhardt et ses officiers, et, sans souci de l'accusation de réactionnaire, mena la lutte de façon implacable et victorieuse. Que la Russie de 1917 n'a-t-elle eu un Noske à la place d'un Kerensky !

Ces débuts mouvementés de la République allemande exercèrent une influence considérable sur l'esprit de ses dirigeants et sur la suite des événements.

La signature du traité de Versailles entraînait la suppression complète de l'ancienne armée, exigée pour le 31 mars 1920 d'après les clauses militaires rigoureuses du traité ; l'ancienne organisation disparut donc définitivement en 1920, tandis que les commissions militaire et navale interalliées de contrôle s'installaient pour présider à la liquidation des écoles, des états-majors, des arsenaux... et à la destruction du formidable armement dont disposaient nos ennemis.

L'Allemagne ne devait conserver qu'une petite armée de métier d'effectif au plus égal à 100 000 hommes et destinée à constituer une sorte de puissante police des frontières, dont le traité réglait impérativement, afin d'éviter toute supercherie, l'organisation générale et la division en grandes et petites unités.

C'était mal connaître les Allemands que s'imaginer réduire à rien leur puissance militaire par ce procédé ; ce qui se passe aujourd'hui a fait dire non sans quelque raison à plus d'un officier français ou allié que le traité de Versailles avait, sur certains points, rendu service à l'Allemagne.

Les difficultés qui se présentent dans la réorganisation et la transformation complète d'une armée sont toujours les mêmes, et la France y est en proie en ce moment de façon

(1) Le premier immeuble saccagé de fond en comble par les bolchevistes fut la rédaction du *Vorwärts*, le grand journal socialiste.

particulièrement aiguë à cause de ses embarras financiers. Les habitudes prises et l'inévitable routine constituent un premier obstacle. Les briser avec précipitation serait plus dangereux encore que de les subir. Il faut savoir se plier à la nécessité impérieuse d'utiliser ce qui existe et d'effectuer la transformation avec assez de prudence pour ne jamais créer de point mort périlleux pour la défense nationale, et assez de lenteur pour éviter les dépenses excessives.

L'Allemagne n'a rien connu de tout cela : d'un seul coup et sans discussion possible, les obligations imposées par les Alliés jetèrent bas tout l'édifice ancien. Or, réduite à l'impuissance par la défaite, l'Allemagne n'avait point à regretter le maintien d'une organisation militaire de toutes façons annihilée pour plusieurs années ; une seule chose lui importait : la réorganisation future.

En faisant table rase de tout le passé, les Alliés donnèrent, chose paradoxale, aux autorités militaires allemandes une avance sur celles de toutes les autres puissances du monde, puisqu'ils les mettaient à même de commencer la construction d'un édifice tout neuf, basé uniquement sur l'expérience de la dernière guerre.

En 1920, les ministères de la guerre des différents États allemands furent supprimés pour faire place à un ministère unique de la Défense nationale (Reichswehrministerium) dont le premier titulaire fut Noske ; l'organisation ainsi créée devint, après quelques petits changements, l'organisation définitive.

Aujourd'hui toutes les forces militaires et navales de l'empire allemand constituent la Reichswehr et sont placées sous le commandement suprême (Oberbefehl) du Président d'Empire et sous l'autorité directe (Befehlsgewalt) du ministre de la Défense nationale (Reichswehrminister).

Elles comprennent l'armée de terre (Reichsheer) (1) et l'armée de mer (Reichsmarine), placées chacune sous les ordres d'une direction : la Direction de l'Armée (Heeresleitung), dont le chef actuel est le général Heye, et la Direction de la Marine (Marineleitung) dont le chef actuel est l'amiral Zenker.

(1) On voit que le terme de Reichswehr, employé fréquemment à tort pour désigner l'armée, désigne aussi bien la marine. L'armée de terre actuelle de l'Allemagne porte le nom de Reichsheer.

La Reichsheer possède un effectif théorique de cent mille hommes dont quatre mille officiers, — effectif maximum imposé par le traité de Versailles, — tous engagés au moins pour douze ans. Elle comprend deux groupes de divisions (Gruppenkommandos), commandés chacun par un général de corps d'armée (1) et dix divisions, dont sept d'infanterie et trois de cavalerie, toutes commandées par des généraux de division (2). Le territoire de l'empire se divise en sept circonscriptions de défense (Wehrkreis), correspondant aux sept divisions d'infanterie ; les généraux commandant ces divisions sont en même temps les commandants des Wehrkreis (Wehrkreiskommandeur).

Contrairement à l'ancienne organisation, la nouvelle armée est unique pour tout l'empire, et il n'existe plus, en particulier, d'armée bavaroise autonome. Cependant chaque unité garde sa nationalité (prussienne, bavaroise, saxonne, etc.) ; certains États ne possèdent qu'un ou plusieurs régiments, voire bataillons ou même seulement compagnies ou batteries ; la Bavière seule possède une division entière, la 7e, de telle sorte qu'elle continue, grâce à sa cohésion et à son particularisme, à jouir d'une certaine indépendance militaire : on l'a bien vu à la fin de 1923 lors des troubles de Munich, pendant lesquels le général von Lossow, commandant la 7e division, refusa d'obéir au ministère de la Reichswehr et se mit aux ordres du dictateur bavarois von Kahr.

L'organisation des grandes unités diffère peu de celle auxquelles parvinrent les armées française et allemande à la fin de la guerre. La division d'infanterie comprend trois régiments d'infanterie, un régiment d'artillerie, un bataillon du génie (Pionierbataillon), un groupement de train hippomobile (Fahrabteilung), un groupement de train automobile (Kraftfahrabteilung), un détachement de liaison (Nachrichtenabteilung), un groupement sanitaire (Sanitätsabteilung), et un escadron divisionnaire (Divisionseskadron).

La division de cavalerie comprend cinq ou six régiments de cavalerie et un groupe d'artillerie à cheval.

La composition des régiments est la suivante : pour le

(1) General der Infanterie, der Artillerie ou der Kavallerie, selon qu'il sort des rangs de l'une ou l'autre de ces armes.

(2) Generalleutnant.

régiment d'infanterie : trois bataillons (chacun à trois compagnies et une compagnie de mitrailleuses), plus une compagnie de mortiers de tranchée (Minenwerfer) et un bataillon supplémentaire dit d'instruction (Ausbildungsbataillon).

Pour le régiment d'artillerie : trois groupes (chacun à trois batteries de quatre pièces), plus une batterie supplémentaire d'instruction (Ausbildungsbatterie) ; enfin pour le régiment de cavalerie : quatre ou cinq escadrons (selon que le régiment comprend ou non l'escadron divisionnaire d'une division d'infanterie), plus un escadron d'instruction (Ausbildungseskadron).

Dès qu'on regarde de près, même rapidement, l'organisation de cette petite armée, on s'aperçoit qu'il ne s'agit point là d'unités ordinaires ; de la division à la compagnie chaque unité semble constituer le noyau d'une unité beaucoup plus importante de quelque armée future. Tout d'abord chacune provient d'un corps d'origine (Stammtruppenteil) de l'ancienne armée, dont le nom et le numéro sont officiellement conservés ; ainsi, par exemple, une compagnie a pour Stammtruppenteil un régiment ou un bataillon d'infanterie, une batterie un régiment d'artillerie, etc.

Partout le souvenir de la grande armée d'autrefois reste ainsi vivant dans la nouvelle. Mais la répartition territoriale des unités est bien plus symptomatique encore que ce souvenir, susceptible dans bien des cas de représenter seulement une marque de tradition : en effet les garnisons sont éparpillées de la manière la plus étrange (1) — à première vue — pour une petite armée de cette espèce, mais cette répartition correspond de façon parfaitement raisonnée à une organisation beaucoup plus importante, analogue à celle de 1914. La petite unité isolée est là pour constituer le noyau d'une unité d'ordre très supérieur.

Si l'on considère les effectifs, la même constatation s'impose. Pléthore d'officiers dans les états-majors, jusques et y compris les états-majors de groupe et de bataillon, pléthore de sous-officiers dans les unités, et, pour compléter, soldats tous engagés, ne l'oublions pas, pour au moins douze ans, il n'en faut pas plus pour faire deviner qu'au décalage des unités correspond un décalage identique des hommes :

(1) Un même bataillon a souvent ses compagnies dispersées dans trois garnisons différentes.

le soldat est un sous-officier, le sous-officier un officier subalterne, l'officier subalterne un officier supérieur, et ce dernier un général.

Une étude plus approfondie — qui conduirait à des détails militaires fastidieux — aboutit à une conclusion aussi certaine qu'inquiétante. Cette correspondance de la petite armée à une armée beaucoup plus puissante est conçue avec soin, dans tous ses détails, et la moderne Reichsheer ne constitue qu'une armée-cadre (1), destinée, en cas de guerre, à devenir instantanément le noyau d'une grande armée dont les effectifs seront fournis par le Stahlhelm (Casque d'acier) et les autres associations patriotiques.

A la tête de la Reichswehr, quel organisme trouvons-nous à Berlin?

Un seul ministre est préposé à l'ensemble des forces militaires et navales ; ce ministre, qui fut jusqu'à ces derniers jours et depuis 1920 le député démocrate Gessler, est théoriquement le chef direct de la Reichswehr, mais pour lui permettre d'exercer son commandement, on l'a pourvu de deux « conseillers techniques », l'un pour l'armée et l'autre pour la marine : les chefs des deux Directions.

Cette situation théorique n'a jamais existé et n'existe pas davantage aujourd'hui en dépit de ce titre de conseiller technique, inventé pour donner une satisfaction de forme à la Conférence des ambassadeurs. La situation réelle peut se résumer ainsi : le ministre a pour unique rôle de prendre, vis-à-vis du gouvernement et du Parlement, la responsabilité de son ministère ; les deux chefs de la Heeresleitung et de la Marineleitung sont les chefs de l'armée et de la marine dont ils exercent le commandement effectif.

Ainsi, pour l'armée de terre, le général chef de la Heeresleitung commande directement :

1° A la Heeresleitung proprement dite, qui constitue un état-major général complet, pourvu de son chef propre (2) ;

(1) Les règlements militaires allemands le laissent d'ailleurs clairement entendre.

(2) Ce chef, actuellement le général de division Ritter von Haack, portait jusqu'en 1926 le titre de « chef d'état-major de la Direction de l'armée » (chef des Stabes der Heeresleitung). En 1927, sans doute pour camoufler un peu mieux la situation, on lui a donné le titre de chef du « Wehramt » (bureau militaire, bureau de défense nationale), en transformant en « Wehramt » l'ancien Stab der Heeresleitung sans rien changer à l'organisation d'ensemble.

2° Aux généraux commandants de Gruppenkommandos ;
3° Aux différents généraux inspecteurs (1).

C'est un *généralissime*, dans l'acception pleine et entière du mot. Il réunit dans ses attributions à la fois celles de l'ancien ministre de la Guerre prussien (Kriegsminister) et celles de l'ancien chef du cabinet militaire de l'empereur (Militärkabinett), dont, on le sait, les tâches étaient distinctes avant 1914. Il ne tient la place ni de l'un ni de l'autre, mais celle de leur chef commun : *l'empereur*.

C'est là que réside l'importance capitale de la question ; c'est contre cette puissance considérable, concentrée entre les mains d'un seul général, que l'Entente s'est toujours élevée, afin d'empêcher la reconstitution des anciens organes du Haut Commandement allemand.

Les Alliés soutenaient que le ministre peut et doit être — comme le ministre de la Guerre en France — le supérieur commun de diverses organisations indépendantes (cabinet, état-major général, directions d'armes), au lieu de déléguer la totalité de ses attributions à un officier général pourvu de ce fait de pouvoirs plus étendus qu'un généralissime du temps de guerre.

Mais les efforts de la commission de contrôle étaient destinés à rester vains dans une question de cet ordre, car l'on pouvait toujours — et les Allemands n'y manquèrent pas — faire une concession de forme en donnant un titre anodin de conseiller technique à un généralissime de fait, sans rien changer pour cela à la structure illégale du ministère de la Reichswehr.

Il y a un an, lors de la démission du général von Seeckt, un petit fait vint souligner l'état de choses réel avec une évidente clarté : le successeur de Seeckt, le général Heye, nommé au poste de chef de la Heeresleitung, fut en même temps promu au grade de général de corps d'armée (General der Infanterie) avec un rappel d'ancienneté lui donnant le pas sur tous les généraux allemands.

On ne pouvait démontrer de façon plus nette que le chef de la Heeresleitung, prétendu conseiller technique, n'est ni un chef d'état-major, ni un chef de cabinet,

(1) Inspections générales de l'instruction militaire, de l'infanterie, de l'artillerie, de la cavalerie, du génie, du train, des troupes de liaison, du service de santé, du service vétérinaire.

mais le généralissime permanent de l'armée allemande.

L'étude de l'organisation intérieure de la Heeresleitung présente de l'intérêt. Tout d'abord on est frappé du nombre considérable d'officiers qui en font partie. Il y a mieux : de nombreux bureaux ou sections sont composés de fonctionnaires civils, qui de ce fait ne figurent pas sur l'annuaire et ne comptent pas dans les effectifs militaires. Bien entendu ces civils sont tous des officiers de l'ancienne armée, et, grâce à ce subterfuge, on double l'importance de ce ministère de la Guerre déjà imposant (1).

La Heeresleitung, sous les ordres de son chef d'état-major, le général Ritter von Haack, chef du Wehramt, comprend quatre grands bureaux portant les noms suivants :

Le bureau du personnel (Personalamt) ;

Le bureau des troupes (Truppenamt) ;

Le bureau de l'administration (Verwaltungsamt) ;

Et le bureau de l'armement (Waffenamt).

Chacun est commandé par un colonel ou général de brigade et se subdivise en un certain nombre de sections (Abteilungen). Beaucoup de sections, et le Verwaltungsamt tout entier, sont uniquement composés de « fonctionnaires civils ».

La marine possède une organisation analogue, sous les ordres de la Marineleitung. Au-dessus de l'ensemble se trouve nominalement le ministre, assisté d'une dizaine d'officiers (Adjudantur des Reichswehrministers) et n'ayant aucun rôle direct. Ce ministre et les officiers de l'Adjudantur n'exercent guère plus d'action dans le commandement effectif que chez nous le Président de la République et les officiers de l'Élysée.

Ainsi l'armée allemande contemporaine jouit d'une autonomie et d'une indépendance que nulle autre armée au monde ne possède à un pareil degré. Pour bien juger son rôle, sa valeur et sa puissance, il faut remonter à sa création en 1920 et passer brièvement en revue l'histoire de ces huit dernières années.

L'explosion révolutionnaire de la fin de 1918 s'était di-

(1) Ce système de camouflage s'étend d'ailleurs beaucoup plus loin, puisque de nombreux services (transports, services historique et géographique...) furent affectés après la guerre à d'autres ministères. Composés eux aussi d'anciens (?) officiers, ces services continuent pratiquement leur ancien rôle tout en échappant aux réclamations des Alliés, puisqu'ils sont censés devenus civils.

rigée surtout contre l'armée : les officiers se faisaient insulter et souvent dégrader publiquement par leurs soldats, toute discipline avait disparu. Cette période ne fut pas très longue, néanmoins c'en était fait, dans la population, de l'admiration d'autrefois pour une armée qu'un désastre sans précédent avait dépouillée de toute auréole. L'uniforme, jadis idolâtré, était méprisé et souvent même traité avec hostilité, du moins dans les grandes villes.

A Berlin, pendant toute l'année 1919, un officier allemand n'osait guère se promener en tenue, alors que les officiers français et alliés en mission portaient leurs tenues sans aucun inconvénient.

Les choses n'allaient pas tarder à se retourner. Humble et effacée à ses débuts, la nouvelle Reichsherr poursuivit silencieusement, sous la direction d'un homme de génie, le général von Seeckt, l'œuvre de reconstitution de la puissance militaire allemande ; très vite elle redevint une puissance *politique* considérable, dont l'influence de jour en jour grandissante restait ignorée non seulement de l'étranger mais même de la plupart des Allemands. Diverses causes contribuèrent à ce résultat, comme à la nouvelle et très réelle popularité de cette armée si dédaignée à son origine.

Le premier ministre de la Reichswehr, le socialiste Noske, appela au poste de chef de la Heeresleitung le général de division von Seeckt, officier déjà très estimé dans les milieux militaires allemands, mais encore ignoré du public. Intelligence de premier ordre et universellement reconnue, Seeckt n'était cependant pas bien en cour au Grand Quartier allemand pendant la guerre. Hindenburg et Ludendorff, en mauvais termes avec lui, ne le mirent pas en vedette, et la valeur dont il fit preuve comme chef d'un état-major sur le front oriental ne fut appréciée que dans l'armée.

Peut-être aussi son riche mariage avec une femme d'origine juive lui attira-t-il pendant sa carrière des désagréments dans le milieu très antisémite des Junker prussiens qui donnaient le ton dans l'ancienne armée impériale (1).

Noske voulait avant tout un chef de valeur, et non quelque « général pacifiste » s'affirmant ultra-républicain parce que disgracié par le kaiser ; d'autre part, il répugnait à choisir un Junker aux opinions bruyamment monarchistes. Ce

(1) A ce point de vue, il n'y a pas grand'chose de changé aujourd'hui.

général von Seeckt, tenu à l'écart par le Haut Commandement impérial et pourtant considéré par tous comme un officier de la plus haute valeur, parut à Noske l'homme tout désigné. Non seulement il le nomma au poste le plus élevé de la nouvelle armée, mais il le soutint envers et contre tous et se solidarisa avec lui avec une telle constance qu'il fut de ce chef en butte à plus d'une attaque de la part de quelques-uns de ses camardes du parti social-démocrate.

Le nouveau chef, silencieux et taciturne, d'aspect glacial, très énergique et autoritaire, mais ennemi de tout tapage et de toute publicité, était réellement l'homme de la situation ; en dehors de l'œuvre purement technique qu'il accomplit avec tant de persévérance et d'habileté, il se révéla un diplomate et un psychologue de premier ordre.

Il comprit que le problème à résoudre était triple : militaire, diplomatique et moral. Pour relever la puissance de l'Allemagne, il fallait réorganiser techniquement les forces militaires en tenant compte des enseignements de la guerre ; il fallait, dans ce but, user de ruse et de diplomatie afin de tourner, dans la mesure du possible, l'obstacle du contrôle interallié ; enfin, il fallait regagner la confiance populaire sans laquelle la Reichsheer ne pourrait devenir qu'une garde prétorienne, et non le noyau de la nation armée pour le jour de la revanche.

Cette triple tâche exigeait une continuité de vues et de direction parfaite, d'où nécessité d'une habile politique vis-à-vis du Parlement et du gouvernement. Le général von Seeckt fut sans doute aidé par les circonstances, mais il travailla fortement à les rendre favorables.

Depuis 1920, grâce à un accord tacite de tous les partis, des socialistes aux racistes, le ministère de la Reichswehr put accomplir sa tâche de façon invariable, sans aucune gêne et aucun trouble — autres que ceux venant des Alliés — et cela en dépit de tous les désordres intérieurs et de tous les changements de ministères. Noske donna sa démission au printemps de 1920 (1), et céda sa place au Dr Gessler, député du parti démocrate au Reichstag, lequel garda ce poste sans interruption jusqu'en janvier dernier, soit pendant près de huit ans, sous quatre législatures successives

(1) A la suite du coup d'État manqué de Kapp et des attaques des socialistes contre leur camarade.

et environ sept cabinets différents, socialistes, centristes ou nationalistes (1).

Ce fait mystérieux, dont personne n'a encore élucidé toutes les causes, fut surtout dû à la volonté ferme de l'Allemagne entière, de la gauche à la droite, de reconstituer sa puissance militaire malgré le traité de Versailles, volonté grâce à laquelle tous les partis — y compris ceux qui se disent pacifistes — opposèrent un front unique à toutes les réclamations de désarmement de l'Entente.

Mais, étant donnés les troubles politiques qui agitèrent Berlin depuis la guerre, cette raison paraît insuffisante pour expliquer le respect miraculeux de tous les partis devant la personne du Dr Gessler. A plusieurs reprises — et en tout cas à chaque changement de cabinet — on parla du départ de Gessler, mais toujours, au dernier moment, on revit à sa place l'inamovible ministre « démocrate », et toujours le Reichstag finit par l'accepter. Contrairement aux apparences, ce n'est certainement pas le Dr Gessler qui imposa le maintien du général von Seeckt, mais plutôt ce dernier qui imposa Gessler à tous les cabinets successifs.

Sortant par exception de la réserve politique rigoureuse qu'il observait en tous temps, le général signifia plus d'une fois aux ministres qu'il exigeait la conservation du portefeuille de la Reichswehr par un homme si précieux (2)... et chaque fois on s'inclina.

N'oublions pas que le chef absolu d'une *armée de métier*, parfaitement disciplinée et bien équipée, représente de ce seul fait un pouvoir avec lequel il peut être prudent de compter... Par ailleurs des circonstances spéciales contribuèrent à faire du général von Seeckt un des personnages les plus puissants de la République allemande.

(1) Pendant ce même laps de temps, la France victorieuse, qui ne connut ni révolution, ni troubles, ni même dissolution de Parlement comme l'Allemagne, vit se succéder, grâce aux intrigues politiques, six ministres de la Guerre différents.

(2) Le Dr Gessler aurait dû être inventé s'il n'existait pas. Ce ministre accepta, par patriotisme, de jouer le rôle de paravent, mettant ses talents de politicien au service de Seeckt et de Zenker pour défendre résolument la Reichswehr, quoi qu'il arrivât et quoi qu'elle fît, contre tous les partis et toutes les critiques. Pour comble d'avantages, il appartient au parti démocrate, et comme tel a des amis fidèles dans toute la gauche, ce qui lui permit de faire accepter par elle un programme réactionnaire qui plaisait à la droite. Trouver mieux était et reste difficile.

Au moment de l'effroyable catastrophe économique de 1923 et de la menace de bouleversement qui grondait alors, le gouvernement de Berlin, affolé, abdiqua tous ses pouvoirs en faveur de l'autorité militaire. Par le décret de l' « état d'exception » (Ausnahmezustand) le président Ebert investit de pouvoirs dictatoriaux, pour une durée illimitée, le général von Seeckt et les sept généraux commandant de Wehrkreis. De l'aveu unanime des Allemands, c'est grâce à cette dictature inflexible que l'Allemagne fut sauvée ; solidement organisée, moralement et matériellement inébranlable, la Reichsheer constitua, pendant toute la période terrible de l'inflation, le seul cadre solide, le seul susceptible, dans un pays bouleversé par une pareille crise de misère et d'affolement, de maintenir l'ordre en étouffant toute tentative de révolution, et par là de rendre possible le relèvement futur.

C'est à l'abri de la dictature de Seeckt et des sept généraux que le Dr Schacht et ses collaborateurs purent monter et mettre à exécution leur réforme monétaire qu'aucun Parlement élu, soucieux de sa popularité immédiate, n'eût jamais pu mener à bien.

La Reichsheer se rendait en même temps populaire par de sages mesures : fermeture des établissements de luxe, distribution de soupes populaires, etc. ; elle bénéficiait d'autre part de l'exaltation du sentiment national due à la propagande de haine contre la France, poursuivie avec une fureur indescriptible à propos de l'occupation de la Ruhr. Tout travaillait en faveur de l'armée.

En 1924 la Reichsheer et son chef s'étaient acquis dans tout le pays une autorité immense et une popularité considérable — les anarchistes et communistes mis à part. La nouvelle armée devenait le symbole de la puissance, de l'ordre et du salut. Et lorsque le général von Seeckt, au lieu de profiter de son omnipotence pour tenter le coup d'État hasardeux auquel certains voulaient le pousser, remit solennellement et spontanément au président Ebert ses pouvoirs dictatoriaux, il sut par ce geste s'acquérir une sympathie nouvelle de la part des républicains. On le salua désormais sans réserves comme le sauveur du pays. Mais on ne pouvait guère se méprendre sur la vraie situation : si Ebert et ses ministres reprenaient leur autorité légale, une grosse part de l'influence et du pouvoir — et peut-être la part pré-

pondérante, — restait entre les mains de Seeckt et de son état-major (1).

De la sorte, comme si une fée maligne eût marqué à jamais la Prusse pour le règne du militarisme, la nouvelle République, bien qu'issue de révoltes et de mutineries, était destinée à ne pouvoir se consolider que grâce à l'armée. A peine né, le premier gouvernement républicain et socialiste de Berlin n'avait dû son salut qu'aux mitrailleuses du colonel Reinhardt et de ses hobereaux ; cinq ans plus tard, c'est seulement grâce à six mois d'une dictature militaire sans précédent, même dans l'histoire de la Prusse, que le nouveau régime pouvait éviter l'effondrement dans le pire des chaos.

Ces circonstances contribuèrent puissamment — on peut facilement le comprendre — à aider l'habile diplomatie du général von Seeckt ; d'où la situation paradoxale de l'Allemagne contemporaine : un État à façade démocratique et parlementaire, officiellement désarmé et pacifique, et dans lequel une armée de métier, formidablement organisée matériellement et moralement, constitue une puissance à part, un État dans l'État.

La Reichsheer n'est pas seulement au-dessus des partis ; elle est au-dessus du gouvernement et même des lois. Son état-major travaille en toute indépendance, sans se soucier aucunement des contingences politiques. Si d'aventure quelque député de gauche ou d'extrême droite veut protester, le ministre lui ferme la bouche avec une raideur et un sans-gêne à peine croyables, et il a toujours conservé en fin de compte la confiance de la majorité, dans toutes les circonstances, malgré la violence des attaques et quelle que fût la composition du Reichstag.

Bien que la constitution allemande soit nettement parlementaire et que les luttes des partis allemands ne le cèdent en rien en violence à celles de chez nous, toute lutte et toute opposition sérieuse disparaissent dès que la Reichsheer est en jeu.

Rarement l'histoire vit pareille toute-puissance et pareille indépendance pour une armée. Jadis les partis de gauche protestaient contre l'indépendance de ce « cabinet militaire

(1) Le texte même de la lettre écrite au président Ebert, et dans laquelle le général déclarait qu'il « jugeait possible et même souhaitable de rendre maintenant des pouvoirs au gouvernement civil », avait quelque chose d'ironique sous ses dehors d'extrême déférence.

de l'empereur » placé au-dessus du ministre de la Guerre et du Reichstag, et dont la puissance n'atteignait cependant point celle de l'actuelle Heeresleitung.

La Heeresleitung centralise aujourd'hui tous les pouvoirs militaires autrefois partagés entre diverses autorités ; elle fait mieux : elle suit une politique propre, de plus en plus autonome ; elle a ses lois, sa diplomatie, indépendantes du gouvernement et ignorées de beaucoup de ses membres. Ainsi, derrière la façade diplomatique qu'on nous présente, derrière même la façade des luttes politiques, des votes parlementaires et des déclarations ministérielles, la partie capitale se joue souvent, à notre insu, dans les bureaux de ce gouvernement occulte que constitue à Berlin la Heeresleitung.

Pour se rendre compte du nerf de la guerre dont peut disposer cet inquiétant état-major, il suffit de jeter un coup d'œil sur le budget de la Reichswehr. On sait que ce budget, en augmentation constante depuis cinq ans, — puisqu'il a passé de 458 millions de marks-or en 1924 à 705 millions en 1928, — est proportionnellement un des plus considérables du monde.

Sans doute les 100 000 hommes de l'armée allemande sont-ils tous des soldats de métier, recevant des soldes sérieuses ; mais ce surcroît de dépenses est fort peu de chose par rapport au budget total.

Les chapitres du matériel, des munitions, des crédits pour manœuvres et exercices..., chapitres ne dépendant que des effectifs en cause et non des soldes, accusent des chiffres invraisemblables.

Sans vouloir répéter ici en détails ce qui a été déjà dit en France, il suffit de rappeler certains chiffres éloquents. Les dépenses prévues pour les munitions sont proportionnellement quarante fois plus fortes que celles de l'armée française ; les dépenses prévues pour l'entretien des armes atteignent le décuple de celles d'avant-guerre ; les crédits pour armements et frais de manœuvre sont les mêmes pour l'armée de 100 000 hommes de 1927 que pour l'armée de 900 000 hommes de 1913 (1).

Il est inutile d'insister davantage pour faire comprendre

(1) Le prix de la vie en Allemagne — compté en marks-or — a augmenté d'environ 30 pour 100 depuis 1913.

le caractère anormal d'un semblable budget. En réalité l'armée allemande ne dépense pas 50 marks par an (au lieu de 5 en 1913 !) pour l'entretien d'un fusil, et il en est de même pour tous les chapitres qui présentent d'aussi monstrueuses augmentations. Mais elle inscrit à son budget des sommes considérables, — qu'elle fait attribuer aux chapitres reportables — afin de se constituer la puissante masse de manœuvre financière nécessaire à l'exécution de ses plans secrets et illégaux.

La proportion des chapitres reportables d'un exercice sur le suivant est en effet considérable dans le budget militaire allemand, et — contrairement à ce qui se passe en France — les crédits reportés échappent à tout contrôle parlementaire et sont employés par l'administration intéressée comme bon lui semble.

Le jeu du ministère de la Reichswehr n'est donc pas difficile à deviner : en demandant, sur les nombreux chapitres reportables, des crédits hors de proportion avec leurs besoins réels, l'état-major se constitue, pour l'année suivante, une sorte de formidable « caisse noire » dont il peut disposer à son gré.

Le Reichstag ayant toujours tout accepté, — le Dr Gessler mettant immédiatement à la raison, avec sa désinvolture habituelle, les rares et timides opposants, — ce jeu s'est réalisé avec une aisance admirable.

Aussi l'activité illégale de la Reichswehr peut-elle s'exercer avec une ampleur bien peu soupçonnée, même en Allemagne.

Les deux idées directrices restent toujours les mêmes : préparer la guerre future à la fois par l'encadrement de la nation armée et par l'organisation de dépôts d'armes clandestins en Allemagne et de fabrications de guerre à l'étranger.

Pour obtenir la nation armée, les autorités de la Reichswehr utilisèrent les associations militaires, dont le développement et la puissance ont été si souvent évoqués en France (1).

Le Stahlhelm forme la réserve de première ligne ; ensuite viennent les autres associations de droite ; puis en dernier lieu la républicaine Reichsbanner.

Le recensement des officiers et des hommes, leur instruc-

(1) Voir en particulier *la Revue universelle* du 15 mars 1927.

tion dans les associations, leur affectation à la mobilisation, tout se prépare peu à peu avec soin ; bien que l'organisation ainsi montée soit loin d'être parfaite, la Reichsheer peut instantanément, en cas de guerre, se multiplier par trois en s'adjoignant exclusivement des contingents du Stahlhelm déjà si bien instruits et préparés qu'on peut les considérer dès le temps de paix comme de véritables militaires portant seulement un uniforme légèrement différent de celui de la Reichsheer. Puis la mobilisation pourrait continuer en épuisant d'abord le Stahlhelm, et ensuite les autres associations, dans l'ordre indiqué plus haut (1).

L'instruction des réservistes des armes spéciales (artillerie et génie) se complète par des périodes de quatre ou six mois accomplies dans les corps de troupe ; c'est le fameux système des volontaires à court terme (Zeitfreiwilligen), si souvent découvert et dénoncé par la Commission interalliée, toujours nié par les autorités allemandes, et qui, aujourd'hui, délivré de tout contrôle, fonctionne vraisemblablement avec facilité, sans avoir à recourir aux supercheries diverses précédemment employées.

Le problème du personnel est ainsi provisoirement résolu... Un jour viendra où quelque modeste loi, qu'on fera habilement présenter par des partis de gauche pour lui donner une allure plus « démocratique », sanctionnera sous le nom de préparation sportive ou militaire le système aujourd'hui réalisé par les sociétés privées.

Reste le problème du matériel. Bien que les Commissions interalliées de contrôle aient réussi à faire détruire la grande majorité de l'outillage de guerre des usines, il est inutile de se leurrer de l'espoir qu'un pays à production aussi formidable restera incapable de construire un matériel de guerre suffisant.

La mobilisation industrielle peut se préparer d'autant plus aisément au ministère de la Reichswehr que la plupart des industriels se montrent favorables à la politique impé-

(1) Il ne faut pas oublier, quand on parle de future mobilisation allemande, que la police de sûreté ou Schutzpolizei, avec ses hommes eux aussi engagés pour douze ans, ses cadres *interchangeables* avec ceux de la Reichsheer, et son instruction complètement militaire (manœuvres avec mitrailleuses, cuisines roulantes, etc.), constitue une vraie armée active de seconde ligne. Elle comprend 150 000 hommes, dont un tiers environ réellement utiles comme agents de police.

rialiste de ce ministère (1), et que leur groupement en syndicats nombreux et puissants rend le travail matériel plus facile que chez nous.

D'autre part, des fabrications clandestines ont été exécutées dès le temps de paix à l'étranger.

C'est vers la Suède, la Hollande, et surtout la Russie, que la Heeresleitung porte ses efforts. Par la création de sociétés germano-étrangères qu'elle subventionne largement, elle organise dans ces pays des fabrications importantes d'avions, d'armes, de munitions et d'explosifs, et même de gaz toxiques.

En Russie point n'est besoin de se gêner, la collusion entre l'armée rouge et la Reichswehr permettant de travailler dans d'excellentes conditions : à l'armée rouge les Allemands fournissent des instructeurs militaires et des techniciens ; en retour, cette dernière laisse officiers et ingénieurs travailler pour l'Allemagne et expédier chez eux armes et munitions.

L'aéronautique, dont les dirigeants militaires de Berlin ont vite discerné à bon droit l'importance primordiale pour l'avenir, occupe une place spéciale.

L'aviation civile est tout indiquée pour servir de réserve d'appareils et de pépinière de pilotes. En dépit des fréquentes études publiées en France sur le formidable développement de l'aviation commerciale d'outre-Rhin, il reste difficile de se rendre compte de la réalité si l'on n'a pas séjourné en Allemagne et constaté l'activité des lignes aériennes régulières.

En dehors des grandes lignes internationales de réel intérêt économique reliant Berlin aux capitales étrangères, c'est en nombre incroyable que fonctionnent régulièrement des lignes intérieures reliant ensemble de si petites villes qu'aucune utilité commerciale suffisante ne peut justifier leur existence. C'est seulement à coups de subventions gouvernementales que les compagnies allemandes — groupées depuis 1926 en un grand cartel appelé la Lufthansa — peuvent ainsi sillonner leur pays et lui conquérir peu à peu une prépondérance aérienne mondiale.

(1) Le fait qu'en 1924 le plus grand cartel métallurgique allemand (analogue à notre Comité des Forges) choisit comme président d'une de ses assemblées le général von Seeckt, donne une idée de l'état d'esprit régnant dans ces milieux.

Le ministère de la Reichswehr ne perd pas une occasion de préparer sa future aéronautique militaire : grâce à ses ressources financières il intervient auprès des compagnies de navigation aérienne comme auprès des associations patriotiques ; il leur fournit des subsides, des champs d'atterrissage, et s'assure, en réciprocité, la réquisition future de toute cette formidable organisation.

Par ailleurs c'est dans tous les domaines (industries, chemins de fer, etc.), que la Reichswehr poursuit la préparation de la mobilisation. Des approvisionnements d'armes, de munitions et d'équipements de toute espèce sont conservés secrètement, mis en dépôt soit dans des casernes, soit chez des particuliers sûrs (1). Ce n'est sans doute encore qu'une ressource fort insuffisante, étant données les destructions considérables obtenues par les Alliés. Mais l'industrie allemande pourrait bien facilement, en cas de besoin, fabriquer les armements nécessaires (2).

Cette œuvre considérable de reconstitution militaire du pays fut menée entièrement, de 1920 à la fin de 1926, par le général von Seeckt, dont l'omnipotence et le prestige restèrent complets jusqu'à l'élection du maréchal von Hindenburg en avril 1925. Ce dernier, de longue date en mauvais termes avec Seeckt, lui accorda cependant alors sa confiance, mais il ne le soutint, dit-on, qu'assez mollement lorsqu'en octobre 1926 une dispute inattendue (3) entre le Dr Gessler et le chef de la Heeresleitung amena la démission de ce dernier.

La démission du général von Seeckt une fois acceptée, il fallut pourvoir à la nomination d'un nouveau chef de la Heeresleitung ; la question était grave, elle souleva de nouvelles discussions sur la situation générale de la Reichswehr.

Si cette dernière constitue une puissance quasi indépendante de l'État, si le Parlement et le gouvernement acceptèrent constamment cette situation, il ne faudrait pourtant pas croire à l'absence complète de protestations. Plus d'une fois des révélations graves furent apportées par des personnalités pacifistes, — aussitôt d'ailleurs poursuivies pour

(1) Propriétaires fonciers, industriels, chefs d'associations patriotiques...

(2) Tous ces faits ont été plus ou moins révélés par les quelques rares pacifistes allemands sincères.

(3) A propos de l'incorporation dans la Reichsheer du fils du Kronprinz, incorporation effectuée, a-t-on prétendu, à l'insu du ministre.

« haute trahison » (Landesverrat) par le Dr Gessler et rigoureusement condamnées, — et c'est ainsi qu'une part de la vérité se trouva divulguée dans la presse allemande et étrangère (1).

A la tribune du Reichstag la question fut posée dans toute son ampleur, à deux reprises différentes, par M. Scheidemann. On ne peut taxer d'antipatriotisme ou d'antimilitarisme ce célèbre leader social-démocrate. Tout le monde sait que, pendant la guerre, il se montra le plus farouchement impérialiste des socialistes allemands, occupa quelque temps un poste de sous-secrétaire d'État du Kaiser, enfin donna avec éclat sa démission de ministre, en 1919, plutôt que de signer le traité de Versailles.

Une première fois, dans le courant de 1920, Scheidemann s'éleva avec force contre l'autocratie militaire de la Heeresleitung et dévoila l'omnipotence sans contrôle de cet état-major qui suit sa politique propre sans se soucier de la volonté du Reichstag ni de celle du gouvernement. Il lança à cette occasion sa fameuse phrase : « M. von Seeckt est plus puissant que Guillaume. » Cette interpellation n'obtint d'ailleurs aucun succès.

Une deuxième intervention, plus retentissante, eut lieu six ans plus tard, à l'automne 1926, après l'affaire du fils du Kronprinz et la démission du général von Seeckt. Cette fois Scheidemann, appuyé par deux autres députés, MM. Stückler et Kunstler, évoqua les machinations redoutables et illégales du ministère de la Reichswehr et surtout ses tractations avec la Russie, ce qui lui valut des invectives égales de la droite et de l'extrême gauche communiste, pour une fois réunies dans leur colère grâce à la fraternité d'armes de la Reichswehr et des Soviets.

Ce grand débat permit au public d'entendre parler sérieusement, pour la première fois, non seulement des relations de la Reichswehr avec le Stahlhelm et les autres sociétés réactionnaires, mais encore des plans de guerre secrets établis par le colonel allemand Nicolaï en collaboration avec l'armée rouge, des usines de guerre russes (en particulier celle de Trosk, sur la Volga, dirigée par des officiers alle-

(1) Voir en particulier la *Menschheit* (articles des 3 décembre 1926, 14 janvier et 4 février 1927), journal du professeur Förster, et un article récent de la *Correspondance de Genève*, où un autre pacifiste allemand connu, M. Karl Mertens, révèle les plans secrets combinés de la Reichswehr et du Stahlhelm.

mands), des achats de munitions effectués en Russie (en particulier 350 000 obus à gaz débarqués à Stettin par trois navires russes et livrés aux arsenaux allemands), de la fameuse société germano-russe » Gefu », à laquelle le ministère de la Reichswehr verse 30 millions de marks-or par an pour la fabrication d'explosifs et de munitions, de la participation aux manœuvres de la flotte soviétique en 1924 et 1925 de plusieurs officiers supérieurs de la marine allemande (dont un amiral), etc., etc...

Scheidemann attaqua directement M. Gessler, « celui qui siège depuis sept ans au sommet de l'organisation militaire allemande », et le rendit responsable de « tous ces agissements contraires aux vrais intérêts de la République allemande ».

Mais lors de la discussion du budget le résultat de l'offensive de Scheidemann fut absolument négatif et le Dr Gessler traita les opposants avec une insolence dépassant tout ce que l'on avait vu jusqu'alors, niant systématiquement tout ce qu'on lui reprochait et n'acceptant aucune réduction de son budget. Le budget de la guerre — et ce fut le seul dans ce cas — fut voté presque intégralement.

Depuis lors l' « État dans l'État » (1) continue son travail méthodique, redoutable pour la paix du monde.

Il existe donc une politique de la Reichswehr, plus intéressante et peut-être plus importante que la politique officielle. Cette politique, il est hélas facile de le deviner, s'exerce dans un sens résolument hostile à toute entente avec la France, elle se base sur l'alliance militaire avec les Soviets et vise à la guerre contre la Pologne en collaboration avec l'armée rouge, puis à la revanche contre la France.

Dire que cette politique est approuvée par l'état-major général allemand tout entier serait peut-être faire erreur ; de même qu'en 1917 certains généraux répugnaient à mettre leurs mains dans celle des bolcheviks et s'opposaient à la politique soviétophile de Ludendorff, de même il se produisit depuis la guerre quelques divergences de vues dans la Reichswehr.

Le général von Seeckt est avant tout l'homme de l'alliance germano-russe ; mais un des plus éminents chefs allemands,

(1) Cette expression si juste fut employée précisément par Scheidemann au cours de son grand discours de 1926.

le général von Lossberg, commandant jusqu'à l'année dernière le 1er groupe de divisions à Berlin, passe pour avoir désapprouvé la politique de la Heeresleitung. Nationaliste et ardemment monarchiste, — on l'accusa à plusieurs reprises de vouloir tenter un coup de force à Berlin, — le général von Lossberg se posait en adversaire d'une alliance dangereuse avec le bolchevisme, et plutôt en partisan d'un rapprochement avec la France et l'Angleterre.

Mais, dans les milieux militaires nationalistes, il semble avoir été une exception. En tout cas, la nomination au poste de chef de la Heeresleitung de l'ancien commandant du 1er Wehrkreis à Königsberg, le général Heye, homme lige de Seeckt et partisan résolu de l'alliance russe contre la Pologne, a maintenu la politique de l'état-major allemand dans la ligne suivie depuis 1920.

Lossberg est d'ailleurs aujourd'hui en retraite.

Ainsi l'armée allemande, sous son chef actuel le général Heye, reste notre adversaire le plus dangereux, et dispose d'une influence et d'une puissance formidables.

La démission toute récente du Dr Gessler changera-t-elle quelque chose à cette situation ? Sans doute cette démission est-elle due, dit-on, à de simples raisons de santé, — et il arrive parfois aux hommes politiques d'être réellement malades ! — mais elle se produit à un moment où, pour la première fois, une certaine opposition, encore timide, se manifeste contre les incroyables prétentions budgétaires de la Reichswehr. Non qu'il faille se faire des illusions sur le caractère vraiment pacifique de cette opposition ; mais, pour des raisons de politique intérieure, voire d'amour-propre, un certain nombre de députés aux idées simplement libérales commencent à s'inquiéter de la désinvolture avec laquelle ils se voient traiter par des chefs militaires chaque jour plus puissants et plus intraitables.

Cependant, il y a fort à parier que nous n'assisterons pas de si tôt à une vraie diminution de la puisance des militaires à Berlin.

Par la nomination du général Gröner, le maréchal von Hindenburg a nettement indiqué qu'il n'entendait point laisser le ministère de la Reichswehr devenir un ministère comme les autres ; il n'accepte ni les visées socialistes et démocrates, ni les intrigues parlementaires des partis de droite. Il sait que la condition primordiale d'une armée forte,

c'est la continuité de direction et l'absence complète d'ingérences politiques.

De toute évidence, il a voulu un nouveau Gessler, un nouveau ministre « inamovible » destiné à rester membre de tous les cabinets successifs. Aussi son choix s'est-il arrêté sur son ancien collaborateur de la guerre (1), qu'un ralliement immédiat à la République, dès novembre 1918, a fait *persona grata* auprès des partis de gauche.

L'opération peut être excellente : réputé homme de gauche, s'étant ménagé des amitiés solides dans le parti social-démocrate, Gröner, qui fut déjà ministre des Communications sous des cabinets socialistes de 1920 à 1923, pourra se maintenir sans peine en cas d'élections à gauche ; général, ancien major général des armées de Guillaume II, et universellement reconnu comme un homme de valeur, il pourra également se maintenir en cas de poussée électorale à droite.

Cet homme chauve-souris parut sans doute à Hindenburg *the right man in the right place;* et il ne serait pas téméraire d'affirmer que ces considérations subtiles jouèrent autant de rôles dans la décision du maréchal-président, chez qui la franchise n'exclut pas l'adresse et la ruse, que l'amitié réelle qui l'unit à son ancien chef d'état-major.

Pour nous, Français, il est un devoir certain : rester sur nos gardes, nous souvenir que, hommes de droite comme hommes de gauche, les Allemands ont fait preuve, depuis neuf ans, d'une discipline nationale et d'une volonté de redressement remarquables. Souvenons-nous que, du socialiste Noske au démocrate Gessler et au monarchiste Hindenburg, *tous* ont voulu et ont su maintenir *au-dessus de tout* l'indépendance et la puissance de l'armée, et que le relèvement militaire de l'Allemagne est l'œuvre commune de tous les partis.

N'oublions surtout pas que le militarisme allemand, s'il se présente aujourd'hui sous une forme nouvelle, n'est ni moins puissant, ni moins dangereux pour la France que celui d'avant-guerre, et qu'il nous commande une vigilance égale à celle dont nous aurions dû faire preuve avant 1914.

XXX.

(1) Le général Gröner fut appelé en octobre 1918 par Hindenburg au poste de major général en remplacement de Ludendorff.

Traqués dans la steppe

La voiture partait dans la neige. Il était six heures du soir. Quelques officiers rassemblés à la sortie de la stanitza Khomoustovskaya agitaient leur casquette en signe d'adieu.

Le général Loukomsky (1) et le procureur militaire général Ronjine se retournèrent une dernière fois et leur rendirent leur salut. L'ordonnance André, assis sur le siège, jetait, lui aussi, un dernier coup d'œil au village.

Ils quittaient l'armée avec la sensation, le soldat déguisé en cocher et les autres en marchands, de se quitter eux-mêmes.

L'équipage devint lentement un petit point noir au milieu de l'immense steppe blanche. Et bientôt, nul regard ne les suivit plus.

La veille, le général Kornilov avait fait appeler Loukomsky dans sa chambre et l'avait chargé de se rendre le plus rapi-

(1) Le général Loukomsky, un des généraux les plus éminents de l'ancienne armée russe, était, avant les hostilités, chef du bureau de la mobilisation. C'est donc un peu grâce aux mesures prises par lui que des contingents importants purent être envoyés en Prusse Orientale, au moment de la bataille de la Marne, dans le but d'alléger le front français de plusieurs divisions allemandes. D'abord commandant de l'infanterie sur le front de Galicie pendant la guerre, il devint chef d'état-major des armées en campagne quand le général Kornilov prit le commandement en chef. Il le suivit en prison à Bykhov, le rejoignit plus tard sur le Don et collabora avec le généralissime à la formation de l'armée volontaire.

dement possible à Ekaterinodar pour y régler, avec les chefs cosaques, les diverses questions relatives à la prochaine arrivée de l'armée dans le pays.

C'était le 14 février 1918, tout au début de la Campagne de glace, alors que les Volontaires se dirigeaient vers le Kouban, par les steppes du Don.

En acceptant cette mission périlleuse, le général Loukomsky avait sollicité et obtenu du généralissime, l'autorisation d'emmener avec lui le procureur militaire général Ronjine, actuellement sans emploi, et de prendre comme cocher l'ancien ordonnance du général Erdeli, André, garçon sûr et qui connaissait bien la route. La précaution n'était pas superflue car le voyage promettait d'être difficile.

D'abord, il fallait éviter de s'approcher trop des voies ferrées tombées, depuis l'avènement du bolchevisme, entre les mains d'une multitude de brigands qui se disaient communistes pour piller en toute liberté. Il était prudent aussi, parce que ces hordes occupaient encore un grand nombre de villages du Don, du Kouban et du gouvernement de Stavropol, de ne pas s'aventurer au hasard dans n'importe quelle stanitza. Il y avait à craindre enfin le contact avec les troupes rouges régulières.

On ne pouvait manquer d'en rencontrer. De forts contingents révolutionnaires venant du front du Caucase, maintenant abandonné aux Turcs qui ne s'attendaient pas à pareille complaisance, refluaient de toutes parts vers la steppe pour rallier le nouveau front de la guerre civile.

Bien qu'ils eussent été munis de faux papiers et de faux passeports, le général Loukomsky avait recommandé à ses compagnons de vérifier soigneusement leurs bagages afin que rien ne révélât, en cas d'arrestation, leur véritable identité. Lui-même, plein de méfiance, dissimulait dans une bobine de fil et dans un tortillon de papier au fond d'une poche, les trois pilules de poison qu'il avait reçues, au commencement de la révolution, du major du quartier général.

— Une seule suffirait à vous tuer en quelques secondes, avait dit le docteur. Je vous les donne sans remords. Il y a des moments où l'homme doit faire ce que le médecin ne doit pas faire.

Loukomsky, depuis, ne s'était jamais séparé des boulettes. La mort s'accepte facilement à la guerre, mais les tortures

dont les bolchevistes l'accompagnaient pouvaient faire trembler les plus braves.

Avant de s'éloigner de Khomoustovskaya, les généraux convinrent de l'alibi qui leur servirait s'ils étaient appréhendés en route.

L'ancien chef d'état-major de Kornilov figurait un marchand de bois qui allait acheter à Ekaterinodar des graines de tournesol avec l'espoir d'en faire le commerce, la révolution l'empêchant d'exercer son précédent emploi. Ronjine, soi-disant malade, se rendait au Kouban pour rétablir sa santé délabrée. Les deux voyageurs étaient censés ne point se connaître et s'être simplement rencontrés sur le quai de la gare à Novotcherkask. Aucun train ne partant plus pour le Sud, ils avaient loué dans cette ville, à frais communs, une voiture et un conducteur.

Les généraux passèrent la première nuit du voyage à la stanitza Kagalnitzkaya qu'ils quittèrent le lendemain de bonne heure. Ils se dirigeaient vers Gouliaï-Borissov quand le soleil commença de chauffer et la neige de fondre. Bientôt les chemins devinrent impraticables. Les chevaux avançaient péniblement dans une boue noire et épaisse qui collait aux roues de la voiture et aux jambes des bêtes. Celles-ci, à chaque instant, manquaient de tomber. Elles finirent, à bout de force, par s'arrêter tout à fait.

— Si elles ne se reposent pas et si nous ne leur donnons point à manger, nous n'irons pas plus loin, Vos Excellences, dit André.

— J'ai faim aussi, s'écria Ronjine. Nous pourrions peut-être faire halte dans le hameau que l'on aperçoit là-bas.

Loukomsky y consentit sans entrain. Les chevaux bien fouettés atteignirent assez vite cette demi-douzaine de pauvres *khatas* isolées en pleine steppe.

Dans la première maisonnette où les généraux entrèrent au hasard, se tenait une grande assemblée. Une noce avait été célébrée la veille et la fête durait encore. L'usage veut qu'en une pareille circonstance l'étranger soit bien accueilli, qu'on lui réserve une bonne place à table et qu'on ne le laisse point partir sans qu'il ait mangé et bu surtout abondamment à la santé des nouveaux mariés.

Cette fois, les choses ne se passèrent pas du tout ainsi. Les convives embarrassés reçurent les hôtes avec une

extrême froideur. On devinait qu'ils les souhaitaient au diable. Parce qu'ils n'osaient point les inviter à se retirer, ils prirent le parti de ne plus adresser la parole aux nouveaux venus qui, de leur côté, feignant de ne rien remarquer d'anormal, s'installèrent tranquillement dans un coin, à l'écart.

Les paysans muets les regardaient louchement ouvrir leur panier et se restaurer. Loukomsky qui souffrait un peu de l'estomac, ayant fait fondre une pincée de bicarbonate dans un verre d'eau, ce geste excita la curiosité générale.

Un des convives qui avait l'allure d'un riche cosaque et circulait autour de la table, profita du moment où ses amis penchés l'un vers l'autre échangeaient leurs réflexions à voix basse pour s'approcher des étrangers et leur glisser à l'oreille :

— Je ne sais qui vous êtes, d'où vous arrivez et où vous allez. Mais je vous avertis que les bolchevistes traînent par ici. Ils arrêtent tous ceux qui viennent de la direction de l'armée de Kornilov et les expédient à Stepnaya où l'on fusille dur.

Ces paroles dites, le cosaque s'éloigna discrètement et retourna boire à la table.

Loukomsky et Ronjine se contentèrent d'échanger un bref regard.

— Il n'y a rien à faire, souffla le procureur. Achevons de déjeuner et fions-nous à la Providence.

Un groupe de soldats débraillés, sans épaulettes, entourait déjà la *khata* en poussant des jurons formidables. Trois d'entre eux, dont les figures n'étaient pas rassurantes, envahirent la maisonnette.

— Hé ! les bourgeois ! Vos passeports et tout de suite, exigèrent-ils des étrangers qui les leur présentèrent docilement.

Les soldats les mirent dans leur poche sans les lire.

— Nous sommes des marchands. Moi, je vends des graines de tournesol, tentait d'expliquer Loukomsky.

— Silence ! Si vous avez quelque chose à dire, vous le direz à vos juges. Finissez de manger. Nous vous emmènerons ensuite à Gouliaï-Borissov.

Même ces farouches révolutionnaires n'osaient pas transgresser la vieille loi russe de l'hospitalité.

Les généraux terminèrent en hâte leur repas et, dans leur propre voiture, partirent pour Gouliaï-Borissov.

Une foule hostile massée devant le siège du soviet local les attendait : « A mort les cadets (1) ! A mort ! » criait-elle.

Les soldats, fendant cette cohue turbulente, les poussaient dans la maison. En un clin d'œil, ils furent dépouillés de leurs bagages. Loukomsky vit disparaître sa précieuse bobine de fil avec une angoisse qui ne s'atténua qu'après la fouille. Les communistes distraits avaient oublié d'enfoncer la main dans la petite poche où étaient cachées les deux autres pilules. Les juges daignèrent alors les faire pénétrer dans leur chambre.

— Nous nous sommes reconnus incompétents, déclara le président visiblement satisfait de prononcer un tel mot. C'est donc le tribunal de Stepnaya qui vous jugera. S'il estime que vous êtes innocents, nous vous rendrons votre argent et vos effets.

Une nouvelle escorte conduisit les prisonniers au village voisin de Glébovka où une autre foule hurlante les accueillit, où une autre fouille eut lieu, où d'autres juges se proclamèrent incompétents.

Il commençait d'être tard. Ces messieurs décidèrent de ne les diriger sur Stepnaya que le lendemain.

La sentence ne fut pas du goût de la populace qui s'ameuta devant le cachot des prisonniers en tenant des propos sanguinaires. Les généraux n'avaient pas besoin de prêter l'oreille pour les entendre. Tous braillaient comme des possédés.

— Sont-ce ou non des cadets? interrogeait un furieux. Alors, qu'on les fusille au trot.

— A Stepnaya ! Pourquoi à Stepnaya? s'indignait un autre. Ne savons-nous pas tuer aussi bien qu'eux?

— Il fait froid, les chemins sont mauvais et c'est loin, Stepnaya, remarquait une femme. Nos hommes n'ont pas besoin de se fatiguer pour ces sales bêtes.

— Elle a raison, approuva un long drôle qui surenchérit encore. Ils m'assomment à la fin, les types de Stepnaya. Toute la peine pour nous, tous les plaisirs pour eux. Est-ce l'égalité? Nous les valons bien, je pense. Ces cadets crèveront de nos propres mains ou nous ne sommes que des lâches.

(1) Les membres du parti constitutionnel démocratique étaient nommés des K. D. Les paysans les appelaient des cadets comme les élèves des écoles militaires ; tous, à leurs yeux, étant également des contre-révolutionnaires. Le mot est passé depuis dans l'usage.

Un visage de maître d'école monta au-dessus des têtes.

— Je propose que nous votions la mort. Les arrêts du peuple sont souverains. Les juges n'y peuvent contredire.

— Oui, votons nous-mêmes la mort, scandait la foule.

— Qui est contre? Personne. Le peuple ordonne donc que les cadets soient fusillés ce soir dans les potagers

— Pourquoi ce soir? Pourquoi dans les potagers? protestait-on. Ici. Sur-le-champ !

— Non. Ce soir. Les tombes ne sont pas creusées. Il faut observer les règles. Nous risquerions d'avoir des histoires avec les gens de Stepnaya si les choses ne se passaient pas dans l'ordre.

— Quoi qu'il dit? Dans l'ordre. Quel ordre?

L'homme ignoblement ivre qui venait d'interrompre le grand orateur du village portait un uniforme de soldat sale et déchiré.

— L'ordre, répétait-il exaspéré. Quand j'exige du sang tout de suite, je n'ai pas besoin, pour en avoir, de sentences prononcées par des idiots. J'ai dit : je veux du sang. J'en aurai. Regardez.

Il secouait la porte de toutes ses forces, mais sans parvenir à l'enfoncer.

— Ah ! tu cèderas, sorcière, ou gare à toi. Tu résistes? Serais-tu pour l'ordre, garce? Eh bien ! je ne m'entêterai pas parce que je suis plus intelligent que toi. Tu refuses de t'ouvrir? Je les tuerai quand même.

Il y avait au-dessus de la serrure un trou large comme deux doigts par lequel les généraux, à plusieurs reprises, avaient contemplé les faces hirsutes de leurs futurs bourreaux. L'ivrogne y glissa le canon de son fusil et, fier de sa malice, redoubla de discours.

— Hé ! là dedans, appelait-il ; vous entendez les cadets? A mon commandement : « En place », le n° 1 se mettra devant le trou pour que je le tue. A mon second commandement, ce sera le tour du n° 2. Compris? Et que ça ne traîne pas. En place, le n° 1. Veux-tu te dépêcher. Ah ! le cochon, il se dérobe ; je ne le sens plus. Si tu refuses d'obéir, prends garde, il t'arrivera malheur. Essayons avec le n° 2. Pas de n° 2 non plus. Ces gredins seraient-ils des désobéissants? Ah ! c'est que je n'aime pas les désobéissants.

Loukomsky et Ronjine, collés au mur de la cabane, entendirent s'éloigner avec soulagement l'absurde ivrogne. Il

partait, outré des façons insolentes de ces drôles, en jurant que les premières balles qu'ils recevraient ce soir seraient les siennes.

Mais la foule maintenant refusait de patienter jusque-là. Sa colère grandissait. Déjà, elle désignait ceux qui seraient du peloton d'exécution. Chacun riait, criait, chantait. Le dénouement ne pouvait plus tarder. Les juges inquiets et qui tenaient à conserver leur prestige, envoyèrent chercher Ronjine et André pour une nouvelle confrontation.

Loukomsky demeuré seul jugea qu'il ne lui restait plus un instant à perdre, s'il ne voulait point tomber vivant entre les griffes de ces énergumènes et il tira de sa poche les deux pilules de poison.

Après avoir fait le signe de la croix et adressé à la Mère de Dieu la plus fervente prière de sa vie, l'ancien chef d'état-major de Kornilov avala les deux pilules coup sur coup. Il prit ensuite sa montre pour regarder tourner les dernières secondes qu'il avait encore à vivre.

La petite aiguille avançait si lentement qu'elle semblait arrêtée. Enfin il compta une minute. Son cœur s'était déjà contracté légèrement et ses veines gonflaient. Un bourdonnement sourd emplissait ses oreilles, se répandait dans toute la tête. La mort certainement approchait. Il eut encore l'impression qu'elle serait douce, et il s'abandonna. Soudain ses idées déjà brouillées redevinrent claires, l'obscurité où il avait l'illusion de s'enfoncer se dissipa. La mort indulgente lui accordait sans doute un court répit. Il eût préféré qu'elle se hâtât. Des coups de plus en plus brutaux secouaient la porte ; quelqu'un cria qu'il courait réclamer la clef au gardien ; un œil fou, avide de sang, apparut dans le trou, au-dessus de la serrure. La foule, pareille à un étau humain, pressait si fort la cabane de tous les côtés à la fois qu'il n'était pas impossible qu'elle éclatât.

Loukomsky, couvert de sueur, voyait tourner une deuxième minute, puis une troisième. Les premiers signes d'empoisonnement, au lieu de s'accentuer, s'effaçaient. Il n'y comprenait rien. Le major lui avait dit : « Vous en aurez pour quelques secondes au plus. » S'était-il trompé de dose? Le temps ou l'humidité avaient-ils diminué l'effet nocif du produit? Tout espoir de mourir librement était perdu. Dieu n'avait point voulu qu'il échappât aux cruautés de la foule. Que sa volonté s'accomplît donc. Le général

attendait, stoïque, l'autre mort qui se préparait derrière la porte.

Mais quelle était cette voix nouvelle qui résonnait dans la rue?

— Tas de bêtas! ricanait-on. Vous voulez les tuer, eh bien! tuez-les. Mais vous vous en repentirez. Les membres du comité révolutionnaire d'Ilyinka ont préféré, eux aussi, agir à leur guise que de suivre les ordres. Ils viennent d'être tous fusillés. Que vous a-t-on dit? De conduire les gens arrêtés, fautifs ou non, à Stepnaya. Pourquoi désobéir?

Loukomsky, l'œil posé sur le trou, considérait celui qui parlait. C'était un vieux paysan d'aspect farouche mais avec une lueur bienveillante dans le regard.

La foule l'écoutait, mal convaincue.

— T'es-t'y pas un traître? questionnait d'un ton soupçonneux le soldat ivrogne qui revenait.

— Quoi! on n'aurait plus le droit de tuer les bourgeois à notre fantaisie, s'exclamait une femme.

Le maître d'école, lui, laissait percer une certaine crainte.

— A Ilyinka, dis-tu? Est-ce bien exact?

Le bonhomme était si préoccupé qu'il ne remarqua pas que les gardes rouges le bousculaient pour se frayer un passage. Ils ramenaient deux prisonniers de dix-huit ans, les fils d'un fermier cosaque. Les jeunes gens reconnaissaient s'être engagés au début dans l'armée volontaire, mais ils juraient l'avoir abandonnée sans avoir pris part à un seul combat.

La porte du cachot s'ouvrit devant eux et se referma. Dans l'intervalle, les généraux et André aperçurent un instant la meute dressée, grinçant des dents. Les yeux brillaient dans l'ombre du jour tombant et des voix essoufflées criaient encore : « A mort! »

Le discours du vieux avait quand même porté. Un à un, ils s'en allèrent en grognant.

Le lendemain, ils revinrent tous pour assister au départ des détenus alignés face au chemin boueux et qu'entourait une solide escorte de gardes rouges.

— En avant! commanda le chef.

Les gens gouailleurs lui lançaient des conseils.

— Ne les laisse pas choisir les endroits secs. Fais-les donc patauger où nagent les canards, au milieu de la route.

Au bout d'une journée et demie de marche, la petite

troupe arriva enfin à Stepnaya. Les prisonniers furent immédiatement conduits à la gare et enfermés dans la salle d'attente des premières classes. La populace de la station était aussi excitée que celle de Glébovka. La foule entière réclamait qu'on fît sortir les bourgeois. Mais, tandis que la majorité souhaitait les voir fusiller sur la ligne, un groupe d'impatients, pressés, disaient-ils, d'essayer leurs nouvelles armes, préféraient tirer dans la salle même.

Le président du tribunal, un sous-officier d'artillerie, qui tenait à ses prérogatives, usa d'un bon moyen pour calmer tout le monde. Il prononça un discours :

— Les vrais révolutionnaires que vous êtes, proclamait-il, ne sauraient, sans se déshonorer, agir si brièvement. Le tribunal, camarades, va se réunir sur-le-champ et prononcer au plus vite la sentence. Comme il est impossible que des bourgeois soient innocents, vous aurez toujours votre tour.

Le président, sanglé dans une de ces vestes de cuir noir alors très à la mode chez les communistes de choix, appela ses assesseurs, un marin, un juif et le chef de détachement des gardes rouges de la station qui paraissait être un officier de l'ancienne armée. L'audience fut bientôt tenue dans une des pièces de la gare.

A chaque question : « Qui êtes-vous? » ; « D'où venez-vous? » ; « Où allez-vous? » ; « Quel est votre métier? » ; « Êtes-vous des amis de Kornilov? » ; « Appartenez-vous à son armée? » ; les accusés répondaient poliment d'une voix innocente. A nouveau, on parla des graines de tournesol et de la prétendue maladie de Ronjine.

Les juges ne dissimulaient pas leur embarras. Il était évidemment difficile de trouver dans les déclarations des deux marchands la moindre trace d'un crime contre le peuple.

— Les passeports sont en règle, faisait observer avec un entêtement sympathique le chef du détachement de la station.

Les choses se seraient sans doute arrangées, si le Juif ne s'était pas acharné à vouloir reconnaître Loukomsky.

— Je suis sûr de vous avoir rencontré quelque part. Où? Je me souviens maintenant. C'est à Rostov.

— Impossible, je n'ai jamais mis les pieds de ma vie dans cette ville, affirma le général qui y était demeuré assez longtemps avec l'armée volontaire.

— Et moi je maintiens que je vous ai vu à Rostov.

L'accusé ne céda point et, à la fin, mais non sans difficulté, le juge se laissa convaincre.

— Vous avez alors un sosie qui vous ressemble étonnamment ! déclara-t-il.

— Les passeports sont en règle, répétait toujours le chef du détachement de la station.

Le tribunal, après une longue délibération, rendit son jugement : les cadets étaient reconnus non coupables et acquittés. Quant à André, il avait toujours été hors de cause. La foule indignée, dès qu'elle sut le verdict, poussa des beuglements affreux. Ceux qui désiraient tout à l'heure essayer leurs armes neuves, se montraient les plus exaltés. Ils menaçaient le chef de la station qui ne parvenait pas à les apaiser. Se sentant débordé, il lança :

— Mais puisqu'on vous livre les autres !

La populace, satisfaite, et sans plus s'occuper des marchands, se rua vers les deux jeunes Volontaires, tomba dessus à bras raccourcis et les projeta violemment dehors. Les malheureux étaient déjà tout couverts de sang. Une dizaine de coups de feu partirent dans la rue en même temps. Après quoi, leurs bourreaux, mis en bonne humeur, revinrent sur le quai en brandissant les vêtements et les souliers des morts.

Loukomsky et Ronjine, réfugiés maintenant en compagnie d'André dans la salle d'attente des dames, se demandaient anxieux ce qu'ils allaient faire. Se faufiler dans un train et, par un moyen quelconque, tenter encore de gagner Ekaterinodar, il n'y fallait pas songer sans un centime en poche. Sortir de la station et s'aventurer dans les rues parcourues par des gardes rouges qui fusillaient librement les personnes d'allure suspecte, c'eût été folie. D'un autre côté, demeurer seuls dans cette salle à la merci du premier sauvage qui ferait irruption, c'était se vouer d'avance à une mort certaine.

Ils acceptèrent donc avec empressement la proposition que leur fit un certain Ponossov grand gaillard arménien, au visage idiot mais doué d'une force herculéenne, qui s'offrait à les garder jour et nuit pour les protéger contre toute attaque.

Ponossov avait entendu le chef du détachement de la station prévenir les marchands qu'il enverrait rechercher leurs effets et leur argent à Gouliaï-Borissov. L'espoir de

toucher un bon pourboire l'avait mis aussitôt en branle.

Ce bizarre particulier était tout ensemble communiste convaincu et humanitaire. Il jugeait honteux que les gens s'entre-tuassent comme des bêtes, et reprochait au gouvernement d'être incapable de rétablir l'ordre dans le pays où il souhaitait que chacun vécût en paix.

Loukomsky ne put s'empêcher de lui faire remarquer qu'il n'appliquait pas ses théories à la lettre en fusillant quotidiennement des personnes sans aucun doute innocentes.

Ponossov protesta.

— Je ne tue jamais, affirmait-il.

Ronjine lui désigna du doigt une paire de souliers tachés de sang qui dépassait de son sac.

— Ah ! oui, fit-il. Je me contente d'emporter les effets. Vole les voleurs, a dit Lénine. Je suis le conseil. C'est d'ailleurs seulement pour être agréable à ma mère.

Il ne mentait point. Chaque matin, la vieille Arménienne arrivait d'un village voisin avec une grande toile qu'elle étalait sur le plancher de la salle d'attente.

La première fois que les généraux la virent, elle tança fortement son fils coupable d'avoir choisi une paire de chaussures usées et un pantalon en loques.

— Regarde un peu mieux ce que tu prends à l'avenir. N'arrive pas toujours le dernier, disait la vieille. Tu es le plus fort et tu te laisses rouler par les autres.

Elle s'était approchée des deux prétendus marchands, les examinait avec son œil de fouine, les reniflait, les tâtait.

— Le pardessus du gros n'est pas mal. Mais les bottes ne valent rien. Souviens-t'en quand on les tuera.

— Ils ont été acquittés, expliquait Ponossov.

— Je regrette le pardessus, grogna l'Arménienne en s'en allant.

Elle parut plus satisfaite des affaires le matin suivant, encore qu'elle se plaignît qu'on acquittât un peu trop en ce moment.

Le tribunal jugeait ce jour-là un vieux cosaque et un enfant de seize ans.

Le cosaque était un riche fermier que les habitants de son propre village avaient livré aux gardes rouges en les priant de recommander aux juges de le faire fusiller vite, « afin, ajoutaient-ils, que nous puissions nous partager tranquillement ses terres. »

Le malheureux se jetait à genoux devant le tribunal, pleurait, implorait sa grâce, promettait de tout donner à ses voisins s'il avait la vie sauve. Le président rendit, cette fois, un des plus savoureux arrêts de sa carrière. Le jugement déclarait non coupable le futur volé qui fut acquitté.

L'enfant eut moins de chance. Il avoua franchement être entré dans un détachement de partisans chargé de maintenir l'ordre en ville quand les Volontaires occupaient Novotcherkask où il suivait alors les cours de l'école municipale. Après le départ de l'armée, il était rentré chez ses parents, avait été arrêté, puis traîné à Stepnaya.

— Fils de prêtre, partisan de Kornilov, hurlait le président, le tribunal te condamne sans délibération à être fusillé comme un chien galeux au lever de la lune.

L'enfant demanda la permission de se coucher par terre et s'endormit profondément. Deux heures plus tard, les soldats le poussaient du pied pour le réveiller.

— Il est temps. La lune monte.

Le garçon se leva et dit :

— Je n'ai pas eu le temps de vivre. Je ne sais rien de la vie. Mais je n'ai pas peur de mourir. Bénissez-moi.

Les généraux l'embrassèrent et le signèrent. Il sortit sans se retourner. Quelques coups de revolver eurent raison de cette jeune existence.

Le cadavre rapporta une bonne paire de brodequins à Possonov et sa mère fut contente.

Ce même soir, comme tous les soirs, parce que c'est souvent l'habitude en Russie que les gens des environs se rassemblent dans les gares pour se voir, bavarder et apprendre les nouvelles, l'aristocratie des villages voisins se trouvait réunie dans la salle d'attente des généraux. Il y avait là le commissaire de la station, un aide-chirurgien, un télégraphiste, deux ou trois scribes, un vieux matelot et un Juif entêté d'affaires au point qu'il lui arrivait quelquefois de supputer les profits d'une transaction les pieds dans une mare de sang.

La conversation devint vite générale. L'aide-chirurgien commençait de vanter les agréments de la chasse au renard, quand le vieux matelot l'interrompit pour avancer d'un air dégoûté que le Don offre vraiment peu de ressources à celui qui a tiré le tigre dans les Indes.

Le sujet paraissait encore trop pacifique en ces heures de fièvre que l'on vivait. De fil en aiguille, on en arriva bientôt à parler de la première révolution, celle de 1905, que la ferme répression du gouvernement avait étouffée dans l'œuf. Un des scribes et le télégraphiste se chamaillaient au sujet de la date à laquelle avait éclaté la révolte de la mer Noire.

— De quoi je me mêle, s'écria le vieux matelot. Laissez-moi parler. Vous n'y étiez pas, hein? Eh bien ! moi, j'y étais. Et à bord du croiseur *Otchakov*, le premier bâtiment de la flotte qui se soit mutiné. Nous avions hissé le drapeau rouge, massacré ou jeté à l'eau les officiers à l'exception d'un, le lieutenant Schmidt, un brave, qui avait organisé le coup. Nous réussissions si l'amiral, après que nous eûmes refusé de nous rendre, ne nous avait pas canardé à bout portant. Le croiseur fut tout de suite en feu. On se sauvait à la nage. Quelle salade ! Beaucoup furent tués et les survivants passèrent en Conseil de guerre. J'y étais aussi. Il y avait une bourrique de procureur qui tenait absolument à me faire fusiller. J'espère que les bolchevistes lui ont réglé son compte depuis, à ce gredin-là.

— Enfin, vous vous en êtes tiré, remarqua Ronjine. Ces tristes souvenirs vous font oublier votre promesse de nous raconter comment on dresse aux Indes les éléphants pour la chasse.

— Après. Nous avons le temps. Je vous disais donc que cette bourrique de procureur...

— J'envie ceux qui sont allés sous les Tropiques. Ils ont vu de beaux pays, continuait Ronjine tourné vers l'aide-chirurgien qui se vantait d'être un bon fusil. La chasse au tigre doit exiger beaucoup de courage de la part de l'homme qui s'y livre?

— Question d'habitude ! répondit le garçon.

— Une habitude que tu n'as jamais eue, lança le vieux matelot. Moi qui me suis enfoncé seul dans la jungle en fumant ma pipe, avec ma simple carabine de marin sur le dos, je sais ce que c'est...

Il décrivait des chasses prodigieuses. Un tigre devant, un tigre derrière. Pan d'un côté et pan de l'autre. Ronjine s'émerveillait, applaudissait, réclamait de nouveaux détails et respirait mieux. Il avait hâte tout à l'heure qu'on changeât de conversation.

La bourrique de procureur qui avait requis contre les

marins de l'*Otchakov*, c'était lui. Il avait reconnu l'homme et frissonnait à l'idée que le vieux matelot le reconnût à son tour.

Une autre rencontre que fit Loukomsky le lendemain matin, ne se termina point aussi heureusement. Il était sorti sur le perron pour faire sa toilette quand il aperçut le chef du détachement de la station qui causait avec un inconnu vêtu d'un uniforme neuf sans épaulettes. Ce militaire s'appliquait à avoir l'air d'un personnage important. Il portait un sabre et des moustaches retroussées comme Guillaume II. Le moindre de ses gestes étudiés révélait une haute opinion de soi-même.

Il tendit un doigt arrogant vers le général qui se lavait.

— Quel est cet individu?

Le chef du détachement de la station répondit d'un ton habilement obséquieux :

— C'est un des deux marchands dont je vous ai parlé et qui ont été acquittés.

— Pourquoi ne les a-t-on pas fusillés?

— J'avais reçu l'ordre de renvoyer toutes les personnes arrêtées devant le tribunal révolutionnaire. Autrement, ils n'auraient pas attendu.

— Qui êtes-vous? demanda l'inconnu à Loukomsky.

— Je suis un marchand de graines de tournesol Je me rendais à Ekaterinodar pour mes affaires quand j'ai été emprisonné par erreur. Je me remettrai en route dès que mon argent, comme on me l'a promis, m'aura été restitué.

— Vous mentez avec toupet, mais vous mentez tout de même. Vous venez de l'armée de Kornilov et, ce qui aggrave encore votre cas, vous y occupiez un poste élevé.

Sans laisser au général le temps de placer un mot, le questionneur s'était retourné. Maintenant, il sermonnait vertement le chef du détachement de la station.

— Vous n'êtes ici que des idiots, incapables de voir plus loin que le bout de votre nez. Chacun vous manœuvre à sa guise. Vous paraissez ignorer que les Blancs envoient partout des émissaires. Celui-ci qui m'a l'air des plus suspects doit en être. Considérez donc comme nul le jugement qui les a acquittés lui et leurs complices. J'ordonne qu'ils soient dirigés sans délai sur Rostov où mon état-major démêlera facilement à qui nous avons affaire. Vous embarquerez dans le

même convoi le cosaque pleurnichard dont les voisins s'impatientent. Je ne crois pas, ajouta-t-il en regardant Loukomsky dans les yeux, que vous vous en tirerez aussi bien chez moi que vous vous en êtes tiré jusqu'ici.

D'un pas lent, infatué, l'inconnu s'éloigna.

— Quel est cet animal que le mauvais sort nous jette dans les jambes? grommela le général.

Il le sut tout de suite. C'était le commandant du front sud-est, le sieur Sievers. Oui, l'ancien sous-lieutenant Sievers, l'agent appointé de l'Allemagne sous le régime Kerensky, le même qui publiait, au début de la révolution, ce sale petit journal, *la Vérité des tranchées*, lequel avait fini de contaminer le moral déjà mauvais de l'armée. Le drôle avait monté en grade !

Un malencontreux hasard rendait encore plus tragique la position nouvelle des prisonniers. L'état-major de Sievers était installé à Rostov dans la même maison Paramonov précédemment occupée par les services de Kornilov. Il n'allait donc pas être difficile aux Rouges de trouver en ville, où tout le monde connaissait les collaborateurs du généralissime, des témoins susceptibles de révéler leur véritable identité.

Loukomsky rentra dans la salle d'attente avec un visage bouleversé qui inquiéta Ronjine.

— Que se passe-t-il?

L'autre le mit rapidement au courant.

— Oh ! c'est grave, très grave, dit le procureur. Que nous reste-t-il à faire?

— Il ne nous reste qu'à nous suicider si nous ne voulons pas périr à petit feu.

— J'y consens ! Mais comment disparaître? Nous n'avons ni revolver, ni poison.

— Envoyons Ponossov nous acheter des cigarettes à crédit. Il y est déjà allé plusieurs fois et j'ai remarqué qu'il laissait toujours son fusil dans un coin. Avant qu'il ne soit de retour, nous aurons le temps de nous tirer chacun une balle dans le cœur.

L'Arménien dormait par terre. On le réveilla et il consentit à faire la commission. Les généraux le virent se lever, pousser du pied sa couverture, prendre son arme et sortir.

— C'est raté, fit Loukomsky. Maintenant, à la grâce de Dieu.

Ponossov rapportait les cigarettes quand les gardes rouges entrèrent dans la salle et commandèrent aux prisonniers de les suivre jusqu'au train de Rostov.

Bientôt le chef du détachement de la station arriva devant le wagon, essoufflé, un télégramme à la main. La cloche de la gare avait sonné déjà les deux coups qui annoncent en Russie que le convoi part trois minutes plus tard.

— L'état-major du front sud-est a été transféré à Bataïsk, cria-t-il au chef de l'escorte. C'est là que vous devez descendre votre monde.

Les généraux se retinrent de pousser un soupir de soulagement. Ils ne risquaient plus là, comme à Rostov, d'être reconnus aussi aisément.

Le même jour, à six heures du soir, les détenus débarquèrent à Bataïsk et furent dirigés sans délai sur le quartier général. Le tribunal, dix minutes après, était déjà réuni.

Les juges, tous de jeunes et élégants secrétaires d'état-major, n'avaient pas l'air trop féroces. En attendant le président qu'on était allé chercher et qui tardait à venir, ils échangeaient à voix haute leurs impressions sur les actrices d'une troupe théâtrale qui avait donné la veille une représentation dans la ville. On parlait beaucoup d'une grande blonde. Les uns la trouvaient ravissante, les autres un peu forte. La discussion s'élargissant, chacun émit une opinion sur les maigres et sur les grasses. Enfin le président parut.

C'était un civil et sans doute un professeur. Il paraissait pressé. Il s'assit et lut lestement le papier apporté par le chef de l'escorte :

En exécution des ordres du Commandant du front sud-est, je vous envoie quatre prisonniers qui ont été déjà interrogés, jugés et acquittés par le tribunal de Stepnaya. Je considère qu'il n'y a aucune raison de les soumettre à un nouveau jugement. Signé : *Chef du détachement militaire révolutionnaire de la station de Stepnaya.*

— Décidément, pensa Loukomsky, cet ancien officier nous veut du bien.

Le président ne leur voulait pas non plus grand mal.

— Il me semble, disait-il à ses assesseurs, que la question étant réglée, nous n'avons point à y revenir.

Les autres, qui se polissaient les ongles, l'approuvèrent en hochant la tête.

— Vous êtes libres, décréta le président tourné vers les

détenus. Je m'excuse qu'on vous ait dérangés sans raison. Souhaitez-vous recevoir un nouveau certificat d'acquittement? Oui, qu'on leur en rédige un au galop. Tenez, je signe d'avance.

Et, toujours affairé, il s'échappa.

— Je crois, sourit Ronjine, dès qu'ils furent seuls, que Ponossov n'a pas été mal inspiré d'emporter son fusil en sortant ce matin.

Mais ce n'était point l'heure de plaisanter longuement. Il fallait décider d'abord de ce qu'on allait faire.

— Où que nous nous dirigions, expliquait Loukomsky, nous risquons d'être pris et fusillés. Le plus sage serait peut-être de retourner à Stepnaya. Notre argent doit être arrivé maintenant et nous en avons besoin. Sans un sou en poche, il est impossible de tenter quelque chose de sérieux pour échapper définitivement à ces coquins.

Un exemple immédiat illustra ce juste raisonnement.

Contre un bon pourboire, le chef de l'escorte qui rentrait aussi avec ses hommes à Stepnaya consentit à les faire encadrer comme d'authentiques prisonniers. Dans les temps où l'on vivait, c'était encore le meilleur moyen d'éviter, en cours de route, les conséquences d'une nouvelle rencontre fâcheuse. L'affaire conclue, le vieux cosaque docile mit la main à la bourse. Vraiment il était prédestiné à payer toujours pour les autres.

Le voyage ainsi réglé se passa sans encombre.

— Ne perdons pas de temps surtout, avait dit Loukomsky en arrivant à Stepnaya ; il faut se garder de faire des sottises.

Le général aussitôt se mit à la recherche du commandant de la station.

— Où est le chef? demanda-t-il à une sentinelle qui montait la garde devant un beau wagon propre.

— Il est là. Vous pouvez entrer.

Un officier sans épaulettes, mais très chic, qui descendait de la voiture s'approcha :

— Attendez, je vais vous annoncer.

Une minute plus tard, il revint précédé de Sievers en personne.

Loukomsky tomba presque à la renverse ; le Commandant du front sud-est aussi.

— Comment, vous n'êtes pas encore mort? prononça-t-il

après le premier moment de stupeur. J'avais pourtant ordonné que vous soyez jugé par mon état-major.

— Il nous a acquittés. Voilà le certificat.

— Je ne veux pas le voir. Cachez-le et disparaissez vous-même. Vous êtes une crapule qui avez trop de chance. Si la vie vous est encore chère, que je ne vous rencontre jamais plus dans cette gare ni ailleurs.

— Vous êtes puni de votre hâte, s'écria le placide Ronjine quand il connut l'incident. Au lieu de ne point vous presser, d'articuler posément le chef du détachement de la station, vous avez dit le chef tout court. Qu'importe, il nous donne un bon conseil : celui de filer sans tarder.

Le chef du détachement de la station paraissait, lui aussi, contrarié. Mais non, il n'avait pas encore reçu l'argent ! Il remarquait, philosophe : « On le prend plus vite qu'on ne le rend. » Pour être agréable à ses protégés, il proposa une combinaison qui satisfit tout le monde. Il avançait, sur ses propres ressources, les deux tiers de la somme et gardait le reste et les effets.

— A moins que vous ne préfériez revenir les chercher quand ils seront là, glissa-t-il, l'œil malin.

Il fallut ensuite régler les comptes de Ponossov. Le même soir, les voyageurs quittaient la station par le premier train qui passa, sans savoir où ils allaient, mais contents tout de même de prendre enfin congé de la société compliquée de Stepnaya.

Parce qu'il devenait impossible d'essayer de gagner par n'importe quel moyen Ekaterinodar et que le voyage en groupe présentait, à l'époque, d'inutiles dangers, les trois compagnons se séparèrent à une gare d'embranchement. Ronjine sauta dans un convoi qui se dirigeait vers le Nord. « J'en ai assez de ces histoires. Je vais tâcher de retrouver ma femme, » avait-il dit. André, lui, demeura sur le quai, tandis que Loukomsky restait dans le train qui allait jusqu'à Tsaritzine.

Pendant des mois, il erra seul à travers la Russie du Sud. Il se cacha d'abord à Tsaritzine, où il avait des amis, et repartit ensuite pour Kharkov.

Le jour de Pâques, les Allemands, conformément au traité de Brest-Litowsk, occupèrent la ville et l'ordre enfin y régna, mais au prix de quelle honte ! Une formule populaire

traduisait le sentiment des habitants : « Le cœur a mal et la peau se réjouit. »

Un matin que Loukomsky flânait au hasard, déguisé en moujik, il entra dans un square et aperçut ses enfants, laissés naguère à Moscou, qui jouaient sous la surveillance de leur gouvernante suisse. Quelques jours plus tard, tous se mettaient en route pour Kiev.

Le général, qui continuait d'ignorer ce qu'était devenue l'armée, eut alors l'idée de se rendre à Novotcherkask où il espérait en avoir des nouvelles. Ce fut dans cette ville qu'il rencontra le général Krasnov, l'ataman des cosaques du Don, qui lui en fournit enfin et des meilleures.

La lutte avait repris et elle se poursuivait avec succès. Le mois d'août commençait sous les meilleurs auspices. Quand il sut qu'Alexéev était à Tikhoretzkaya, Loukomsky y courut et, le 3, il visitait le chef politique de l'armée.

Le vieillard semblait à bout de force. Mais une lueur de joie brillait dans ses yeux qui devaient se fermer bientôt à la lumière. La victoire souriait aux Volontaires. On annonçait qu'ils approchaient d'Ekaterinodar sans doute prise à cette heure.

— Allez rejoindre Dénikine, dit Alexéev. C'est lui qui a remplacé Lavr Georgevitch Kornilov.

Le lendemain, les deux généraux qui s'étaient quittés six mois plus tôt en pleine steppe se retrouvaient dans un élégant wagon-salon aux portes mêmes d'Ekaterinodar.

— Ah ! les temps ont changé, sourit Loukomsky en serrant la main du généralissime.

— Oui, nous sommes mieux montés que l'hiver dernier. Et il ne nous en a rien coûté. Tout a été pris à l'ennemi. L'armée est devenue une armée. Jusqu'à présent, je conduisais mes troupes ; aujourd'hui, je commence de les commander, dit Dénikine.

Il parlait, assis sur une chaise de cuir. C'était toujours le même homme grisonnant, un peu fort et barbu, avec ce visage si intelligent, éclairé par des yeux très clairs et pleins de vie que voilait une légère amertume. On n'arrive pas à la cinquantaine, certain de ne s'être jamais rendu coupable d'une concession à son idéal ou à la vérité, sans avoir souffert de la vie. Elle lui avait été dure depuis son enfance. Il était le fils d'un bas officier pauvre. Le manque d'argent et un caractère vraiment indépendant sont deux lourds fardeaux

à porter dans la carrière militaire. De trop longs séjours dans des garnisons de petite province avaient à peine aigri cet être fier et bon que la guerre devait mettre au premier rang de ses pairs, d'abord comme Commandant de la 4e brigade de chasseurs, dite la brigade de fer, et enfin comme commandant du front sud-ouest. Emprisonné à Bykhov, par ordre de Kerensky, il s'en était échappé avec un faux passeport de délégué de la Croix-Rouge et avait rejoint, sur le Don, Kornilov, qui le choisissait bientôt pour son successeur éventuel.

— Alexandre Serguéevitch, prononça Dénikine, je vais vous confier la tâche la plus délicate de la guerre civile, c'est-à-dire l'organisation de l'armée. Je vous nomme mon adjoint. Oh ! les remerciements viendront après, ajouta-t-il, avec cette simplicité naturelle qui, en Russie, plus qu'ailleurs, est indispensable au vrai chef. Pour l'heure, voyez Romanovsky que vous connaissez. Il vous indiquera de quoi se compose actuellement l'armée volontaire.

Le wagon-salon avait déjà impressionné Loukomsky qui revoyait toujours les 3 100 hommes du début avançant dans la neige avec leurs 6 canons. Les chiffres qu'il lut sur les registres que lui présentait le chef d'état-major l'étourdirent presque.

— Trente-cinq mille sabres et baïonnettes, répétait-il, 86 canons, 8 autos-mitrailleuses, 156 mitrailleuses. Et 5 trains blindés aussi. Oh ! 7 aéroplanes !

— Et les réserves à l'instruction, environ 5 000 hommes, ne sont pas comptées. Nous sommes constitués en trois divisions d'infanterie, quatre de cavalerie et une de tirailleurs. Eh ! bien Votre Excellence?

— Vous avez marché pendant que j'errais chez les Rouges !

En sortant de chez Romanovsky, le général rencontra le nouveau médecin du quartier général qui connaissait le major aux pilules et avait assisté à la remise du poison.

— Vous vous rappelez, disait Loukomsky. Ah ! quel farceur, votre médecin-chef ! Une seule devait suffire à me tuer. J'en ai avalé deux et je ne ressemble pas à un mort.

— Vous les avez avalées, Votre Excellence? Je ne mets pas votre parole en doute, mais vous me surprenez fort, car je sais la composition des pilules.

— Peut-être que l'humidité?...

— Oh! non, ça impossible. Vous n'aviez pas absorbé avant un médicament quelconque?

— Aucun. Les prisons bolchevistes ne comportent pas encore de pharmacie, mon cher. La seule chose que j'avais bue une heure plus tôt, c'était un verre d'eau avec une bonne dose de bicarbonate de soude.

— Du bicarbonate de soude, réfléchit l'autre.

Brusquement il éclata de rire.

— J'ai trouvé. Le bicarbonate de soude est peut-être l'antidote le plus puissant du poison que l'on vous avait donné. La prochaine fois, Votre Excellence, il faudra vous en souvenir.

Ce fut au tour du général de rire en jurant qu'il n'oublierait pas la recommandation.

Pendant qu'ils bavardaient ainsi, les trains défilaient sur la route. Ils allaient rejoindre leurs régiments qui occupaient déjà Ekaterinodar.

GEORGES OUDARD et DMITRI NOVIK.

Le nouveau Roman
de
Georges Bernanos

Je parlerai ici de l'œuvre nouvelle de M. Bernanos simplement en littérateur qui considère l'art comme un jeu désintéressé et pour qui ce jeu consiste essentiellement dans la peinture des âmes et des passions.

Avouons d'abord que *l'Imposture*, son dernier roman, n'est pas précisément d'un accès commode ; et je sais des honnêtes gens qui reprocheront à l'auteur les incohérences de sa composition, ses digressions, à leur sens inexplicables, enfin les obscurités plus ou moins préméditées de son style.

A ce propos, je ne me lasserai pas de répéter que les Français, en général, me paraissent avoir des idées singulièrement étroites sur la composition. En art, comme en politique, nous ne sommes révolutionnaires qu'en apparence et, si j'ose dire, pour la galerie. Au fond, même les gens les plus férus de nouveautés extravagantes, exigent qu'un roman soit composé comme un vaudeville, ou comme un sermon en trois points. On nous cite, comme des chefs-d'œuvre de composition, les chefs-d'œuvre des littératures antiques. Mais on se garde bien d'y aller voir ou d'y regarder de près. Une harangue cicéronienne est pleine de « morceaux » qui font longueur et que nous considérerions aujourd'hui comme des hors-d'œuvre. Les *Géorgiques* et *l'Énéide* sont des tissus de digressions. On dirait une gageure : le poète semble s'appliquer à fuir son sujet. A plus forte raison lorsqu'il

s'agit de l'*Ane d'or* d'Apulée, où la fantaisie du romancier multiplie les haltes les plus agréablement oiseuses et les détours les plus imprévus. Et que penser de la composition de Rabelais, ou de celle de *Gil-Blas*, cet ancêtre du roman moderne?

Je rappelle ces exemples anciens, — et pourrais y joindre encore celui des odes pindariques, dont la composition reste, jusqu'ici, le plus affreux casse-tête, et le plus désespéré de la philologie — pour montrer que si M. Bernanos ne sait pas composer, il est déjà en fort honorable compagnie. Mais cette absence de composition est purement apparente. Nous ne comprenons guère que la composition logique. Les anciens — je parle surtout des poètes et des romanciers — composaient moins en logiciens qu'en artistes soucieux d'ordonner de beaux ensembles, où les parties se groupent en vertu d'affinités esthétiques : raisons de convenance, de couleur ou de tonalité plutôt que raisons logiques. M. Bernanos emploie un procédé de composition peut-être plus hardi encore et que, pour ma part, je ne cesse de préconiser depuis longtemps. Il procède par blocs énormes, taillés à larges pans, entre lesquels il semble d'abord qu'il n'y ait absolument aucun lien. Le lien est analogique, mais d'une analogie tout intérieure. Cet épisode se greffe sur celui-là, en vertu d'analogies ou de correspondances profondes. Que dis-je? Tel épisode *commande* tel autre par la puissance d'une logique, en quelque sorte organique, qui n'est pas celle de la raison discursive : c'est ainsi que la seconde partie de *l'Imposture* se rattache à la première. Quelques réserves que l'on puisse faire sur cet épisode, — qui est certainement le moins bon du roman, — il se présente comme une efflorescence naturelle du premier. Il en est l'illustration et le développement : ce cénacle de bas intrigants, il est sorti tout vif de la pensée trouble et indécise, de l'âme retorse et ténébreuse de l'abbé Cénabre. De même, plus loin, l'épisode du mendiant : c'est la projection sur l'écran de la conscience de la comédie lugubre qui se joue dans les bas-fonds de cette âme de mauvais prêtre, désormais incapable de se faire illusion sur son infamie, — et qui l'accepte.

Ce sont des états d'âme, des sentiments, plus que des idées, qui fournissent au romancier ses transitions entre les différentes parties de son œuvre. Une telle composition admet des sautes et des raccourcis qui ne sont point familiers

à la composition logique. De là des arrêts, souvent désagréables, dans la lecture, ce que j'appellerai des pannes d'obscurité. Mais il faut bien que je l'avoue : ces obscurités ne tiennent pas toujours à la composition ou aux difficultés du sujet. Elles apparaissent souvent comme des coquetteries de l'auteur, — des sacrifices à la mode, — et, quelquefois aussi, comme des défaillances un peu laborieuses de l'expression. J'en veux à l'auteur de *l'Imposture* de m'infliger des énigmes la plupart du temps insolubles, de m'égarer à la poursuite de feux follets insaisissables, alors que les plus hauts mystiques, une sainte Thérèse, ou un saint Jean de la Croix, ne se dérobent point à mes prises et, même dans leurs « nuits obscures », m'offrent au moins des lueurs d'intelligibilité.

* * *

Hâtons-nous, d'ailleurs, de reconnaître que les régions où s'exercent l'observation et l'imagination de M. Bernanos, — celles du subconscient et du surnaturel dans l'âme catholique, — ne sont pas précisément baignées de clarté. Il s'attaque de préférence aux régions marécageuses, celles des mauvais instincts, des suggestions louches, des impulsions sataniques, mouvants mirages aux transparences et aux scintillations trompeuses, aux évanescences et aux fantasmagories perpétuelles. Les âmes pieuses, le monde de la grâce sont encore plus difficiles à pénétrer. Il en est de l'extrême lumière comme des extrêmes ténèbres intérieures : elles aveuglent l'intelligence.

Or l'auteur de *l'Imposture* ne sort guère de ce double domaine. Tout le sujet du livre, c'est l'antithèse de ce double aspect de l'âme. Ce sont deux âmes de prêtres qui s'opposent. L'un, l'abbé Cénabre, l'Intellectuel, l'Imposteur, qui écrit des vies de saints, qui disserte sur la mystique sans avoir la vertu essentielle des mystiques et des saints : la charité. L'autre, l'abbé Chevance, bonhomme naïf et à peu près sans culture, mais éperdu d'amour. Et tout le drame ce sera la découverte par l'Imposteur de la hideur effrayante de son âme, et, d'autre part, l'effort désespéré de l'humble abbé Chevance pour sauver cette âme orgueilleuse.

Si l'on veut se rendre compte des procédés subtils d'une telle analyse, des péripéties fuyantes de ce drame tout intérieur, il faut suivre pas à pas le romancier dans le graphique

minutieux où il essaie de fixer ces états d'âme éminemment instables et qui se succèdent et s'entre-détruisent avec une rapidité déconcertante.

Cela commence par une visite un peu étrange d'un vague journaliste catholique à l'abbé Cénabre, — un certain Pernichon, qui a élu pour confesseur et directeur de conscience le célèbre écrivain auteur de *la Vie de Tauler* et des *Mystiques florentins*. Le journaliste demande au chanoine de l'entendre en confession. Et voici que nous assistons chez cet écrivain célèbre, réputé pour son tact, son sens de la mesure et des nuances, à une explosion inattendue de violence. Avec une dureté cruelle, insultante et comme furibonde, le chanoine met le pauvre homme en présence du néant de son âme : la vie intérieure de Pernichon est nulle ! Et, là-dessus, il l'éconduit brutalement, de façon grossière : « Allez-vous-en ! » Et aussitôt le drame de la découverte commence. Sans que l'abbé Cénabre songe un seul instant à établir le moindre parallèle entre lui-même et le triste Pernichon, voici qu'il s'aperçoit tout à coup du néant de sa propre vie intérieure. Il n'a pas d'âme, pas d'amour. Il n'est qu'une pure intelligence sans chaleur ni rayonnement. Il a écrit pendant des années sur la sainteté sans avoir rien de commun avec ses héros, fût-ce une étincelle de charité. Cela ne serait rien, s'il s'agissait d'un auteur laïque écrivant sur un personnage quelconque. Mais un prêtre qui écrit sur des saints a-t-il rempli tout son devoir, lorsqu'il leur a donné son intelligence, son admiration et même sa vénération? N'est-il pas tenu dans une certaine mesure de les suivre et, selon ses forces, de les imiter, — et ne doit-il pas faire passer dans l'âme de ses lecteurs quelque chose de la charité qui anime ces âmes saintes, en un mot ne doit-il pas s'efforcer d'élever, d'être *édifiant?* Procéder autrement, est-ce que cela n'est pas une trahison et, en même temps, une véritable hypocrisie?... Et le romancier, nous livrant la clé de ce caractère, n'y voit qu'un cas extraordinaire de monstrueuse hypocrisie, — hypocrisie foncière et, pour ainsi dire, naturelle, et hypocrisie acquise, soutenue avec un art raffiné...

Petit paysan, entré au séminaire pour ne pas mourir de faim, n'ayant d'autre avenir assuré que dans la prêtrise, le jeune Cénabre s'est efforcé non pas seulement de feindre une vocation sacerdotale, mais de se donner les vertus et la mentalité de son état. Très loyalement, — si l'on met à

part les raisons tristement intéressées qu'il a pu refouler au fond de sa conscience, — il s'est efforcé de croire, comme très loyalement aussi il ne s'est épargné aucune des rigueurs ni des minuties de la pratique. Et il a fini par se duper lui-même. Cet homme n'a jamais eu la foi, mais il a pu croire qu'il croyait, d'autant plus que, par une sorte de prudence instinctive, il s'est dérobé jusque-là à un examen de conscience sévère. Comme le pauvre Pernichon, il a eu peur de se mettre en présence de lui-même. Mais surtout il s'est constamment refusé à la sollicitation de ses héros et à celle de la grâce : il n'aime pas, il n'a jamais aimé, ni Dieu ni personne, — pas même lui : cette intelligence glacée ne s'aime pas. Il est *celui qui se refuse*... Et voilà que, tout d'un coup, il découvre, avec le néant de sa vie intérieure, avec sa sécheresse et sa pauvreté d'âme, le mensonge de sa vie et de son œuvre !... Une objection surgit tout de suite : comment ne savait-il pas cela depuis longtemps, cet esprit si clairvoyant et si positif? Et comment cette âme sans amour, cet homme si froid, si mesuré, peut-il s'en émouvoir jusqu'à faire de son cas une aventure tragique? En cette circonstance encore, il a pu être dupe de sa sophistique, surtout de son long mensonge antérieur, et ainsi se persuader qu'il a perdu la foi, de même qu'il s'est persuadé qu'il croyait. Et puis il est prêtre : il fait les gestes, il s'est donné l'esprit de sa profession. Cela étant, son premier mouvement, sa réaction instinctive est de dramatiser sa découverte : c'est une chose très grave, pour un prêtre, que de perdre la foi ! Et puis il se mêle à ces sentiments professionnels un inconscient cabotinage. L'abbé Cénabre veut avoir sa « nuit » — comme Pascal, comme Jouffroy. Un personnage de sa qualité ne peut pas perdre la foi sans une certaine cérémonie...

Mais, arrivé à ce point de son analyse, M. Bernanos nous suggère une autre explication : l'hypocrite est en quelque sorte étouffé par son propre mensonge, ce mensonge avec qui il avait fait bon ménage pendant si longtemps : il se produit en lui une soudaine rupture d'équilibre. C'est l'abcès qui crève. Il ne peut plus supporter la comédie qu'il joue et qui répugne à sa vraie nature. Alors, brusquement, il jette le masque et il se voit tel qu'il est : il a menti, il ne croit pas, il n'aime pas, il est *seul* devant une vie sans sincérité et une œuvre qui ne l'intéresse plus, parce qu'il méprise les prétendus héros qu'elle a exaltés. Il est seul, sans communi-

cation avec personne, abandonné ! Et, dans cet abandon, cette détresse qui l'épouvante, il a le sursaut instinctif du noyé ; il crie au secours, il appelle auprès de lui son vieux camarade l'abbé Chevance, un pauvre prêtre de banlieue, qui, sans le savoir, est tout près d'être un saint.

Ici se place une scène admirable : la confrontation des deux prêtres, de celui qui aime et de celui qui n'aime point. Il y a un abîme entre eux : ils ne se rejoindront jamais. Mais cette scène pathétique n'est pas une fin : c'est le vrai commencement du drame — la *psychomachie* des vieux mystères, le combat pour le salut d'une âme. Tandis que l'abbé Cénabre s'enfonce de plus en plus dans son hypocrisie sacrilège, son ami, celui qu'on appelle « le confesseur des bonnes », ne vit plus que pour le sauver.

* * *

J'ai négligé de parti pris tout un aspect de cette crise psychologique : l'aspect démoniaque. Le romancier de *l'Imposture* explique en définitive, par la « possession », le cas de l'abbé Cénabre : un hôte sinistre habite en lui. De là les violences, les fureurs, les cruautés, au premier abord inexplicables, à quoi se laisse aller cet homme calme et circonspect. Je n'ose pas m'aventurer sur ce terrain, où j'ai peur de perdre pied. Mais je puis bien avouer ma répulsion pour certaines outrances qu'a imaginées M. Bernanos. Il me semble passer la mesure. Et il la passe aussi en sens inverse, lorsque aux excès sataniques de l'orgueil il oppose, dans la personne de l'abbé Chevance, les excès de l'humilité chrétienne. J'aimerais mieux que tels détails réalistes n'affaiblissent point l'émotion poignante qui se dégage de cet étonnant récit qu'est l'agonie finale du pauvre prêtre...

Quoi qu'il en soit de ces réserves, je ne puis que saluer avec joie l'extraordinaire réussite littéraire qu'est une pareille œuvre. Je m'interdis de me prononcer sur le fond, bien que ma conscience m'oblige à reconnaître qu'à côté des jouissances esthétiques qu'elle m'a données, je lui ai dû aussi de profondes émotions religieuses, avec un véritable bénéfice spirituel. Mais ce qui me réjouit surtout dans ce succès de M. Georges Bernanos, c'est que voilà le roman sorti de plus en plus de l'ornière passionnelle. Un nouveau domaine, — un domaine immense est ouvert au psychologue, — celui

de l'homme intérieur non coupé de ses origines et de son ambiance surnaturelles. Ce domaine est autre chose que celui de la pathologie ou de la criminologie, où veulent nous entraîner les imitateurs de Dostoïevsky. Les âmes qu'étudie M. Bernanos sont des âmes normales, où jouent toutes les facultés qui font la dignité humaine, et si étranges et catastrophiques que soient les crises qu'il représente, l'homme y reste maître de son destin.

De plus, le don de la vie, sinon, toujours, celui de la crédibilité. De puissantes figures qui ne sortiront plus de notre mémoire sont dessinées devant nos yeux par l'art du romancier. Enfin l'originalité singulière de la composition. M. Georges Bernanos est un vigoureux constructeur. Il a « cette force qui crée, qui ordonne et qui construit », en laquelle Gœthe voyait le signe caractéristique du génie. A une époque où le simple talent court les rues, on jugera sans doute que ce n'est pas là, pour l'auteur de *l'Imposture*, un mince avantage.

Louis Bertrand,
de l'Académie française.

Janot-poète[1]

IV

Vue sur l'âge d'or.

Janot rendait souvent visite à Sabala qu'il trouvait le plus souvent en train de filer sa quenouille ou de caresser sa perdrix. Il avait dit toute la douceur de la vieille femme à ses père et mère qui, à plusieurs reprises, l'avaient secourue en vivres et vêtements.

Les dimanches et fêtes, Sabala se rendait à la première messe, soit d'Orègue, soit du village de Jean de Pèes. Et, au cours de sa maladie, elle avait demandé à Janot qu'il lui amenât le curé, qui la connaissait à peine pour l'avoir parfois confessée et communiée sans la distinguer des autres brebis de son troupeau. Mais, à s'en rapprocher, il avait été frappé, plus encore que Janot, par la charité, la distinction et le bon sens d'une pauvresse que l'on avait tenue jusque-là pour une sorte de bohémienne. Il eut vite fait, en lui-même, table rase de ces préjugés. Mais il ressentit qu'un mystère planait autour d'elle, celui de sa naissance, qu'elle ne paraissait guère vouloir dévoiler.

Il s'informa auprès des anciens qui lui apprirent que Sabala était venue, toute jeune et brusquement, s'installer dans le pays. Et qu'elle avait, depuis lors, habité seule la même cabane, par elle acquise d'un berger. On avait assisté, elle pouvait alors avoir vingt

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er février 1928.

ans, à un spectacle si singulier que ceux qui en avaient été les témoins se demandaient s'ils n'avaient pas été les sujets de quelque rêve. La réputation quelque peu diabolique dont souffrait Sabala avait sans doute trouvé tout d'abord créance dans le fait que nous rapportons ici :

On avait admiré, traversant le village de Jean de Pèes, et se dirigeant vers le bois où elle logeait, des jeunes filles et des jeunes gens ; celles-ci dans de souples robes flottantes, nu-pieds, les cheveux bouclés comme la jacinthe, répandus, et couronnées de roses ; ceux-là magnifiques, pareils à des guerriers, l'arc au dos. Ils montaient, hommes et femmes, des chevaux d'une telle allure que ceux des frises du Parthénon ne sont ni plus fiers, ni plus agiles dans leur savante immobilité.

Sabala était sortie de sa hutte pour se joindre à eux, habillée comme ses visiteuses. Tout un après-midi, sur la place du village de Jean de Pèes, les cavaliers avaient superbement dompté leurs montures, lancé des traits aux oiseaux qu'ils descendaient.

Ensuite ils avaient dansé, frappant du pied le sol d'où ils rejaillissaient comme des flèches. Et leurs jolies compagnes avaient joué à la balle. Puis tous étaient repartis après avoir tendrement embrassé Sabala.

Jamais on ne les avait revus depuis, et les gens ne s'en étaient souvenus que pour regarder vieillir Sabala et la persécuter.

Le brave ecclésiastique se méfiait que l'imagination populaire n'eût, à la longue, surenchéri sur des incidents merveilleux auxquels l'honnêteté de certains des narrateurs donnait quelque vraisemblance.

Sabala aimait beaucoup sa chevrette qui la suivait partout. Elle ne faisait pas que la soigner, lui laissant paître l'herbe fine, ou cisailler les houblons les plus délicats et les pousses des ronces — mais elle en ornait les cornes tantôt de lianes de chèvrefeuille, tantôt de tamier pourpre ou de volubilis. Elle la nommait Amalthée, ce qui n'avait pas été sans surprendre Janot qui en avait informé le curé. Celui-ci, plus surpris encore que son élève, l'avait instruit de ce qu'ainsi s'appelait la nourrice de Jupiter. Mais quel mystère, même pour un excellent théologien, qu'une vagabonde, une sorte de mauresque, eût donné à sa chèvre un sobriquet mythologique ! Il en était cependant ainsi. La bête n'en était que plus gracieuse. Et un pur délice pour Janot ce fut de boire, quand elle eut des petits, le lait que Sabala

trayait dans une tasse qu'elle emportait au hasard de leurs courses : elle et l'enfant se promenaient beaucoup ensemble.

On allait entrer en automne ; déjà le spiranthe élevait au milieu des praisies sa flûte odorante et glauque qu'enguirlandaient ses fleurs ; déjà les cèpes se groupaient, tels que les membres d'un conseil forestier, coiffés de bérets marron ; déjà les boules-de-neige des jachères s'apprêtaient à parfumer les œufs frais battus le matin.

* * *

Après qu'on eut fermé Pégase dans l'enclos, par un chaud et somptueux après-midi, Sabala conduisit Janot aux grottes d'Isturitz.

Il n'y avait pas encore pénétré. Ce sont des grottes creusées par un affluent de la Charmeuse, et dont les couches recèlent de nombreux silex taillés et ossements d'ours, de bisons, de hyènes, de cerfs, toute une faune aujourd'hui de là disparue. Sur les parois intérieures, des sculptures et gravures si vivantes qu'aucun art moderne n'en saurait égaler la perfection, achèvent de déconcerter le spectateur qui, illuminant la caverne avec d'éblouissants flambeaux, se demande comment il se peut faire que les hommes de la préhistoire aient pu concevoir et réaliser de telles œuvres de génie en un lieu voué d'habitude aux plus opaques ténèbres. Quel astre intérieur à la terre les illuminait? Ou le portaient-ils dans leurs cœurs?

De frais œillets frisés se balançaient au long de la route rocheuse qui conduit à l'entrée du souterrain bientôt élargi où s'engagèrent Amalthée, Janot et Sabala. Celle-ci tenait allumé un faisceau de ces torches de résine dont nos paysans se servaient encore en cet an de grâce mil neuf cent deux. Elle le plaça dans une anfractuosité. De beaux lustres naturels apparurent, réfractant de toutes leurs facettes la flamme qui faisait se dégager de la nuit des pétrifications arborescentes, d'élégants squelettes demeurés debout qui semblaient avoir été fixés dans leurs attitudes au moment que dans leur chair et leur peau ils allaient s'élancer.

La chèvre semblait inquiète, et Janot quelque peu angoissé. Mais Sabala, assise sur un bloc que l'on eût dit de diamant, joua de la flûte, et Janot fit ceci :

Ulysse, dont M. le curé l'entretenait depuis plusieurs semaines, se détacher de la grotte et s'avancer au milieu comme si l'y eût convié, par son chant, le pipeau de Sabala. Calypso le rejoignit. Ils étaient

tels que Janot se les était imaginés : lui, seulement vêtu d'un casque et de brodequins, à cause des combats ; elle, grande et forte, comme la femme de la pendule de bonne-maman, la chevelure tordue comme une conque, portant une robe aux plis nombreux, si longue qu'elle recouvrait à moitié les pieds nus. Elle laissait négligemment pendre l'un de ses bras et, du bout des doigts, retenait, prêt à tomber, un livre de bronze et d'or ; mais l'autre bras superbement se relevait en équerre pour tendre la main au roi d'Ithaque, rejeté sur les côtes d'Ogygie par les vents amoureux mais contraires. Ulysse faisait le même geste qui, ainsi doublé, dessinait le profil d'un vase grec ou d'une lyre.

Le chant de la flûte de Sabala devenait on ne peut plus grave pour exprimer le déchirement du cœur de Calypso au moment de la séparation, et de l'héroïsme d'Ulysse se faisant violence pour obéir à l'ordre des habitants de l'Olympe.

Soudain la mélodie se fit allègre et jeune, presque bondissante. Nausicaa, fille d'Alcinoüs (Janot aimait tant ce passage qu'il l'avait appris par cœur !) entrait en scène avec ses compagnes. Ce qui avait séduit le plus l'enfant dans la leçon, le jeu de balle, il le voyait là vivre. Il ne s'agissait point d'une pelote comme au pays basque, mais d'une grosse sphère, rouge comme du corail et que, d'un élan de ses bras nus et parallèles, chaque vierge phéacienne renvoyait avec grâce à ses amies. Dans ce geste, elle saluait à la légère. Toutes portaient des robes blanches comme les fleurs de jasmins qui se détachaient de leurs couronnes fragiles, glissaient sur le flot de leurs cheveux. Chose extraordinaire ! Janot crut reconnaître dans la plus souple, la plus simple, la plus aisée, la plus noble, la plus semblable aux beautés des bas-reliefs que reproduisait son histoire grecque, Rosario dont les joues s'animaient pour la lutte. Seule, de ces gymnastes gracieuses, elle monta à cheval, casquée de ses cheveux noirs, brandissant une lance, sans que jamais au milieu de sa mortelle voltige sa tunique fît un pli.

Jusqu'à ce qu'elle eût disparu, et tout le temps que durèrent ses exercices hippiques, le pipeau de Sabala se répandit en sanglots. Après une courte pause, la vieille femme fit entendre un air plus doux que celui d'Orphée attendrissant le rocher moins dur peut-être que le cœur de Rosario. Et, aussitôt, les parois de la grotte s'émurent et ses animaux revécurent : ours, bisons, cerfs sculptés ou gravés à même le marbre. Ils s'en dégagèrent et, tout aussi bien que les squelettes,

revêtirent leurs livrées reluisantes. Puis ils vinrent pacifiquement se coucher aux pieds des filles de l'Hellade. La chèvre Amalthée, coiffée d'œillets par sa maîtresse, se coucha aussi devant elles.

Des jeunes gens surgirent qui dansèrent, ne se servant de leurs arcs, flexibles comme eux, que pour esquisser en l'air des courbes parfaites.

Et la flûte semblait bondir en cadence avec eux.

Tous, garçons et filles, excepté Rosario qui décidément s'était évaporée comme une liqueur d'or, vinrent avec un respect infini s'incliner devant Sabala. Ils descendaient sans doute de ceux qui, jadis, avaient tant intrigué par leur sortie inopinée et leur visite à leur reine, le village de Jean de Pèes.

La féerie ayant pris fin, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls avec Amalthée, au sortir de la grotte, Sabala dit à Janot :

— Tu vois comme il est utile de bien retenir les belles choses que t'apprend M. le curé, non pas seulement de la religion qui ne trompent jamais et sont les principales, mais de la mythologie et des grands poètes. Je vais te dévoiler cette énigme :

L'âge d'or existe encore, avec ses descendants que nous sommes, moi et ceux que tu viens de voir, voilés presque tous aux yeux du monde, vivant cachés surtout dans les cryptes ou dans quelques cabanes isolées comme est la mienne.

— Qu'est-ce que l'âge d'or, Sabala?

— L'âge d'or fut celui qui n'en posséda point.

Et elle ajouta :

— Tous ceux que tu viens de voir dans la caverne, et moi-même, et tu en seras aussi, nous sommes de l'âge d'or et de la race d'Homère.

Il était près de six heures, ils redescendirent vers la Charmeuse que les traits du soleil avaient poursuivie tout le jour à travers les ombrages. Elle sinuait entre les roches, dont les mousses soulevées par les caprices du courant exhalaient le parfum angoissant des rivières surchauffées. Les noisettes étaient nombreuses sur la rive où ils s'assirent pour en manger. Parfois un martin-pêcheur, tel que l'éclair d'un orage d'azur, rayait l'ombre dorée ; le lieu était si solitaire que, Sabala exceptée, nul n'eût soupçonné le nouveau mystère qui allait se manifester à Janot.

En face de lui, l'un des animaux de la grotte, qui les avait précédés ou suivis, ne sentant point sa sécurité troublée, levait la tête entre

les coudriers de la berge. C'était un cerf, d'une espèce telle qu'aucune de nos jours ne s'en rapproche absolument. Ses cornes étaient monumentales et parfaites qui s'embarrassaient dans les branches qu'elles rompaient à chaque mouvement du col. Le mufle semblait aspirer le ciel. Le flanc était roux et poli comme le bois d'une périssoire. Janot n'en revenait point de la splendeur de ce quadrupède qui entra dans l'eau et nagea vers le côté opposé où il disparut.

C'est alors que survinrent Diane et ses compagnes dont M. le curé avait parlé à son élève. Elles avaient des robes brèves. Elles étaient un peu lassées de la longue chasse qu'elles avaient menée. Les arbres respiraient sur leurs épaules rondes. Une brume voila leur bain. Le bleu frisson de la lune naissante parcourut la prairie. La nuit tomba sur l'âge d'or.

V

Le bachot et le contact avec le monde.

En juillet 1905, Janot accompagné de son père se rendit à Bordeaux pour y subir l'examen de rhétorique, et il fut reçu. On pense la joie de Mme Jean de Pèes et du précepteur quand ils reçurent avis de la bonne nouvelle. On n'avait point trop compté sur le succès. La manière d'instruction donnée à Janot, d'après les principes obstinés de son père, sur les bases d'un programme que le bon curé avait vu trop souvent négliger pour Argo et Pégase, n'était point pour donner beaucoup d'espoir. Il faut dire, à la vérité, que Janot eût été refusé si un jeune examinateur d'histoire, M. Le Chouant de la Socière, n'eût appris, au moment de se rendre à la Faculté pour interroger les candidats, qu'il était enfin agréé par la famille d'un riche armateur : c'est-à-dire admis à faire valoir ses droits de fiancé auprès d'une jeune fille charmante, « qui avait bu l'eau de la ville ». Dans la cité d'Ausone, on dit qu'une femme « a bu l'eau de la ville » quand elle se présente avec toute la couleur de la jeunesse exubérante et une fraîcheur plantureuse que l'on attribue à l'excellence de la source captée, conduite à tous les étages par un conseil municipal de viticulteurs.

Bref, Janot interrogé sur plusieurs points délicats touchant le traité des Pyrénées resta muet, tel un poisson de la Charmeuse, sans que l'amoureux professeur parût le moins du monde le remarquer.

Bien au contraire semblait-il fort bien s'accommoder de ce silence, dont il s'éveillait en sursaut à chaque fois qu'il posait une question nouvelle. Le souvenir d'un grain de beauté l'absorbait. Enfin, décidé d'en finir :

— Veuillez, dit-il, établir un parallèle entre la manière Richelieu et la manière Mazarin... N'est-ce pas... Richelieu était un violent?

— Violent, oui, monsieur, confirma Janot.

— Quant à Mazarin...

M. le Chouant de la Soicère venait de retirer de sa poche le passe-partout de l'appartement qu'il habitait rue du Tondu et, souriant, il feignait de crocheter avec beaucoup de douceur une serrure invisible.

... Mazarin, reprit-il, possédait une...

— Clef! acheva Janot.

— Clef, c'est cela, mon jeune ami, une clef : une clef qui n'enfonce point un vantail, comme faisait à coups de hache et de botte un Richelieu, mais une clef persuasive, « apéritive », comme dit Pascal, qui s'insinue, qui tourne la difficulté, qui temporise ; une clef !

A ce moment le jeune agrégé se crut transporté dans les bureaux solennels de son futur beau-père, puis dans le cabinet particulier de celui-ci, aux Chartrons. Un coffre-fort insigne semblait s'ouvrir tout seul.

— Vous avez parfaitement répondu, conclut le professeur.

Il éleva son crayon d'un air réfléchi et, soudain, il pensa que dans peu d'années il serait peut-être le papa d'un joli garçon comme Janot et... il pointa le maximum. Toutes les autres notes s'en trouvèrent relevées, en particulier un « *deux* » que l'explication grammaticale d'un texte grec avait mérité.

Janot eût embrassé M. Le Chouant de la Socière.

Quelle joie quand le père et le fils se retrouvèrent dans le vestibule, devant le tombeau de Montaigne ! Ils s'en furent bien déjeuner. Puis ils flânèrent sur les quais. Les navires trônant dans la majesté du soleil en imposaient à Janot. Mais ce qui le charma par-dessus tout, ce fut le magasin d'un oiselier au nom chantant : Casartelli.

Il se fit renseigner par son père et par le marchand sur plusieurs de ces bêtes, exotiques la plupart. Il sut que cet oiseau dont le bec, presque plus considérable que le reste du corps, à la forme d'une pince de homard, s'appelle toucan ; et ara, ce perroquet criard qu'on croirait peint à la main ; et veuve, cet oiseau triste à longue plume

caudale ; et cardinal, ce huppé de rouge ; et bengali, ce tout petit ; et perruche-à-collier celle-ci ; et perruche-inséparable celle-là ; et ouistiti, ce singe grimacier, à la paupière palpitante et bleue comme celle d'un vieux marcheur. Et, dans les aquariums, des poissons de cuivre semblaient respirer l'eau qu'ils ingurgitaient.

Jean de Pèes voulut récompenser le bachelier qui était son orgueil bien-aimé, le témoin qui s'élevait désormais contre des préjugés de puériculture que, de bonne heure, il avait décidé de proscrire de sa descendance ; le campagnard aux saines joues rouges qui faisait triompher une école buissonnière bien entendue.

Aussi, et sans hésiter, car il était généreux, Jean de Pèes entra dans tous les désirs de Janot, fit une si ample commande à l'oiselier que celui-ci s'en ébaubit. Cet envoi zoologique devrait être rendu à bon port dans une quinzaine de jours. Il se fit remettre séance tenante, pour les étudier à loisir, les notices sur les soins et la nourriture à donner à la ménagerie. Il y eut un cacatoès pour M. le curé ; une tourterelle pour Sabala ; pour Janot toute une volière multicolore, un perroquet du Brésil, deux tortues, un fourmilier, un aquarium à robinet, garni de rocailles, dont on expédierait les poissons avec le plus grand soin. Jean de Pèes fit ajouter à l'envoi un ouistiti, dans l'intention de l'offrir au docteur Règletout qui verrait là un ancêtre. Janot était dans la jubilation à cette heure, aussi bien que M. Le Chouant de la Socière. Tout s'arrangerait en ce monde si...

Jean de Pèes n'avait pas le droit d'oublier qu'habitaient, à Bordeaux, des parents qui l'avaient autrefois reçu. Il alla leur présenter Janot, et tous deux furent conviés, pour le surlendemain, à l'un de ces dîners dont le vaste port s'honore. Mais le plus amusant, le plus inattendu, fut qu'à ce repas prenait part M. Le Chouant de la Socière lui-même, car la riche héritière qu'il allait épouser n'était autre que la fille de ces cousin et cousine de Jean de Pèes. Celui-ci, assez formaliste dans sa tenue, quoiqu'il parût si rural et si libéré du monde à d'autres égards, ne détonna point dans ce haut commerce où il arbora l'habit le mieux taillé. Janot était fort bien mis aussi. Il fit part, à voix basse, à son père, de ce qu'il venait de reconnaître son examinateur d'histoire dans ce brillant invité assis au côté d'une personne qui lui parut presque aussi belle que les jeunes filles qu'il avait cru voir dans les grottes d'Isturitz ou, à la suite de Diane, au soir tombant, dans la Charmeuse.

Jean de Pèes alla s'incliner devant sa grande petite-cousine et se

fit présenter à M. Le Chouant de la Socière qu'il félicita d'une conquête si charmante « que Louis XIV la lui eût enviée ». Et il le remercia de s'être sans doute montré fort indulgent pour Janot.

— J'ai été favorablement impressionné, cher monsieur, par la figure ouverte de cet enfant. Il a, si je peux dire, une physionomie de plein air.

Avec une grâce imposante, la fiancée s'était levée en entendant porter cette appréciation sur son jeune cousin. Elle appliqua deux bons baisers sur les joues dures de Janot, ce dont rougit M. Le Chouant de la Socière.

Soudain tout le monde fut debout. Le clou, ou plutôt le sabre de la soirée, venait d'entrer, dans la personne du vieil amiral de La Roche-Jaunet, propriétaire d'un des plus inouïs crus de la Gironde. Il portait les cheveux racine droite, drus comme un marbre ébréché. Ses yeux noirs fulminaient à la racine d'un nez mince et bossu, tellement exagéré que l'on eût dit d'une girouette ; le menton de galoche s'encadrait et s'éventait de deux superbes plumes d'autruche.

La pièce « montée » c'est bien le cas de l'appeler ainsi, fut, au milieu de la table, une monstrueuse langouste représentant un cuirassé paré de tous ses pavillons. Les canots de sauvetage étaient imités par de superbes crevettes épinglées à l'envers à même la carapace.

L'amiral, d'une main nerveuse, caressa la neige de ses marabouts, ému par cette attention qui lui rappelait la Cochinchine. Nul cependant n'applaudit, car, à Bordeaux, la véritable admiration paralyse les convives. Ils étaient trente, chacun ayant devant soi une dizaine de verres que les valets emplissaient au fur et à mesure que l'exigeait l'ordonnance du menu, tenant compte surtout des qualités croissantes des vins. On parlait peu. Mais après le lièvre à la royale, que l'on n'annonça pas, car la chasse était fermée, on proclama : « La Roche-Jaunet, 1870 ! » Les têtes des Bordelais se renversèrent en arrière de leurs faux cols. Ils humaient le nectar et leurs faces étaient si solennelles que l'on eût cru qu'ils allaient expirer à la manière des centaures en laissant sur le dos leurs faces retomber.

Janot considérait les fiancés. Il entendit M. Le Chouant de la Socière murmurer en le regardant :

— Ce petit est charmant... Est-ce que?...

La belle fille devint pourpre comme un beau Château-Yquem ou comme le crustacé de guerre.

Janot ignorait que si, le lendemain, il se fût à nouveau présenté au bachot on lui eût décerné la mention très bien.

Un secrétaire du président Loubet paraissait retenir l'attention de quelques obèses qui, d'un air suprêmement avantageux, fronçaient les sourcils comme pour comprendre le vide. L'un d'eux interrogea d'une voix splendide :

— Comment est-il, le président?

— Il est affable, répondit le scribe.

Il avait le pur accent, si bien qu'une partie de l'assistance entendit :

— Il est très faible !

Et l'on ne sut plus bien s'il s'agissait du La Roche-Jaunet, du Bellot des Minières, ou du chef de l'État.

Au champagne, la conversation prit un tour plus animé. Chacun citait le nom d'une des grandes notoriétés locales consacrées, s'arrangeait pour l'introduire à force dans une phrase tirée par les cheveux.

Enfin voici que Raoul Piballe, le député de Gravette, s'était dressé. Le complet silence se fit. Les pistolets de la veuve Cliquot cessèrent le feu. Les valets s'immobilisèrent, le front plus exalté que celui de leurs maîtres. Il prononça :

« Mesdames, Amiral, Messieurs,

« Je bois à la santé qui nous entoure de toutes parts ; à la gloire de notre marine amirale dont nous avons ici le plus noble représentant ; à la ville de Bordeaux qui soutient de son beau flanc, comme une statue, la plus généreuse des Cornes d'abondance ; à tous ses représentants qualifiés ; à d'heureuses fiançailles qui allient le haut savoir au haut commerce ; au sympathique consul de Quibilo ici présent ; à la magistrature ; à l'intègre figure d'Émile Loubet, notre président, qui dirige avec maëstria le char de la France. »

Le consul de Quibilo, qui était un mulâtre à poil de balai de coco, répondit :

« Mesdames, Messié, Amihal, Massié le député,

« Entouhé de la féminité sublime, je héponds au toast que vous avez poté à mon île qui vous envoie son hum en échange de vos vins mihifiques. Je bois à l'Amihal qui connaît Quibilo et je peux lui di que son poté qui était à l'hôtel Anita seha bientôt tansféhé avec beau cade en o au musée Jules Féhy. Je hemécie mes hôtes somptueux.

Je souhaite toute félicité à monsieur Le Chouant de la Sociée, et à mademoiselle et, comme on dit à Quibilo les quéoles, je leu souhaite des toutehelles. »

Cette fois l'on applaudit. Et, les salons ouverts, on y pénétra comme en des cryptes d'argent et de diamant taillé : gobelets, cafetières, sucriers, carafons prismatiques. Ce n'était pourtant pas les grottes d'Isturitz. La plupart des hommes passèrent au fumoir. Janot avait la tête lourde et ne les suivit pas. Une vieille dame qui arborait des orchidées dans ses cheveux et un décolletage extravagant qui découvrait deux abîmes s'approcha de lui :

— C'est vous qui êtes le bachelier? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Vous aurez trouvé que mon mari est un peu fou?

— .....

— Je suis la marquise d'Andrinopolis, l'épouse du consul de Quibilo que vous venez d'entendre. Parle-t-il bien le français?

— .....

— Si j'avais su être privée d'enfants, je serais restée jeune fille.

— .....

— Monsieur votre père est dans les vins de Bordeaux?

— Non.

— J'ai envie d'aller au fumoir. Nous y retrouverons l'amiral, et les havanes de votre cousin sont de la fine fleur d'Édouard VII. M'y suivez-vous?

— Non, merci, madame.

Janot eût pu se demander s'il était en état d'ébriété en écoutant ces courts-circuits. Mais non ; et d'ailleurs la marquise était aussi dans son état normal. Simplement il n'avait pas encore fréquenté le monde, et il ignorait que beaucoup de femmes s'y expriment ainsi à l'ordinaire.

Jean de Pèes causait avec un groupe de condisciples retrouvés.

Bientôt, dans une salle débarrassée, un piano et des violons s'évertuèrent. On dansa selon la mode d'alors. Janot vit un monsieur se mettre debout contre une dame, la prendre à la taille, étendre en l'élevant un peu, comme pour s'envoler, son bras gauche, tandis qu'elle haussait de même son bras droit, et que leurs mains correspondantes s'unissaient — de telle sorte que l'on eût dit du balancier d'une même machine. Le valseur tantôt glissait à reculons, les

jambes écartées comme une échelle à laver les vitres, tantôt en avant, obligeant ainsi sa danseuse à faire tout le contraire — et, parfois, de droite à gauche, ou de gauche à droite, ils tournoyaient.

Puis ce fut un quadrille nouveau. Les jeunes gens exubérants frappaient le sol comme à la salle d'armes pour inculquer à leurs partenaires les figures qu'il fallait qu'elles observassent. Tout cela n'était point les danses des héros d'Homère dont le village de Jean de Pèes avait jadis été témoin, et, récemment, Janot dans les grottes d'Isturitz.

Le pauvre garçon ne sachant où se fourrer se rapprocha des fiancés. Comme la jeune fille lui caressait la joue, il s'était assis auprès d'elle, accablé il laissa sur de beaux genoux brusquement retomber sa tête. Il dormait.

Jean de Pèes voyant Janot ainsi vint s'excuser.

— Mais, je vous assure que le pauvre enfant ne me gêne pas le moins du monde.

— Tout de même, il faut qu'il aille se coucher. Janot!

— Oui, papa.

— Adieu, ma cousine; à bientôt, je l'espère. Je ne voudrais point regagner mon village sans avoir remercié vos chers parents de nous avoir conviés à cette éblouissante fête.

— Vous repartez?

— Dans trois ou quatre jours.

En passant par le vestiaire le père et le fils entendirent une rumeur. Des fracs s'agitaient. On ne savait trop ce qui s'était passé au sujet d'une dame. Au fumoir l'amiral venait de souffleter le consul de Quibilo.

Le surlendemain Jean de Pèes allant prendre congé de ses cousins les trouva s'égayant fort. Il apprit d'eux que l'amiral avait giflé le marquis d'Andrinopolis parce que celui-ci avait cru devoir lui adresser quelques observation au sujet d'une attitude trop familière qu'il avait prise avec sa femme. C'est donc l'amiral qui avait pris l'offensive; mais en réalité, c'était le pauvre macaque l'insulté. Il fallut pas mal de temps aux épées bordelaises pour établir les responsabilités et choisir l'arme : le sabre d'abordage. Les témoins constitués, il fut convenu que les adversaires videraient leur querelle dans le petit bois d'un lieu dit Plume-la-Poule. Mais le plus drôle fut que le consul de Quibilo s'enfuit, durant la nuit, de la couche conjugale, pour n'y plus revenir, laissant à sa femme ce mot :

« Après être trompé, je ne veux pas être mort. »

Incandescente, la marquise monta dans une voiture avec les témoins de son mari. L'amiral et les siens, arrivés déjà sur le terrain, crurent rêver en la voyant descendre d'un landau avec un pistolet au poing. Elle s'avança vers La Roche-Jaunet :

— Amiral, lui dit-elle, puisque mon mari est un lâche, je viens le remplacer et régler cette affaire avec vous.

— Tonnerre de Brest ! s'exclama le marin, ce sera la première fois de ma vie, mais je refuse de me battre ! Tirez, madame ! La mort me sera douce qui me viendra de vous.

Aussitôt la marquise jeta son arme au loin et ses bras autour du cou du loup de mer.

Janot écouta cette histoire.

Quand il fut seul avec son père, celui-ci lui expliqua :

— Ce sont des gens comme dans le guignol que je t'avais donné quand tu étais petit.

VI

Les reprises et les vengeances de l'Amour.

On fit à Janot, quand il revint, un triomphe de son succès. Et d'abord, à l'entrée de la maison, sa mère, le jardinier et le curé avaient dressé un portique de feuillages, de pommes et de fleurs sous lequel il dut passer. Jusqu'au docteur Règletout — il était bonhomme au fond — qui publia dans le *Messager de Bayonne* un sonnet dédié :

Au nouveau bachelier, fils de notre ami Jean de Pèes.

Enfant, j'ai deviné le génie que tu couves
Comme un oiseau caché qui se tient bien au chaud
Dans la vieille maison hospitalière qui s'ouvre
Au légitime orgueil de ton premier bachot.

Moins fait pour rimailler, mon cher petit Janot,
Que pour porter l'acier, non pas au cœur du rouvre,
Mais dans la plaie humaine où le microbe éclôt,
Je t'adresse pourtant ces lauriers et t'en couvre.

Fils de l'homme estimé qui s'appelle ton père
Et de la plus aimée et charmante des mères,
Je vois se dessiner pour toi, à l'horizon,

Des possibilités de conquérir la gloire :
Soit qu'un jour du pays tu nous contes l'histoire,
Soit comme Lamartine, « la Vigne et la Maison. »

Il est certain que les sentiments exprimés dans ce poème l'emportent sur la forme, mais il fut accueilli de tout cœur. Et même les Espagnols, revenus dans leur villa, pour y passer les vacances, le jugèrent si beau, l'ayant traduit tant bien que mal, qu'ils crurent devoir rendre visite à M. et Mme Jean de Pèes pour les féliciter. Rosario était avec ses parents, et Janot se retrouva brusquement en face d'elle dans le salon sévère qui s'ouvrait sur la terrasse fleurie de capucines. Exubérante, la mère de l'adolescente témoignait à la maman de Janot une cordialité qui vibrait comme une cloche, tandis que le père offrait un cigare si mince et si long que l'on eût dit d'une silique de catalpa. Ensemble ils causaient de la pluie, du beau temps, des récoltes, des manières de gouverner, et semblaient affirmer : « Nous sommes des hommes d'ordre. »

Quant à Rosario, elle était, si possible, plus jolie qu'elle n'avait jamais été. Elle suivit Janot dans le parc, en le louant beaucoup de son examen. Elle savait par cœur la poésie à lui dédiée par celui qu'elle nommait : « el medico Règletout ». Elle voulut escalader un cèdre, mais y déchira si bien sa jupe que la jambe la mieux faite du monde en jaillit. Elle poussa des cris perçants et s'élança vers la maison. en ayant soin de maintenir voilé son mollet. Janot la suivait. Mme de Pèes appela sa femme de chambre qui répara l'outrage de l'arbre. Quand l'habile travail sur la soie fut achevé, Rosario dit à voix basse à Janot, qui en fut troublé :

— J'ai eu tant de honte que cet accrochage ait eu lieu devant vous... Vous n'avez plus voulu revenir en bateau sur la Charmeuse...

Il savait qu'elle dissimulait en ceci ; mais il ne voulut point, sur-le-champ, douter d'elle, et son cœur se remplit de douceur. Il avait déjà observé qu'elle ne portait plus au doigt, ce jour-là du moins, l'anneau de fiançailles, don du petit-fils du duc d'Orvietta. Il baissa les yeux. Il vit les reprises, légères, sur l'étoffe changeante. L'on se sépara, non sans que les père et mère de Rosario eussent emporté

la promesse que Janot et ses parents les viendraient voir, le jeudi qui suivrait, pour goûter au château d'un chocolat castillan.

Le prétendant de la jeune fille y serait-il? Telle fut la question, angoissante pour lui, que se posa souvent Janot durant les jours qui précédèrent la visite aux Espagnols. Entre temps, la ménagerie débarqua, soigneusement emballée par Casartelli. Trois poissons rouges seulement, sur dix, étaient morts. Mais l'ouistiti poussait des cris si grinçants, tout en se tenant le ventre, que l'on conclut qu'il avait la colique et l'on alla quérir Règletout. Celui-ci vint et ne se tint pas de joie en apprenant que cet « hominien » lui était destiné. Il remercia beaucoup ses chers amis, et déclara qu'il viendrait à bout des tranchées de son nouveau pensionnaire en le soumettant à la médication de la thériaque. Il lui en fit absorber par l'anus à l'aide d'une seringue auriculaire. Gracieuse poussa des exclamations d'horreur. Dans sa cervelle de vieille Basquaise, cette idée avait germé que le jeune primate pouvait bien être quelque enfant naturel issu du commerce du docteur avec quelque diablesse. Le singe fut sauvé, grâce à son endurance et, après avoir ouvert quelques figues qu'il agitait comme des castagnettes, mangé leur chair, il alla dormir au pied du lit de son maître qui le nomma Mahom.

Le fourmilier, attaché sur les conseils de Casartelli à portée... d'une fourmilière, mourut dès le lendemain, dévoré par les insectes qui lui devaient servir de nourriture. Ainsi s'en va-t-il du monde, le plus souvent. Les tortues élurent domicile sous les gyréniums. La volière ne parut point souffrir où Janot, sur les conseils de son papa, choisit trois des bengalis les plus lustrés pour les envoyer à Rosario. Il remit à plus tard le plaisir d'offrir la tourterelle à Sabala. Le cacatoès fit s'extasier M. le curé sur les beautés de l'Australie. Quant au Jacquot brésilien, il amusa tout le monde en répétant à satiété cette formule : « Par-devant Me Jules Coquindebois, notaire à Carcassonne », articulée à la perfection, et qu'il faisait suivre d'un coup de sifflet roulant en gargarisme.

Vint le jour de l'invitation à savourer le chocolat. Le parc des Espagnols, avec ses nombreux magnolias, ouvrant au grand soleil leurs fleurs en parasols de neige, semblait un campement d'Armide. Les gazons, les statues, les ronds-points, les jets d'eau, Janot les avait déjà entrevus, du haut de son Pégase, lors de ce nocturne dansant qui l'avait tant attristé. Mais, en cet après-midi, la joie seule semblait en déborder. L'accueil fut parfait comme le goûter. Rosario,

assise à une petite table à part avec Janot, lui dit de son accent le plus chaud :

— J'ai mis pour vous ma robe déchirée l'autre jour... en pénitence des torts que j'ai pu avoir...

Et comme il se taisait, charmante elle ajouta :

— Ce sont les reprises de l'Amour.

Elle ne portait pas davantage d'anneau d'or au doigt. A travers des salles somptueuses, elle conduisit Janot dans la chambre qu'elle occupait et qui, brillante et blanche, semblait le cocon d'un papillon précieux. Elle lui montra, dans une ravissante cage, les trois bengalis qu'elle tenait de lui. Elle avait fixé au-dessus un léger pavillon où elle avait brodé ces mots : « *Querido recuerdo.* » Souvenir chéri, expliqua-t-elle,

— ... parce que vous me les avez donnés.

Rosario était, en cet instant, sincèrement éprise de Janot, parce qu'il était bachelier, et sans autre raison. Et d'ailleurs, n'avait-elle ouï dire que des jeunes gens qui ont remporté le même titre à Salamanque s'y sont rendus célèbres par leurs galanteries?

Mais tout ceci n'allait point sans susciter la féroce jalousie du jeune Orvietta qui était bien là, mais se dissimulait dans les fourrés. On ne peut pas dire qu'il eût des antennes, mais des cornes de jeune taureau qui n'éventaient pas moins les brises infidèles. Toujours est-il que comme Janot, ne se méfiant de rien, disposait les arceaux d'un croquet, au moment que Rosario s'en était allée chercher une boule oubliée, il reçut, presque à bout portant, derrière l'oreille un coup de pierre qui l'étourdit et l'ensanglanta. Quand la jeune fille revint, elle le trouva assis sur l'herbe. Il ne sut point expliquer ce qui venait de se passer. Elle le prit entre ses bras, pleura, l'embrassa, l'épongea avec son mignon mouchoir parfumé, ne se décida qu'ensuite à aller chercher du secours en appelant à grands cris. On accourut. On s'inquiéta d'abord beaucoup, puis l'on se rassura. Mais personne ne put soupçonner la cause de cette étrange blessure, car le jeune Orvietta, qui s'était arrangé pour qu'on le crût absent, avait, une minute après son vilain acte, enfourché sa bicyclette et filé en vitesse n'importe où. Je dis personne? Si, Rosario : car le cœur d'une femme doublement aimée n'a nul besoin de réfléchir. Elle était de la race de celles qui jettent leurs gants, leurs éventails, leurs œillets et leurs œillades aux toréros. Et quand elle se retrouva, au repas du soir, en face de son *nobio* brute et fatal, qui raconta qu'il était allé pêcher

à la ligne, elle ne sut point qui l'emportait, dans son cœur, du loup et de l'agneau.

Et ce ne fut que plus tard, en écoutant ses père et mère s'étonner de l'incident, que Janot put, avec quelque raison, identifier le méchant qui l'avait lâchement abattu...

Rosario ! rose des vents, rose étourdie et légère, mais ce n'est pas ainsi que Pénélope en agissait ! La toile que cette reine tissait pouvait bien se défaire et se refaire à nouveau, mais elle ne souffrait point de reprises.

La tête de Janot était encore blessée quand, portant sa tourterelle en cage, et des grains de blé pour la nourrir, il se rendit à pied chez Sabala qui le reçut de tout le cœur qu'on s'imagine, lui baisant les mains pour le cadeau qu'on lui faisait. Mais elle s'était assombrie en voyant que Janot avait la tête bandée.

— Que t'est-il arrivé, mon enfant?

Il répondit avec la plus grande simplicité ce qu'il n'eût peut-être fait avec nul autre :

— C'est un vilain garçon, qui s'est embusqué dans un taillis pour me lancer, de toutes ses forces, une pierre qui m'a fait perdre connaissance.

— Janot, dit Sabala, si tu voyais mon corps à certains jours, tu aurais pitié de moi à cause des meurtrissures que lui font les cailloux que, sans raison, les gamins me jettent. Mais je me console en pensant que Notre-Seigneur lui-même a été lapidé par une foule inique. Et quel est l'enfant qui t'a ainsi frappé?

— Un Espagnol qui aime Rosario et qui ne veut pas que Rosario m'aime.

— Quelle Rosario, quel Espagnol?

— Du grand château qui surplombe la Charmeuse.

— Je le connais, et ses maîtres. Est-ce que tu aimes Rosario?

— Je ne l'aime plus.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle ne sait pas aimer.

La vieille femme prit un air triste et grave.

— Viens, dit-elle, que j'emplisse à la source ma cruche.

Ils sortirent et s'assirent au bord de la plus limpide des fontaines. On l'eût crue enchâssée dans de l'émeraude, tant les fougères s'y miraient dans l'ombre.

— Regarde, dit à Janot Sabala, ces pierres douces comme les

mousses dont elles sont recouvertes? Dieu les a posées là. Jamais elles ne firent le moindre mal au lièvre ni à la chevrette qui, pour boire, s'appuient sur elles, ni à moi-même. Elles ne deviennent cruelles que par la volonté de l'homme et par sa main. Ici, elles sont dans cet âge d'or tranquille où il faut que les poètes vivent, tel qu'un fleuve voilé à beaucoup, qui a traversé les générations qu'ont connues les patriarches et les héros d'Homère. Il faut que nous nous y mirions, comme dans le ciel de l'âme, et que nous y trouvions si belle toute chose que la vilenie passe à côté, et autant en emporte le vent! D'un mot, j'ai compris tout ce que tu ne m'as pas dit. L'Amour de Rosario a un arc et des ailes, comme celui de son parc, et c'est pourquoi il ne sait pas aimer, car il blesse et il s'envole. L'Amour seul sait aimer, qui n'est de Rosario ni d'un autre. Il est des jours, quand j'étais jeune, où je me suis sentie si triste qu'il en soit ainsi! Mais c'est la vérité. Et toujours est belle la vérité.

Francis Jammes.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

DANS L'OMBRE DES URNES

De tous côtés l'ombre des urnes se projette sur l'horizon international. Cela n'éclaire pas la situation, mais cela donne l'explication d'épisodes en apparence très contradictoires. D'une part, l'Amérique préconise un pacte général contre la guerre. D'autre part, elle lance un programme naval de 25 milliards. Les Italiens et les Serbes accompagnent de propos aigres-doux une prolongation temporaire du pacte d'amitié de 1924. La Roumanie s'associe à la Petite Entente pour dénoncer à la S. D. N. les armements secrets hongrois et en même temps elle cherche à Rome un moyen de régler, avec les mêmes Hongrois, la querelle des optants. La Pologne reste sur la réserve aussi bien vis-à-vis de la Hongrie qui la met en cause dans l'affaire des mitrailleuses de contrebande, que vis-à-vis de la Lithuanie qui cherche l'appui de l'Allemagne. Les Allemands réclament l'évacuation de la Rhénanie tout en sapant le barrage de l'Est. Voilà à quelles incohérences conduit la subordination de la politique étrangère aux entraînements de la politique intérieure.

Cette déviation est un des traits les plus caractéristiques de l'après-guerre. Avant 1914, la politique étrangère pouvait être affectée par les oscillations de l'équilibre interne dans les différents pays, les directives restaient au-dessus des querelles des partis. Les libéraux anglais pouvaient risquer la téméraire aventure de la mission Haldane, ils n'en restaient pas moins fidèles au plan tracé par Édouard VII avec les conservateurs. Les radicaux français, en dépit

des velléités de M. Caillaux, devaient maintenir les précautions prises contre le péril allemand par les modérés. Personne alors n'aurait songé à parler d'une politique étrangère de droite ou de gauche. La guerre a changé tout cela et on le comprend fort bien. La liquidation du grand drame a été assumée par des politiciens qui se sont dérobés devant les solutions promptes et radicales. La stabilisation d'une Europe bouleversée et les règlements de comptes se sont trouvés indissolublement liés à la réorganisation intérieure des différents États. Ainsi les problèmes internationaux se sont trouvés étroitement confondus avec les problèmes de la politique intérieure. Le Bloc national a succombé à la faillite de la Ruhr. Les conservateurs anglais ont trouvé leur revanche dans le naufrage des tentatives de réconciliation avec les Soviets. Il n'est pas jusqu'à la S. D. N. qui n'ait ajouté à la confusion en introduisant les mœurs parlementaires dans les relations internationales. Dès lors l'incertitude des urnes devient le facteur prépondérant. Quel est le pays qui n'en subisse, à l'heure actuelle, l'influence directe ou indirecte? On va voter aux États-Unis, en Allemagne, en Belgique, en Pologne, au Japon. La Yougoslavie et la Roumanie sont en pleine indécision. Les voisins sont obligés de tenir compte des transformations éventuelles. L'Angleterre elle-même se rapproche rapidement d'une consultation populaire. Seules l'Italie avec l'Espagne restent, sauf imprévu, assurées de leurs directives, mais non des entraînements de solidarité. Avec ce fil d'Ariane, on peut tenter de s'orienter dans le labyrinthe.

Le cas de l'Amérique est très simple. Le parti républicain cherche à rallier les partisans de la manière forte autour d'un programme d'expansion, tout en enlevant des arguments pacifistes aux adversaires démocrates. Ici la politique intérieure n'intervient que dans les limites des manœuvres électorales. L'exécutif fort domine les Assemblées.

Le problème de la Méditerranée et des Balkans a peu de chance d'être résolu avant que certaines données soient fixées. Il faut que l'on sache ce qui va advenir des dissensions politiques qui réduisent les gouvernements serbes à l'état d'une simple façade. De même du côté français, il est difficile d'attendre une orientation précise aussi longtemps que continueront les méthodes pratiquées depuis quelques années : alternatives de laisser-aller et de coups de tête. Les derniers épisodes n'indiquent pas précisément un changement.

Que peut-on attendre de l'accueil fait ouvertement au Quai d'Orsay à des personnalités notoires de l'opposition roumaine venues dans le désir de mener campagne contre leur gouvernement? Nous posons la question à ceux qui se sont tant agités à propos du séjour prolongé

de M. Titulesco à Rome. Pourtant la tournée du ministre des Affaires étrangères roumain n'a pas été improvisée. Elle était décidée dès le mois de novembre, avant la mort de M. Bratiano, avant les incidents qui ont surgi dans les Balkans et dans le bassin danubien. Dès ce moment l'itinéraire fixé passait par Rome, Paris, Londres et Berlin, l'objet du voyage était de consolider la situation politique, économique et financière. Cela n'a pas empêché d'échafauder des combinaisons machiavéliques autour de la coïncidence de l'étape italienne et de l'affaire des mitrailleuses de Saint-Gothard, comme si la Roumanie n'était pas le dernier pays à pouvoir s'offrir le luxe de spéculer sur les dissensions internationales ! Un État placé entre trois foyers de troubles, avec la perspective d'une longue minorité et une opposition extrêmement mordante, peut-il souhaiter autre chose que l'apaisement et la concorde?

De fait, les événements ont démontré que les conversations de M. Mussolini et de M. Titulesco pouvaient contribuer à atténuer des questions irritantes et à ménager les moyens très limités de la Société des Nations. Puissions-nous avoir la satisfaction de constater que ces entretiens favorisent également l'apaisement de l'Adriatique. C'est une politique plus efficace que de se livrer à des manifestations qui ne retiennent même pas les éléments de déliquescence. Il suffit de comparer la stabilité du régime italien et les convulsions incessantes de la politique serbe pour voir où se trouve le terrain solide.

A beaucoup d'égards, on ne peut pas séparer la situation de la Pologne de celle de la Roumanie. Les deux États sont étroitement unis par des accords et par la conscience de dangers communs. Tous deux ont devant eux les Soviets et derrière la Hongrie qui, pour les Polonais, n'est que le flanc-garde de l'Allemagne. A Varsovie comme à Bucarest, la prudence est à l'ordre du jour, et l'avenir politique est aussi dans la balance. La Pologne va être la première à voter. Elle est appelée à ratifier les actes d'un gouvernement qui s'est installé au pouvoir avec l'appui des troupes de gauche, pour réaliser un programme de consolidation de l'ordre qui le rapproche de la droite. Le maréchal Pilsudski a relevé l'autorité du pouvoir exécutif, mais il n'a pas modifié un régime électoral démagogique et il s'est appliqué à jouer des divisions des factions plus qu'à se constituer un parti. Dans ces conditions, on peut se demander ce qui sortira des urnes. Le fait certain est que l'approche de la consultation commande à la diplomatie une réserve qui autrement serait difficilement explicable en face des provocations de Kovno et des intrigues de Berlin. Non seulement le chef du gouvernement lithuanien s'est dérobé jusqu'ici aux négociations qui avaient été décidées en décembre à Genève,

mais il s'est tourné vers les Allemands. Sans doute, M. Stresemann évite prudemment de se compromettre, soit parce qu'il a des projets plus vastes, soit parce qu'il n'a qu'une confiance médiocre dans la stabilité du gouvernement lithuanien. Il fait attendre l'arrangement commercial et l'emprunt dont les Lithuaniens ont grand besoin, pourtant il a saisi l'occasion d'assurer les revendications du germanisme à Memel, et il a conclu un traité d'arbitrage qui, entre un État de 2 millions d'habitants et un État de 60 millions, ressemble fort à une tutelle.

On s'étonne que ces tractations aient été si peu commentées. Il suffit cependant, pour en discerner l'importance, d'évoquer les faits d'hier et de jeter un coup d'œil sur la carte. La Lithuanie est la table tournante où se croisent la ligne Berlin-Moscou et la ligne Varsovie-Riga. Si la Lithuanie devient un trait d'union entre la Pologne et les États baltes, on voit se constituer un barrage au moins relatif entre les aspirations de revanche de l'Allemagne et des Soviets. Par contre, aussi longtemps que la Lithuanie demeure sous la dépendance allemande, elle forme un trait d'union de Berlin à Moscou et alors c'est entre la Pologne et les États baltes que se dresse la cloison étanche. Le moins que l'on puisse dire est que les Allemands ont pris une garantie en vue de neutraliser le rapprochement qui ne peut manquer de se faire un jour entre Kovno et Varsovie. Quelle meilleure preuve que la satisfaction manifestée par les Soviets !

Le moment où la situation est aussi trouble dans l'Est européen peut sembler assez mal choisi pour rouvrir la question de l'évacuation de la Rhénanie. L'initiative allemande serait difficile à comprendre s'il ne fallait faire intervenir, là encore, les manœuvres électorales. Est-il vrai que l'offensive déclanchée le 31 janvier par M. Stresemann ait été déterminée par le résultat de sondages discrets effectués à Paris. En tout cas, certains faits sont symptomatiques. Ceux qui préconisent en France le rapprochement avec l'Allemagne ne dissimulent pas les espoirs qu'ils fondent sur un glissement de la majorité du Reichstag vers la gauche. Des partisans notoires de cette évolution, l'ex-chancelier Wirth et le leader démocrate Koch, ont fait à Paris un séjour prolongé. On a mis pour eux les petits plats dans les grands. M. Briand a assisté à un déjeuner officiel en leur honneur à l'ambassade de la rue de Lille. C'est plus qu'il n'en faut pour redoubler les échos éveillés de l'autre côté du Rhin par un discours retentissant de M. Paul-Boncour. Car ce n'est pas M. Stresemann qui a imaginé de réveiller la question du Rhin. C'est M. Paul-Boncour qui a proposé formellement aux Allemands de négocier le retrait anticipé des troupes contre un contrôle permanent de la zone neutralisée.

L'idée n'est pas nouvelle. Elle a été bien souvent exposée suivant une argumentation connue. L'occupation prévue par le traité de Versailles se trouve réduite à des proportions qui rendent sa valeur militaire au moins discutable. Elle doit prendre fin dans sept ans. Profitons donc de ce répit pour marchander une organisation éphémère contre une sécurité permanente.

Même placé dans le cadre limité de la couverture de la frontière occidentale, le calcul ne brille pas par l'adresse. Quand on songe à opérer un troc de ce genre, la première chose à faire est de ne pas discréditer sa monnaie d'échange. Si on commence par poser en principe que, quoi qu'il arrive, l'occupation prend fin en 1935, on enlève aux Allemands la meilleure raison d'acheter sa suppression. Il faudrait au contraire se souvenir que la date de 1935 n'est que facultative. L'article 429 du traité de Versailles stipule que si, à cette échéance, les garanties contre une agression n'étaient pas jugées suffisantes, l'évacuation pourrait être retardée dans la mesure nécessaire à l'obtention immédiate desdites garanties. Et les risques envisagés ne sont pas limités à la frontière occidentale. Toute inquiétude autorise la précaution. Or chacun sait que les raisons de préoccupation ne sont pas du côté du Rhin parce que les lacunes de Locarno sont du côté de la Vistule et du Danube. Ce n'est pas le seul élément du problème que néglige la proposition de M. Paul-Boncour. D'après l'article 431, l'occupation n'est pas simplement une mesure de prudence, c'est une garantie d'exécution. Avec elle disparaîtrait le seul moyen de pression efficace.

Prêter ainsi le flanc à un homme formé dans la double tradition de Bismarck et de Moltke, c'est s'exposer à être surpris en flagrant délit de manœuvre. M. Stresemann a saisi immédiatement l'occasion de lancer l'attaque. En bon tacticien, il a commencé par appuyer sa base d'opération en envoyant sa réponse au referendum organisé par la S. D. N. sur les conditions de la sécurité. Ainsi il a pu donner une adhésion très nette à la thèse de l'Amérique qui condamne la guerre à la guerre et à la thèse anglaise qui répugne aux sanctions. Pour assurer la paix, la première condition est de rétablir la confiance et de réaliser l'égalité de désarmement. Après cette préparation, l'offensive s'est dessinée contre le point faible de la proposition Paul-Boncour. Elle a pris la forme d'un et même de deux discours de M. Stresemann.

M. Paul-Boncour a proposé de substituer aux 60 000 soldats du corps d'occupation une commission de quelques officiers. D'accord. C'est reconnaître que la frontière rhénane est à l'abri de toute menace. N'est-ce pas l'évidence même, puisque l'Angleterre et l'Italie sont

engagées à intervenir avec toutes leurs forces contre une violation. L'occupation est inutile. Plus encore, elle est dangereuse, car elle s'oppose au progrès de l'apaisement. On peut lui substituer un organisme de surveillance à une condition, c'est que cet organisme disparaisse dans les conditions prévues par le traité en 1935. Autrement on ne ferait que substituer à une servitude temporaire un servage permanent. D'autre part la combinaison pourrait se relier à un règlement de la dette des réparations, sous forme d'une mobilisation anticipée, comme on l'avait envisagée à Thoiry.

Les Anglais ont relevé très vivement ces propositions qui ne leur disent rien qui vaille. Ils se défient du contrôle international parce qu'ils se rendent compte que l'on sort du traité. Surtout ils tiennent à être payés, parce qu'ils doivent verser chaque année 4 milliards de francs aux Américains. Or ils se rendent parfaitement compte que la suppression de l'occupation et la mobilisation des réparations conduisent à l'escamotage.

M. Briand s'est trouvé fort embarrassé entre les contradictions de Versailles et de Locarno sans parler des compromissions de Thoiry. Il s'est tiré d'affaire et a même rallié l'adhésion du Sénat, parce que les mots bravent toutes les équivoques. On peut toujours s'abriter derrière les alliés et derrière l'exécution d'un traité qui a prévu sa propre destruction. Encore M. Briand a-t-il jeté pas mal de lest. Il a notamment passé complètement l'éponge sur les clauses les plus brûlantes, notamment le châtiment du coupable. Il n'y a plus que les réparations et la sécurité. Pour les réparations, aux Allemands de faire des propositions. Voilà qui nous conduit à la révision du plan Dawes. Pour la sécurité, on ne peut pas oublier complètement la solidarité des différentes frontières. Mais cette solidarité a déjà été esquivée à Locarno. L'Allemagne a refusé de s'engager. L'Angleterre et l'Italie ont limité leur garantie au Rhin.

Ainsi on se retrouve devant le dilemme de M. Stresemann : ou bien Locarno a une valeur, et il faut y croire, ou bien Locarno est sans valeur et il est inutile de parler d'engagement. La surveillance de la zone démilitarisée ne peut être envisagée que dans le cadre des mesures générales de désarmement confiées à la S. D. N. Nous retrouvons le projet de M. Paul-Boncour. M. Briand s'y rallie formellement. Cela confirme que l'affaire se rattache bien aux conversations de M. Wirth. Nous avons d'ailleurs une autre preuve : M. Briand a fait directement appel aux électeurs allemands pour les inviter à donner les garanties de tranquillité qui nous manquent encore. Ici la subordination de la politique extérieure à la politique intérieure est flagrante.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LETTRES DE BOSSUET

Les lettres de Bossuet remplissent quinze gros volumes dans la collection des Grands Écrivains de la France. De cette énorme correspondance M. Henri Massis vient d'extraire (1) un choix qui nous montre les divers aspects de la personnalité du grand évêque : Bossuet à la Cour, Bossuet et l'Église gallicane, Bossuet et l'Église protestante, Bossuet et le quiétisme, Bossuet directeur de conscience et guide spirituel. Mais autant que sa variété, c'est la magnifique unité de Bossuet qui se manifeste au cours de ces pages. Qui est Bossuet, que représente-t-il dans son siècle? il faut connaître toute son œuvre pour le savoir ; non seulement les discours et les sermons qui évoquent la haute figure de l'orateur sacré, mais les grands livres d'histoire, de politique, de théologie. Encore cette ample lecture nous laisse-t-elle à quelque distance de l'homme lui-même. Sa correspondance, au contraire, nous rapproche de lui. Et si elle ne supplée pas à l'œuvre publique de l'écrivain, elle nous révèle l'histoire des événements et les circonstances qui ont commandé la composition de cette œuvre. Le choix de lettres de Bossuet que nous présente M. Henri Massis, c'est un peu comme une vie de Bossuet, une vie qui, au lieu d'être romancée à trois cents ans de distance, serait animée par la voix du héros lui-même, qui résonne encore à nos oreilles. Il n'y a pas d'évocation plus attachante que celle-là.

(1) Un vol. Editions Jules Tallandier.

Bossuet est probablement l'homme qu'il serait le plus difficile de détacher du siècle de Louis XIV. La valeur de ce siècle, la qualité du lien qui a uni les écrivains de 1660 et le roi autour duquel ils sont groupés, est, d'âge en âge, un éternel sujet de querelle littéraire. Précisément à propos de Bossuet, Sainte-Beuve s'est élevé contre Victor Cousin qui exaltait Corneille aux dépens de Racine et rabaissait le règne de Louis XIV pour mieux célébrer l'époque de Louis XIII. La thèse de Cousin sera soutenue aussi longtemps qu'il se trouvera des amateurs pour préférer aux classiques les précieux et les burlesques. Il n'y a pas un mois qu'un critique dont c'est le goût, M. Jean Demeure, tentait, dans une étude parue au *Mercure de France*, de détacher La Fontaine de l'école de 1660 pour en glorifier la génération précédente. Pour y parvenir, il faut faire trop bon marché des rapports de Louis XIV avec les beaux esprits au milieu desquels il a soudain paru. C'est difficile en ce qui concerne La Fontaine et Molière, encore plus Racine et Boileau, surtout Bossuet. Car Bossuet non seulement doit beaucoup à Louis XIV, qui lui a donné, dit Sainte-Beuve, « de la proportion et toute sa justesse. » Mais ce lien est renforcé par ce que le règne du grand roi doit d'autre part à Bossuet qui en est un des éléments principaux. Autant que de l'histoire littéraire, Bossuet fait partie de l'histoire tout court. Pour avoir de lui une idée complète, il faut considérer son œuvre écrite comme le couronnement magnifique des services rendus par lui au roi, à l'État, à l'Église de France. Ainsi dans le *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire, le tableau des lettres et des arts n'est-il qu'un chapitre, le plus éclatant il est vrai, de l'histoire du règne.

Depuis Hugues Capet, qui doit son trône à l'intervention de l'archevêque de Reims, — on pourrait presque dire depuis Clovis, qui doit le sien à saint Remi — il y a toujours place pour un homme d'Église auprès du roi dans l'histoire de la monarchie française. C'est parfois un ministre, comme Suger ou Richelieu. Quand le roi est Louis XIV, qui veut que chacun soit à sa place, que rien ne soit mêlé de ce qui doit être coordonné, un évêque ne prend pas part au gouvernement. Mais si quelque prélat se rencontre, qui réponde aux vues du roi sur l'ordre général à instaurer dans le royaume, de quelles fonctions ne pourra-t-il pas être investi? Qu'il s'agisse d'enseigner le Dauphin, de régler un conflit avec le Saint-Siège, de surveiller les hérésies qui, en France, ont toujours été aussi dangereuses pour l'État que pour la religion, le rôle qui sera dévolu à ce prélat sera celui de conseiller spirituel du roi. C'est le rôle de Bossuet. Et le seul recueil de quelques lettres adressées par lui aux principaux

personnages de son temps suffit à nous montrer comment il l'a exercé : avec quel zèle, quelle intelligence, quelle conscience de ses hautes responsabilités.

Il faudrait citer, au premier rang de ces lettres, celles que Bossuet écrit à Louis XIV lui-même, quand il s'efforce de le ramener à la pratique de la religion et de l'arracher à Mme de Montespan. Car le roi, plus que tout autre, est tenu d'observer cet ordre spirituel et moral à la garde duquel il a désigné Bossuet. Et l'évêque écrit au souverain des phrases comme celle-ci, qui part comme un éclair, pour s'épanouir avec une admirable plénitude :

Ainsi aimer Dieu, à un roi, ce n'est rien faire d'extraordinaire, mais c'est faire tout ce que son devoir exige de lui pour l'amour de Celui qui le fait régner.

Bossuet est, parmi ses contemporains, un de ceux qui ont le mieux su parler de Louis XIV. C'est un don qui a manqué à plusieurs des hommes qui ont approché le grand roi. Le timide Racine en a souffert toute sa vie. Pour Bossuet, la force loyale qui animait ses actes et ses paroles se trouvait affermie, en face du roi, par le caractère sacré dont il était revêtu. Bossuet ne cesse jamais d'être, avec une noble grandeur, un évêque de France. Et il nous fait toujours souvenir de l'importance que comporte ce titre dans l'histoire du royaume. Quand il écrit, il atteint, lui aussi, ce « ton royal » où Sainte-Beuve voit la marque du style de Louis XIV.

S'il collabore étroitement avec le roi, pour une œuvre qui est la plus importante de toutes, l'instruction du dauphin, c'est l'écho même de la pensée et de la parole de Louis XIV que nous croyons entendre. Lisons par exemple les premières lignes de la lettre adressée par Bossuet au pape Innocent XI sur ce sujet :

Nous avons souvent ouï dire au roi, Très Saint-Père, que Mgr le dauphin, étant le seul enfant qu'il eût, le seul appui d'une si auguste famille et la seule espérance d'un si grand royaume, lui devait être bien cher ; mais qu'avec toute sa tendresse, il ne lui souhaitait la vie que pour faire des actions dignes de ses ancêtres et de la place qu'il devait remplir, et qu'enfin il aimerait mieux ne l'avoir pas que de le voir fainéant et sans vertu.

Dans ces derniers mots, Bossuet n'est pas seulement le reflet de Louis XIV, mais du roi le plus exemplaire de la dynastie : cette phrase fait songer à certains propos de saint Louis sur le péché mortel.

Ailleurs, le précepteur du dauphin donne à son élève des conseils

analogues à ceux que Boileau donnait aux écrivains. Il s'agit de l'inattention, et Bossuet écrit :

Ce défaut d'attention nous fait maintenant confondre l'ordre des paroles ; mais si nous laissons vieillir et fortifier cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier, non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en troublerez tout l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois de la grammaire ; alors vous mépriserez les préceptes de la raison.

Louis XIV ne pouvait, en vérité, trouver pour le dauphin un précepteur dont l'esprit fût plus imprégné des principes d'ordre qu'il voulait faire régner dans tout le royaume.

Il ne devait pas trouver non plus de prélat qui s'appliquât mieux, en pleine conformité à ses vues, à régler la délicate affaire de la régale et des revendications gallicanes. Affaire compliquée, où Louis XIV se trouve pris entre les folles exigences du parti gallican — il disait de son entourage : « Ces gens-là m'auraient fait coiffer le turban » — et la nécessité de déjouer d'insidieuses offensives : c'étaient deux prélats jansénistes qui avaient soulevé l'affaire de la régale. Bossuet fut alors pour Louis XIV un précieux auxiliaire. C'est lui qui prononça, avec toute la mesure qui convenait, le sermon d'ouverture à l'Assemblée générale du clergé de 1681. Les termes dans lesquels il rend compte de sa tâche au cardinal d'Estrées, ambassadeur à Rome, montrent qu'il n'avait pas cherché ce périlleux honneur et dans quel esprit il a pris la parole :

Je me suis étudié, écrit-il, à parler de sorte que, sans trahir la doctrine de l'Église gallicane, je pusse ne point offenser la majesté romaine. C'est tout ce qu'on peut demander à un évêque français qui est obligé par les conjonctures à parler de ces matières.

Le roi voulut voir le sermon. « Sa Majesté, écrit Bossuet, l'a lu tout entier avec beaucoup d'attention, et m'a fait l'honneur de me dire qu'elle en était très contente, et qu'il le fallait imprimer. » Si tout le monde, dans l'entourage du roi, avait été aussi sage que Bossuet, l'affaire n'aurait été ni si longue ni si difficile à régler.

Si intransigeante que soit l'orthodoxie du grand évêque, la même modération accroît le poids de ses actes et de ses paroles, quand il combat l'hérésie protestante ou les théories dangereuses comme le quiétisme. « *Damnare errorem, amare errantes :* la règle d'or de saint Thomas est aussi celle de ce grand docteur, » dit M. Henri Massis, qui aurait pu citer également saint Augustin : *Interficite errores, diligite homines.* Sur ce point encore, l'évêque est en plein accord, dans le domaine où son œuvre se développe, avec le roi. La

fermeté de la doctrine, le désir chaleureux de rallier les hérétiques, les égards courtois témoignés à ceux avec qui une discussion est ouverte, tout cela se manifeste avec ordre et clarté dans des notes comme celle-ci, où Bossuet résume un entretien avec le pasteur Ferry, de Metz, sur une réunion possible des catholiques et des protestants :

M. Ferry m'ayant dit que c'était une entreprise digne du roi, de travailler à un si grand œuvre, j'ai répondu que cette affaire, regardant la religion et la conscience, devait être premièrement traitée entre les théologiens, pour voir jusqu'à quel point elle pourrait être acheminée ; mais qu'il ne fallait nullement douter que la piété du roi ne l'engageât à faire tout ce qui se pourrait pour un ouvrage de cette importance, sans violenter en rien la conscience des uns ni des autres, de quoi on savait que Sa Majesté était entièrement éloignée.

Quelle magnificence revêt l'ordre qui règle toutes choses, en ce siècle, quand il s'agit de le faire régner dans le domaine le plus élevé, dans le gouvernement des consciences et des âmes ! Ici la grandeur de l'évêque de France se double de l'ardente charité d'un apôtre. Il faut transcrire encore — on ne se lasse pas de citer cette admirable prose — un billet à Fénelon, pendant la querelle du quiétisme :

Je vous suis uni dans le fond, avec l'inclination et le respect que Dieu sait. Je crois pourtant ressentir un je ne sais quoi qui nous sépare encore un peu, et cela m'est insupportable. Mon livre nous aidera à entrer dans la pensée l'un de l'autre. Je serai en repos quand je serai uni avec vous par l'esprit autant que je le suis par le cœur.

Un des plus grands hommages qu'on ait rendus à cette défense spirituelle de son siècle par Bossuet est l'examen qui en a été fait par Sainte-Beuve. Le critique des *Lundis* ne se contente pas de retracer l'action doctrinale de Bossuet. Il exprime presque le regret que Bossuet n'ait pas fait davantage. « Bossuet, écrit-il, ne montre-t-il pas qu'il était plus théologien que prophète? » Sainte-Beuve voudrait que non seulement il eût paré aux dangers du dix-septième siècle, mais qu'il eût prévu ceux du dix-huitième. Et à propos de la lutte engagée par l'évêque de Meaux contre l'exégète Richard Simon, il écrit : « En France, l'innovation et la révolution n'avaient point à sortir méthodiquement de l'exégèse... Les *Lettres persanes* et Voltaire, voilà les prochains ennemis, les troupes légères qui s'empareront des hauteurs, à la française, avant de dire gare, et qu'on ne saura plus ensuite comment débusquer... Bossuet s'aperçoit bien qu'un ennemi formidable approche ; il appelle et convoque tant qu'il

peut les défenseurs sur toute la ligne, mais il se trompe sur le point menacé. Et comment prévoir alors que la position serait tournée par Voltaire? » Sainte-Beuve convient donc, pour finir, qu'il demande trop à Bossuet. Mais même pour des critiques aussi exigeants, est-il sûr que l'œuvre de Bossuet soit insuffisante? N'a-t-il pas vu, au contraire, l'essentiel? M. Henri Massis rectifie heureusement le jugement de Sainte-Beuve, en disant : « Si le coup d'œil de Bossuet passe par-dessus Voltaire, c'est dans la mesure où il porte sur le fond permanent des choses. » Et il détaille les points auxquels s'est appliquée cette vue juste et profonde : « Il ne se trompait pas sur la portée de la tentative [de Richard Simon], car c'est par cette espèce de critique que la foi en l'Écriture a été atteinte : Strauss, Renan sont « au bout ». Tout de même pour un Malebranche qui essayait de rester chrétien avec le moins de miracle possible ; derrière le rationaliste encore fidèle, Bossuet aperçoit la suite des adversaires de la religion qui, pour nier le miracle, se prévaudront de son propos : « Dieu n'agit pas par des volontés particulières. » Et sous les rêveries chimériques de Fénelon, c'est déjà Rousseau et son christianisme corrompu, sa doctrine de la passivité totale que Bossuet découvre à travers les erreurs du quiétisme : Jean-Jacques n'aura plus qu'à le laïciser. »

On ne peut donc pas reprocher à Bossuet, gardien spirituel du grand siècle, de s'être trompé ni même d'avoir eu la vue bornée en face des ennemis qu'il surveillait. Il a décelé au contraire, avec la lucidité la plus aiguë, toutes les idées et toutes les méthodes les plus capables de nuire, un jour ou l'autre, à l'ordre catholique et royal dont il était le défenseur.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

LOUIS XI (1)

Au cours d'une causerie agréable sur les souvenirs de sa jeunesse, M. Édouard Schuré a rapporté tout récemment à propos de Michelet et de Renan, considérés comme écrivains d'histoire, un trait bien savoureux. C'était dans un dîner avec Taine et Jules Ferry auquel M. Schuré, alors à ses débuts, assistait avec recueillement. La conversation s'engagea sur les rois de France et leur rôle national. Jules Ferry demandait qu'on leur rendît justice. Michelet, qui venait de composer deux des chapitres les plus partiaux de son œuvre, ceux sur Louis XIV et Louis XV, s'éleva contre cette honnêteté élémentaire. « Vus de près, disait-il, les rois de France sont effrayants. » A cette boutade, Taine n'opposa pas grand'chose ; mais Renan, celui d'entre les convives qui était le plus éloigné du grossissement romantique, éleva la voix pour défendre les princes de la maison de France : « *Autre chose,* disait-il, *est ce qu'était le roi sur son trône et ce qu'il était dans l'imagination du peuple. Ce roi de France de la légende, ce faiseur de miracles, ce prince de conte de fées, qui incarne pour des siècles l'idéal de l'âme populaire et qui la soutient dans son prodigieux labeur, vous seul, Michelet, vous pourriez nous le peindre.* »

Michelet garda le silence ; mais il est regrettable que son parti pris l'ait empêché de tenter l'aventure. Le portrait de Louis XI,

(1) Pierre Champion : *Louis XI, le Dauphin, le Roi*, 2 vol. in-8° raisin. (Librairie Honoré Champion).

qu'il nous offre à la fin de son *Moyen âge*, n'est pas si mal venu. Louis, dauphin, lui plaît déjà par ses finasserie, subtilité et ruse. A la cour de Bourgogne, chez le « bon oncle » Philippe, il dit que c'est « Renard chez Isengrin, Renard amendé, humble et doux ». Mais Louis, devenu roi, lui agrée plus encore. C'est que Louis, par toutes sortes de liens, tient au peuple. Coiffé d'un méchant chapeau d'astrologue orné d'images de plomb, « habit de pèlerin, cape de gros drap, houseaux de voyage », il est le roi des pauvres. Mais aussi bien, il est un roi guerrier. Contrairement à ce qu'insinuent les faciles auteurs de théâtre, Michelet, l'un des premiers, a montré que Louis XI n'était ni couard ni honteux dans la mêlée ; à la fin, après la mort de son ennemi le plus acharné, le plus violent, le grand duc de Bourgogne, il arriva même que le Téméraire ce fut lui.

Ce vieil homme à museau chafouin, yeux perçants, qu'on avait vu, le plus souvent, se couler au long des murs, méditer dans le retrait de ses châteaux avec ses compères, se montra quand il le fallut un fier soldat. A la fin même, bien qu'il fût accablé d'affaires, usé des intrigues qu'il avait, durant des ans, nouées et dénouées à écheveau serré, l'esprit tendu, le regard illuminé, il sentit — en sa « carcasse », comme eût dit Turenne, et dans l'ivresse d'avoir, morceau à morceau, recousu les pans du manteau de la France — passer en lui un frisson de gloire, une griserie d'orgueil. Dans la célèbre et belle missive à Dammartin : *Monsieur le grand maître, j'ai pris Arras, et m'en vais à Notre-Dame de la Victoire. A mon retour, je m'en irai à votre quartier...*, il faut l'entendre proclamer : *Nous autres jeunes!* Et, dit Michelet, « il agissait comme tel, ne doutant plus de rien, dépassant les tranchées, s'avançant jusqu'aux murs des villes qu'il assiégeait. Deux fois, il fut reconnu, visé, manqué ; la seconde même, un peu touché ; Tanneguy-Duchâtel, sur qui il s'appuyait, paya pour lui et fut tué. »

Pareillement (mais alors, il était un roi jeune, mal accueilli, combattu par les grands !) il se fit voir à Montlhéry. Bataille confuse, désordre inexprimable. On ne sait d'abord qui l'emporte, au milieu de cent combats particuliers, des Bourguignons et des Français. Ces Bourguignons, comme des furieux, se poussent en avant, déjà se croient vainqueurs ; l'armée royale cède un instant, se replie, oscille ; d'aucuns crient : *Le roi est pris!* Mais Louis a entendu, voit le danger. Il accourt ; le voilà au milieu des lances, exposé aux flèches. Il a relevé la visière de son casque : *Vous voyez bien, mes enfants, que je ne suis pas pris!* Il ajoute : *Retournez et n'ayez crainte, car la victoire sera à nous, ne fussions-nous plus que six pour combattre les Bourguignons!* Ainsi, au milieu d'une des plus chaudes affaires

de son règne, apparaît Louis XI montré par son historien M. Pierre Champion. Et c'est ainsi, de Commynes à Michelet, de Michelet au présent beau livre, que se poursuit, aux yeux d'une postérité vraiment ingrate, la mise au point du portrait d'un grand roi.

*
* *

Comme le pensaient Renan et Jules Ferry, dans la conversation devant Michelet rapportée par M. Schuré, les rois aussi ont droit à la justice. Au milieu de tant d'erreurs, parmi tant de folies dont les auteurs d'écrits officiels ont barbouillé si longtemps la figure de la France, enlaidi jusqu'à la grimace le visage ancien de notre pays, une heureuse réaction apparaît enfin apportant le correctif nécessaire. Justice éclatante, grâce aux travaux de M. Louis Bertrand, de M. Pierre de la Gorce, a été rendue déjà à Louis XIV, à Louis XVIII. Les physionomies de Louis XIII, de Louis XV, surchargées à l'excès, commencent seulement à sortir de l'ombre. Et pour Louis XI, jusque-là calomnié, déformé représenté trop communément en épouvantail à moineaux, le voici enfin — M. Champion en soit loué ! — montré devant nous avec son merveilleux génie patient, son étonnant souci des affaires publiques ; parmi les fondateurs de l'unité nationale, le plus opiniâtre, le plus actif sans doute.

En raison de son caractère diligent, gagne-petit, madré même ; du pittoresque amusant de sa personne, de la singularité de conseillers recrutés dans le rang le plus humble ; éloigné de tout faste, enclin à toutes sortes de dévotions, particulièrement celle de la Vierge, à laquelle il rendit de grands honneurs, aucun roi ne prêta certes, autant que Louis XI, aux interprétations fantaisistes des poètes et des comédiens. Et c'est ici, dans sa peinture du portrait du roi, qu'apparaît la tâche difficile, ardue même de M. Champion.

L'historien a son modèle devant lui, mais ce modèle est méconnaissable. Il est là comme l'une de ces figures de tableaux qui ont été trop repeintes, trop refaites, à qui chacun, au cours des siècles, a voulu donner une retouche à sa façon. Et c'est pourquoi, avant d'entreprendre son œuvre personnelle, le biographe nouveau de Louis XI a dû remonter à l'origine, assembler, sans tenir compte de ce qui avait été fait avant lui, jusqu'aux matériaux les plus primitifs de son œuvre. Ici, M. Pierre Champion a été servi par cette connaissance approfondie d'un temps qui est devenu son domaine, ce quinzième siècle si fécond, le quinzième siècle de François Villon, de Charles d'Orléans, de tous les grands et petits poètes qu'auparavant déjà, avec relief et réalité, il avait fait revivre en de puissants livres.

Ce qu'il y a de faux ou de partial dans Chastellain, d'appuyé dans Commynes, de menteur et de sournois dans Thomas Basin, évêque de Lisieux et l'homme des Anglais, il l'a rejeté ; mais la moindre indication juste, un trait sincère, même échappé aux ennemis de Louis, il les a notés. Et toutes les sources, manuscrites ou imprimées, il les a consultées ; particulièrement, il a étudié le fonds immense, rassemblé au dix-huitième siècle par un érudit oratorien, l'abbé Le Grand ; jusqu'aux travaux plus proches de M. Petit-Dutaillis, du charmant et regretté Marcel Thibault, consacrés au monarque, il les a lus. Mais avant tout, en psychologue avisé, et qui aime à entendre, dans son franc et disert langage, s'exprimer son héros royal, M. Pierre Champion a tenu à entendre parler Louis XI lui-même. « Louis XI, dit-il, a beaucoup écrit, et il a fait beaucoup écrire. Rien de plus passionnant, de plus vivant que la lecture des deux mille lettres du roi que nous possédons encore. Ici, nous avons la griffe du maître, de l'homme avisé et subtil les mots de l'infatigable travailleur, du grand calculateur. »

Grâce à ses lettres, à ses ordonnances, à ses *Livres de comptes*, Louis XI nous apparaît, ainsi qu'il était en réalité, « caressant et sévère, simple et familier, cherchant à tout comprendre, et voulant se faire comprendre ». Là, dans ces documents initiaux, les premiers de tous, Louis, homme de goût, l'un des lettrés les plus fins de son temps, parle « un clair et rapide français », non plus ce français narquois, railleur — bien aussi véritablement le sien parfois, mais dans l'intimité — des *Cent nouvelles nouvelles*, mais un français plus hardi, plus vif. Et, c'est au moyen de ces éléments, de ces *preuves* que M. Pierre Champion est parvenu à ranimer ce vieux visage, d'aspect un peu gris, à redonner, à ce portrait trahi par tant d'artistes médiocres, d'auteurs malhabiles, un renouveau de vigueur, une expression drue et franche qui subjugue, retient, force la sympathie et l'intérêt.

Ici, M. Champion ne le cache pas, il est beau que Michelet soit venu. Seul entre les romantiques : Hugo, Walter Scott, Casimir Delavigne, il a été juste envers Louis XI. « Les pages que Michelet a consacrées à Louis XI et à sa lutte contre Charles le Téméraire, fait remarquer M. Champion, sont parmi les plus belles que cet amant passionné de la France ait écrites. » Son œuvre emprunte à des faits vrais, et non, comme chez les auteurs de *Quentin Durward* et de *Notre-Dame de Paris*, à des légendes et à des contes. Il y avait à cela, hâtons-nous de le dire avec M. Pierre Champion, bien du mérite. De Louis, quelle image repoussante, sinistre, n'avait-on pas accoutumé de présenter? Le plus souvent on le dépeignait superstí-

tieux, félon, ladre, cruel. Même avant le romantisme, il en avait été ainsi ; et l'un des esprits les plus dégagés de préjugés, Voltaire lui-même, ne va-t-il pas jusqu'à insinuer que, pour prolonger des jours chancelants, ranimer les restes d'une vie qui s'échappe, Louis XI allait jusqu'à faire recueillir et boire du sang frais des enfants? Et c'est ainsi que, conjointement au conte de l'Ogre et du Petit Poucet, s'écrit l'histoire, chez un grand peuple !

M. Champion, qui sait le pouvoir des fictions, et combien le public les préfère aux réalités plus austères et plus simples, écrit tranquillement : « Nous n'avons aucune espérance qu'un ouvrage de la nature de celui que nous donnons aujourd'hui détruise ces légendes ; elles flattent trop notre imagination et aussi nos passions démocratiques. » L'auteur de *Louis XI dauphin* et de *Louis XI roi* n'en a eu que plus de mérite à s'élever au-dessus de ces superstitions grossières, de ces fables déshonorantes.

*
* *

Et d'abord, ce qui domine tout, dans ce diptyque d'histoire aussi merveilleux qu'un conte, c'est le grand dessein royal : le dessein de la cohésion de la France ; la France portée à sa mesure souveraine, enfermée comme le plus précieux des biens entre les deux mers : l'océane, et l'autre, la mer des Phocéens.

Sa grande idée, écrit M. Pierre Champion nommant Louis XI, *son rêve, c'est l'unité.* A Reims, Louis en a fait le serment public : il n'aura de repos qu'il n'ait rendu au royaume toutes ses frontières. « Il veut garder le domaine de France, l'entretenir, l'augmenter, « remectre, dit-il, à nostre povoir ce qui par ci devant en avoit « esté séparé, aliéné, disjoint. » Au terme de la guerre de Cent ans, après l'épopée de la Pucelle, et quelque effort que le roi Charles VII ait tenté en organisant la défense du royaume, créant des compagnies de francs-archers, la France garde de graves blessures. A la faveur d'un épuisement résultant de tant de combats, de soulèvements, d'une occupation étrangère oppressive, on a vu les féodaux relever le front, dans la bonne terre du vieux royaume se tailler autant de petits empires. Une fois Charles mis au tombeau, d'aucuns même, parmi les plus puissants, ont cru le moment opportun, ouvertement se sont jetés dans la rébellion.

Ce petit roi, fils de Charles, ce roi de carreau, pas même un roi chétif qui s'en va trottinant sur son bidet dans les rues de Reims, cela fait rire. Et d'abord M. de Bourgogne. Mais, depuis le banquet du sacre, à Reims, le haut et puissant duc ne peut se souvenir sans malaise des paroles prononcées par Louis : « Remectre à nostre

povoir ce qui par ci devant en avoit esté séparé, aliéné, disjoint. » Le prince le plus redouté d'Occident est tout éberlué encore de ce que son obligé, son protégé, le petit dauphin d'hier, devant les pairs ecclésiastiques, les pairs laïcs rassemblés dans la cathédrale de Reims, face à Dieu, de la sorte a osé jurer. Forfanterie sans doute, saillie du narquois garçon d'humeur moqueuse que tant de fois, durant l'exil de Genappe. il entendit devisant d'amour et de vénerie : voilà ce que croit d'abord le duc Philippe.

Mais à ses questions, le bonhomme à bonnet d'images, gants de chasse, petit équipage qu'est le roi nouveau, élude toute réponse. Durant que l'épie le Bourguignon, pendant le repas, lui trinque avec Philippe Pot, tire l'oreille du compère son voisin, fait le doucet et le musqué avec les dames et feint de rire avec des comparses, des gens de rien, de petites gens à son image. Beaucoup s'y trompent, et des premiers, tout rassuré, M. de Bourgogne. Bientôt pourtant, entre le « bon oncle » et lui, Louis juge prudent de mettre quelque distance. Et, tout de suite, les fêtes finies, le voilà où, comme dit Chastellain, historien du fier duc, « son cœur luy est rendu », c'est-à-dire dans la Touraine.

Une terre féconde, tout à la fois labour, vignoble et aussi jardin, vrai paradis, voilà ce pays. Là, Louis se plaira toujours ; et plus au nord même, un peu en deçà d'Orléans, vers Beaugency et Cléry, plats cantons où, dit M. Champion, « il avait sa vigne ». Car du vin clairet, des jolies grappes, tout comme renard, il est friand. Deux doigts de pineau, l'air léger des coteaux de la Loire et quelque retraite ou méditation en ses conseils, il n'en faut pas plus à Louis pour y voir clair.

Maintenant son règne commence ; et lui qui n'avait eu, jusque-là, étant dauphin, que « souffrance et tribulation, povreté, angoisse et disette », avec un grand courage il se mit à l'œuvre aussitôt. D'abord il s'y prit mal : Montlhéry, le *Bien public* éprouvèrent ses forces, encore débiles. Puis le « bon oncle » étant mort, apparut son fils le Téméraire. Et c'est là que ce fut rude, mais c'est là aussi que ce fut beau ! « Le duel entre Louis XI et le Téméraire, a dit justement M. Léon Daudet, est une des luttes de sournoiserie et de rage les plus fantastiques de tous les temps. » Et, dit-il encore, « il faut lire cela dans Champion. » En vérité, dès l'intervention politique et militaire du duc Charles, la lutte entre le roi de France et son rival bourguignon prend quelque chose d'âpre, de forcené que jamais on n'avait vu. L'écrivain, dès lors, n'est plus un chartiste, un savant qui compulse, commente des textes ; c'est un contemporain, un témoin. Il vit dans l'air du siècle assiste aux négociations, surprend

les ruses, narre les combats, et (comme si le pinceau d'un enlumineur, Fouquet ou Bourdichon, tentait sa main !), avec pittoresque et naïveté, décrit le sac de Liége, le sac de Nesle, l'assaut de Beauvais !

Chroniqueur, Pierre Champion accompagne partout son héros. Tel Commynes, il le suit d'un des bouts à l'autre du royaume, tantôt en Picardie, tantôt en Roussillon ; mais aussi, tel Chastellain, il accompagne le Téméraire. Et c'est ici que nous avons, « parlants » devant nous, les portraits de ces deux hommes tout en saillie et en couleur. Le grand duc d'Occident d'abord, celui dont Michelet a dit, de façon si saisissante, le « front houssu », le regard étincelant, les colères folles et la démence. Mâtiné d'Anglais, de Portugais, le duc Charles est à la fois passionné, ambitieux, cruel ! « *J'aime tant le royaume*, dit-il, *qu'au lieu d'un roi j'en voudrais six!* » Mais un seul suffit à l'abattre. Et c'est ici, dans l'œuvre de M. Champion, le portrait le plus achevé du roi, non pas seulement montré en son extérieur, si curieux que fût celui-ci, mais aussi son portrait d'âme, son portrait intérieur.

« Nous avons voulu, écrit-il, — et Péguy l'Orléanais n'eût pas mieux dit ! — nous avons voulu esquisser la physionomie d'un homme au travail. » Un roi tâcheron, un roi bûcheron, un roi vigneron, un roi rural, opiniâtre, économe et paysan, voilà ce roi Louis. Sa « gentille industrie », comme dit Brantôme, s'exerçait moins par les coups que par la ruse, une finaude, étroite et sagace diplomatie. Et tandis que Charles le Téméraire, qui rêvait de refaire la Lotharingie, ceindre le diadème, après Grandson, après Morat, allait se casser la tête, auprès de Nancy, sur les glaçons d'hiver, lui poursuivait sa tâche sans faiblir ; et, malgré Saint-Pol, Nemours, le duc d'Alençon, vassaux tous plus ou moins révoltés, félons, tenait le serment de Reims. *C'est un prince!* est bien obligé de proclamer alors l'historien même de Messieurs de Bourgogne, et, dans une phrase rapportée par M. Champion, le fameux Olivier de la Marche. Ce prince voyait juste, il voyait loin ; et ce qu'il nommait « la sainte couronne de France », il entendait que son fils — après lui — la portât haute et ferme, belle et solide, sur son front d'enfant.

*
* *

Dans cette rude chronique où, comme dans un duel à mort, se portent les coups, se heurtent les poings, où brutalement retentit le fracas des armes, tout à coup il y a cette chose charmante, inattendue, délicate, il y a un enfant. Et tout ce remuement imposé, durant des années nombreuses, à son corps par la vieille « araigne », ce labeur incessant, quotidien, conduit dans les ténèbres contre cent

ennemis, le roi Louis ne l'a entrepris et mené à bien que pour que cet enfant vive, à son tour grandisse, s'élève, s'ébatte et respire dans l'air royal.

Dans cette biographie conduite à la perfection, étayée de preuves nombreuses, irréfutables, mais où tout est sombre, militaire, guerrier, justicier, où rien ne se résout que par combats, sentences, échafauds, supplices, soudain il y a cette clarté, cette fraîcheur : l'apparition du gentil dauphin. Né le 30 juin 1470, Charles de France — en 1482 — a tantôt douze ans. Sa mère, la modeste et bonne Charlotte de Savoie, l'a longtemps choyé ; mais, par raison d'État, Louis a repris maintenant son enfant aux femmes ; il l'a mis aux mains des précepteurs, dans celles des capitaines. Pour ce fils qu'il aime — car il l'aime ! — Louis a fait mettre sous bonne garde le château d'Amboise ; et cela, non dans la crainte d'un successeur impatient de régner, mais parce qu' « il redoutait qu'on s'emparât de l'unique héritier du trône ». Ici, M. Pierre Champion ne craint pas d'écrire que « ce que Claude de Seyssel a dit de l'enfance de Charles VIII est absolument infirmé par les documents ». Encore une légende qui s'en va, mais pour faire place à quelque chose de bien plus émouvant et de bien plus simple : la réalité. Aucune ne peut être plus poétique, plus émouvante. Et c'est ce qui fait l'objet du délicieux chapitre : *la Rose du Dauphin Charles* que les lecteurs de cette revue n'ont pas oublié (1).

M. Pierre Champion a écrit, dans ce chapitre, le plus beau poème qui soit à la gloire de l'hérédité. Mais il en a écrit un autre encore. C'est quand, récapitulant l'effort immense de cette vie d'un souverain, il a dressé, au profit de notre pays, le bilan de ce grand règne. Naguère encore, M. Jacques Bainville l'avait fait ; c'est quand, dans son *Histoire*, il a écrit : « Picardie, Bourgogne, Provence et Roussillon, Maine et Anjou, voilà ce que Louis XI laissait à la France. » Et fort magnifiquement, M. Pierre Champion, parvenu au terme de cette biographie où rien n'est romancé, mais où tout est plus beau qu'un roman, a fait à son tour l'inventaire, le fructueux et bel inventaire du gain royal. Alors, non sans respect, on assiste aux dernières convulsions de son héros ; et l'on pense que, s'il est vrai — selon son biographe — que ce que le vieux rusé, le vieux guerrier aimait le mieux « est l'histoire de France », par Notre-Dame et par les saints, M. Louis le Onzième a été bien servi. Oncques historien, avant M. Pierre Champion, ne fit de lui au monde portrait aussi plaisant en sa peinture, exact et sincère en son dessin.

Edmond Pilon.

(1) Voir la *Revue universelle* du 15 juillet 1927.

LES BEAUX-ARTS

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

La Bibliothèque nationale nous convie en ce moment à visiter, dans le beau cadre redoré de la galerie Mazarine, une exposition consacrée à la Révolution française. On n'y trouve pas de plaisir, mais l'intérêt en est puissant : tant ce qui touche à ce grand cataclysme agit sur l'imagination avec force. L'histoire nous en est connue ; de la vie passée de notre pays, beaucoup même ne savent que cet épisode, d'où ils croient que date la France moderne. Le drame de 89, ses enthousiasmes, sa générosité, sa folie, les horreurs de 93, tout cela est pathétique et présent. Il semble que ce n'est que d'hier, et qu'on n'a qu'à tendre la main pour saisir, à travers le temps, cette réalité fumante encore... Cependant, à la Bibliothèque nationale, une déception, il faut l'avouer, nous attendait : liée à l'idée d'exposition, qui sous-entend d'abord plaisir des yeux, curiosité matérielle, peinture, meubles, bibelots. Or, dans l'espèce, ce plaisir est fort limité ; et nous avons beau savoir, pourquoi, nous n'en prenons pas aisément notre parti. Ces expositions si intéressantes que M. Pierre Roland-Marcel a entrepris d'organiser rue de Richelieu sont en principe destinées à faire connaître au public le riche et varié trésor de la Bibliothèque nationale, qui comprend, certes, de très beaux objets de musée, mais surtout, naturellement, des livres, des estampes et des imprimés. D'où, pour cette exposition en particulier, un caractère presque entièrement documentaire, par

suite assez peu flatteur à l'œil, la plupart des pièces rassemblées dans ces vitrines demandant à être déchiffrées, plutôt que regardées. C'est une exposition pour archivistes, beaucoup plus que pour amateurs d'art. Il a fallu pallier cet inconvénient, qui risquait d'être un peu sévère : on a demandé aux collections privées, au Louvre, aux Archives, à Carnavalet, quelques objets susceptibles d'égayer un peu la matière en fournissant un aliment au besoin visuel du visiteur. Et parmi ces objets, plusieurs, en effet, sont fort beaux, ou fort émouvants, ou curieux et d'un vif intérêt anecdotique. Mais la place était limitée, et il a fallu se restreindre. Le résultat est une regrettable impression d'insuffisant et d'incomplet, que l'on n'éprouve pas de gêne à enregistrer, puisque ce regret ne provient que de l'intérêt excité par l'exposition telle qu'elle est. Il y faut passer deux ou trois heures pour tout voir ; et quand on a tout vu, on en voudrait encore. Peut-être aurait-on pu gagner quelques vitrines sur l'imprimé, et montrer un peu plus d'estampes. A défaut des tableaux, ce sont elles qui font le mieux revivre et connaître une époque. On aurait pu supprimer aussi quelques plans, cartes, documents topographiques, et mettre à la place un plus grand nombre de portraits des personnages principaux qui ont fait la Révolution. Le mystère qui la rend encore pour nous si obscure en certaines de ses parties tient à ce que nous ne savons pas tout des hommes qui l'ont accomplie. Le visage de Robespierre et celui de Saint-Just sont à mon avis aussi nécessaires à qui veut comprendre leur pensée profonde et leurs actes que la lecture de leurs discours et de leurs œuvres : c'est la grande utilité psychologique de l'œuvre d'art, de nous renseigner de la sorte sur le personnel agissant de l'humanité, et plus spécialement de l'humanité en état de crise. Ici, plus que partout ailleurs, cet éclairage était nécessaire, et il est fâcheux qu'il soit si réduit. On n'en veut pour preuve que l'extraordinaire document qui figure à l'exposition — d'ailleurs mal placé, en contre-bas d'une vitrine, comme si l'on avait eu peur de le montrer : le moulage mortuaire de Marat. L'ayant vu, je tiens que le plus savant historien qui voudrait parler de « l'ami du peuple » sans avoir contemplé ces traits et médité sur ce masque effrayant, où, sous les déformants stigmates de la maladie, se lisent encore l'angoisse et la contraction de la mort, non seulement risquerait de se tromper, dans son jugement, mais, bien plus, ne comprendrait rien à cet homme.

Nous regrettons donc l'absence de cette illustration psychologique, qu'eût fournie une plus abondante iconographie aux divers compartiments de cette exposition. D'autres pièces, par contre, parlent fortement à notre faculté imaginative, et contribuent à recréer dans

cette salle la prodigieuse atmosphère indispensable à la parfaite connaissance de ces jours de fer et de sang. Quelques pathétiques reliques y suffisent. J'ai dit ce masque de Marat. Voici la reine, dans la charrette, telle que l'impassible David, d'une plume atroce, l'a croquée, à cette fenêtre de la rue Saint-Honoré, tandis que s'écoulait le lent et tragique cortège. Raide, les mains liées, tournant le dos à l'attelage dans cette marche à reculons vers l'échafaud, la malheureuse Marie-Antoinette est vêtue d'une camisole, coiffée d'un bonnet, d'où s'échappent sur la nuque, déjà préparée, les mèches grises, coupées court : on avait redouté l'effet sur la foule d'une victime en habits de deuil... La tête est droite, le regard fixe, un pli rude abaisse le coin de la lèvre : de quel dur coup d'œil l'artiste a saisi et rendu ce trait ! Impossible de ne pas penser à lui autant qu'à elle, devant cette hallucinante image, si dépourvue de pitié, d'humanité. On sent que sa main n'a pas tremblé : on lui en veut de ce dessin, autant qu'aux juges du Tribunal, qu'aux bourreaux du Temple et de cette Conciergerie où peu d'instants auparavant la condamnée a griffonné sur son pauvre *Office de la providence* désécussonné l'adieu suprême : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mes yeux n'ont plus de larmes pour pleurer pour vous, mes pauvres enfants ; adieu, adieu ! Marie-Antoinette... » Cette émouvante pièce est là, elle aussi, prêtée par la ville de Châlons, qui la garde. Tant d'autres encore : les menus papiers crayonnés au cours du procès, appels aux amis sans pouvoir, aux défenseurs. Et l'horrible déposition arrachée au petit dauphin, contresignée de sa main, sous la menace... Ailleurs, c'est le souvenir des bourreaux, dévorés à leur tour par l'hydre. Leur sang même a été conservé, qui donne à cette époque sa couleur. Le voilà, teignant encore les derniers papiers des Girondins, trouvés à demi rongés par la pluie, la vermine et la décomposition même de leur chair, sur les cadavres de Buzot de Petion, de Barbaroux ; teignant les épreuves, rouges elles aussi encore, du numéro de *l'Ami du peuple* que corrigeait Marat dans sa baignoire quand Charlotte Corday le frappa... Voici le dernier procès-verbal de la Commune, daté de la nuit du 10 Thermidor ; la signature ultime de Robespierre appelant ses amis à la rescousse ; et la table aussi, où il fut allongé, silencieux, vaincu, la mâchoire fracassée, en attendant d'être porté à la Convention, à l'échafaud. Une belle table, élégamment galbée, recouverte d'un maroquin noir, ornée de cuivres. Elle figurait, paraît-il, dans le cabinet de travail du roi, aux Tuileries. Après le 10 Août, elle dut être envoyée à l'Hôtel de Ville ; les lis des Bourbons remplacés à l'emporte-pièce, aux coins et sur le bandeau transversal, par le bonnet phrygien et le faisceau de licteurs... En passant, observez ceci : cette table où gît Robes-

pierre, après quatre années de révolution, de réformes... c'est encore une table Louis XVI. La Révolution a-t-elle donc oublié l'ébénisterie? Le fait est assez symbolique : elle n'a rien créé en matière d'art, et n'a changé que des écussons... Mais je me trompe : elle a tout de même créé un jouet : cette petite guillotine en réduction, dans cette vitrine. Des enfants s'en sont amusés, ont pu s'en servir pour couper le cou à des oiseaux. Jeu courant, paraît-il, dans ces jours où la mort ne faisait pas peur, même à l'enfance... Que la civilisation couvre donc d'un glacis fragile la férocité, le besoin sadique de détruire !... Cela est d'hier. Demain, si vous n'y prenez garde, les mêmes atrocités renaîtront. Et comme après les journées de Septembre, des hommes qui n'étaient pas faits pour cela, s'étonneront d'avoir pu...

Tout ceci ne parle qu'aux nerfs, n'émeut que notre imagination historique : c'est le chapitre sanglant du roman révolutionnaire. Il faut maintenant regarder d'autres cadres, se pencher sur d'autres vitrines. Des aquarelles d'un faire charmant, des gravures d'une taille ferme, nerveuse, reconstituent autour de ces pièces à conviction le décor du drame : l'aspect même du Paris révolutionnaire dont quelques traits subsistent aujourd'hui, que les flâneurs retrouvent aisément au cours de leurs rétrospectives promenades. Voir, faubourg Saint-Antoine, au Marais, rue Saint-Honoré, rue de l'Abbaye, ces façades, identiques encore à celles qui servent de fond aux petites compositions, si élégantes et si fines, lavées d'encre de Chine ou gravées en couleurs, de Prieur, de Louis Moreau, de Duplessis, de Boilly ou de Debucourt... La plupart de ces petits maîtres de l'ancien régime ont fixé les scènes, les événements, le peuple, ses attitudes, ses costumes, les meurtres, les fêtes, les cortèges, toutes les quotidiennes manifestations de la place publique ou de l'Assemblée. Tout ce menu détail vit prodigieusement, et, se raboutant de planche en planche juxtaposées, finit par fournir une physionomie complète de l'époque. Cette partie de l'exposition, abondante, nombreuse, cependant trop restreinte à notre goût, est naturellement passionnante à qui, la possédant déjà en esprit, veut la voir, et, grâce à ces observations vraies, retrouver la vie de ces extraordinaires années.

Quand on a longuement regardé ces estampes, ces gouaches, ces petites toiles, ces images populaires, ces caricatures, alors seulement l'innombrable document imprimé accumulé dans cette galerie Mazarine prend sa signification véritable. Il faut le lire, à travers la vitre : tant de manifestes, de traits, d'ordonnances, de règlements, d'arrêtés, de tous ordres et sur tous sujets, disent le prodigieux esprit de remaniement, attestent le soulèvement profond, la réforme tentée dans tous les domaines par l'esprit nouveau, la bouillonnante activité

de cette Révolution aux bras tout à coup chargés de si pressants et si vastes problèmes. La guerre, l'administration, la finance, le droit, les questions techniques, les principes, les faits, les idées, les arts même : tout à la fois mis en question, à quoi il faut répondre, et répondre en improvisant... C'est vraiment l'enfantement d'un monde, auquel font assister le visiteur, ces papiers si frais imprimés qu'ils semblent sortir de la presse, et tous si lourds de conséquence. Sous cette universelle gestation, il y a un miracle étonnant : le miracle d'une vie qui se continue, tenant au passé aboli par tant de formes encore survivantes, la technique demeurant celle de l'ancien régime ; technique naturellement excellente, comme il appert de l'art dit révolutionnaire lui-même, qu'il s'agisse d'architecture, de mobilier, d'objets fabriqués, de peinture, d'imprimerie, de gravure, ou des colifichets de la mode... C'est le même que dix ans plus tôt : on lui a mis seulement le bonnet rouge. Un détail bien caractéristique de ces survivances : l'habitude conservée de frapper des médailles à l'occasion de tous les événements dignes d'être consignés, par la postérité lointaine, dans le bronze. Comme on en frappait autrefois pour les mariages royaux, les naissances princières, la commémoration des victoires, des fêtes, des fondations d'académies, on en frappera pour immortaliser le souvenir de la prise de la Bastille, le retour du roi à Paris le 6 octobre, la journée de la Fédération ou celle du 10 Août, l'exécution de Marie-Antoinette, les batailles de Lodi ou de Millesimo... Mais l'une, entre autres, méritait peut-être d'être montrée à part, comme le monument commémoratif du jour où cette Révolution finit : elle fait voir une mer étale, et tout à l'horizon des flots, un jeune soleil qui se lève et dissipe les nuages. La médaille du 18 Brumaire.

Émile Henriot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

CHEZ FRANCIS JAMMES

A l'écart du vieux bourg d'Hasparren, qui, tel un pieux pèlerin, monte vers son église; en retrait d'une belle route blanche où le ciel, au crépuscule, met des lueurs roses; caché enfin par les multiples arbres de son jardin discret, s'élève la maison de Francis Jammes le poète.

Toute simple et recueillie sous sa capuche de tuiles rouges, elle offre un doux visage de religieuse en oraison. Une tranquille paix émane de ses murs. Et cette paix convient au bucolique ami de Dieu venu abriter là son cœur et sa pensée.

Tous les bruits meurent à sa porte. Et cependant tout y est vivant, tout y est parlant. La lumière — celle qui vient du dedans et qui est toute spirituelle — l'enchante et l'irradie.

De grandes portes-fenêtres ouvrant sur la verdure, les fleurs, les arbres, avec l'air familier de ces anciennes qui, toujours, avaient la main tendue pour accueillir, semblent dire : « Entrez, venez ici faire halte, car c'est ici l'oasis où le voyageur avide de rêve et d'idéal, goûte — dans la quiétude et le calme — le miel que le poète, abeille au divin labeur, distille dans le secret de sa ruche. »

Et l'on entre confiant. Aussitôt apparaît celui qu'on a depuis longtemps désiré voir. Dans la petite pièce intime dont il a fait son cabinet de travail, il était là : il composait. Pour vous, il a interrompu la page commencée, et laissé s'échapper l'inspiration — cet oiseau capricieux que si peu captivent à leur gré — et il est venu à vous, le sourire aux lèvres, comme si le fâcheux que vous êtes en réalité était à ses yeux un messager des dieux.

Dans un geste de cordialité sincère, sa main se tend vers vous. Un mot charmant accompagne ce geste, et tout de suite, ailée, délicieuse, sans fard et sans apprêts, la conversation s'engage. Francis Jammes parle. On l'écoute subjugué. On lui réplique parfois, mais avec toujours la crainte de rompre le charme.

La parole, chez Jammes le poète, est abondante, aisée, lumineuse et profonde à la fois. Pas une phrase qui n'ait sa portée. Pas un aperçu qui ne fasse image. La moindre anecdote — même banale — prend un sens avec lui; elle corrobore une vérité énoncée, elle vient à l'appui d'une opinion émise, d'un jugement porté.

Tour à tour hardi, paradoxal même, mais invariablement judicieux, vrai, étincelant de poésie, de verve et d'esprit, Francis Jammes aborde tous les sujets, touche à toutes les questions, effleure toutes les idées. Il a tout lu, tout appris, tout retenu : le moderne et l'antique, le classicisme et le romantisme, la mystique et la vie profane, le ciel et la terre, l'art et la science. Et tandis qu'il parle assis dans son fauteuil, ou qu'emporté par le torrent de ses idées, il arpente son cabinet, révélant soudain la fougue, l'impétuosité de son ardente nature, l'auditeur se rappelle avec joie le mot de Pascal : « Je m'attendais à trouver un auteur, j'ai été ravi et charmé de rencontrer un homme. »

Certes, Francis Jammes connaît la rare valeur de son talent. Il le sait fortement personnel et délicieusement original. Mais il sait également que la simplicité est une des marques du génie.

Amant passionné de la solitude, il vise plus haut que les honneurs et les vaines louanges; plus grand que les distinctions et les titres par lui toujours refusés.

« Il comprend trop ses contemporains pour ne pas s'estimer heureux de manger loin d'eux les oignons de ses jardins et les cerises amères de ses bois. »

Cette pensée de Lacordaire, il l'a faite sienne. Elle domine sa vie; elle est l'objet de ses quotidiennes méditations.

Comprend-on maintenant pourquoi il préfère le murmure de la « Joyeuse » coulant non loin dans la vallée, l'odeur des fleurs de son jardin, la plainte du vent dans les arbres, à toutes les voix du monde, à tous les encens qu'on pourrait lui brûler? Et d'ailleurs, qu'irait-il faire à Paris? Quelles couronnes irait-il y chercher? Son talent ne s'impose-t-il pas de lui-même?

Lui-même l'a dit, non par orgueil, mais dans un juste sentiment de la personnalité dominatrice que, seule, la fausse modestie prétend ignorer.

« Le poète qui se sent passé maître en son art jouit de ce privilège : il domine l'opinion. Que peuvent porter sur lui les nouvelles modes littéraires? L'ombre passagère de l'abat-jour, l'éclipse même, ne pré-

valent point contre une œuvre qui recèle sa lumière en soi. Ce désir qu'ont les écrivains de mon âge de retenir ou de gagner le succès, pourtant si vain, que le snobisme dispense, les fait se mettre à la remorque d'enfants à l'âge ingrat, et les imiter. Mais un vrai maître ne saurait s'abandonner à des courants si contraires : sa mission solennelle, son titre, son honneur, sa gloire, est de demeurer lui-même, alors que tous l'auraient abandonné. »

Quelle que soit cependant la beauté des premières œuvres enfantées, la province ne saurait suffire à en déterminer le succès, et à les parer de l'éclat de la gloire. Francis Jammes ne l'ignore pas; cela pour en avoir fait lui-même l'expérience. Demandez-lui donc ce qu'il pense de la décentralisation, si prônée à cette heure par plusieurs, et voici ce qu'il vous répondra :

« Elle est à mon avis une chose qui ne peut absolument pas réussir, si l'on entend par décentralisation le fait de découvrir dans sa province un public assez nombreux pour vous accueillir et vous comprendre. Ce public n'existe pas en province dont le public vraiment littéraire ne se compose que d'unités éparses — il est vrai très qualifiées et très averties quelquefois.

« Le public assez nombreux pour imposer un poète n'est qu'à Paris. Paris est le seul réceptacle. Et si jamais un homme est devenu célèbre en province, cela n'a jamais été que par un choc en retour. Les bourgeois et les petits hobereaux acceptent volontiers un nom longtemps ressassé par leurs revues et leurs gazettes. L'exemple le plus patent n'est-il pas celui d'un Mistral qui, tout compte fait, a d'abord été célébré par Lamartine?

« N'insistons pas sur des poètes de notre genre : l'entomologiste Fabre et le sculpteur Pavie.

« Il en est autrement, si l'on entend par décentralisation le fait de se confiner le plus possible dans la province et chez soi; de fréquenter le moins possible Paris, ce Paris pourtant disposé à nous accueillir et à nous tendre à des distances des lauriers.

« Nul doute qu'il n'y ait un parallèle à établir entre la sainteté et l'œuvre d'art. De même qu'à la sainteté, à l'accueil de Dieu, au dépouillement, convient surtout la solitude ou la cellule, ou la longue méditation dans les bois d'une chartreuse familière, ainsi de l'œuvre d'art, dont je ne sais qui a prononcé qu'elle est un dépouillement continuel.

« Cela explique pourquoi, lorsqu'il se dépouille d'une manière qui devance son siècle un poète risque fort de n'être pas compris de ses contemporains. Il risque de ne rencontrer sa vraie gloire que dans la décrépitude et la mort.

« Lorsque l'œuvre d'un poète — telle qu'une campanule au fort de

l'été — se fond avec la lumière jusqu'à n'être plus saisie que par les yeux d'un petit nombre, le poète se résigne, mais il se sent arrivé. » *Et Francis Jammes ajoute, sans doute faisant allusion à ses* Quatre livres des quatrains :

« *Mais qui donc sait lire aujourd'hui? Qui en a la patience et le goût? Qui donc peut se détacher de l'ambition pour ne suivre que l'amour, pour croire que quatre vers — sur qui l'on pose un regard distrait — renferment et retiennent le drame et les méditations d'une existence tout entière?* »

Il dit cela. En même temps une ombre de mélancolie voile les traits de son visage au masque puissant.

Mais la mission du poète est divine. Dans sa robuste foi, Francis Jammes s'en réjouit. Ce qui lui rend la poésie si chère, c'est l'unité de son perpétuel apostolat dans la Trinité sainte de ses sources : Dieu, la patrie, la famille.

« *Mon idée, — me confie-t-il, tandis que debout près de sa fenêtre son regard fixe les lointains bleus de l'horizon où sont les Pyrénées, — mon idée, c'est que de même qu'une chaîne de montagnes n'aboutit en somme qu'à une seule ligne qui en maintient l'harmonie dans le ciel, de même aucune poésie ne saurait s'évader de la loi qui la fait se continuer éternellement aussi jeune et aussi belle. On peut s'étonner que ceux qui s'occupent de préhistoire retrouvent, sculptées dans les parois des grottes les plus anciennes, des bêtes dont les animaliers contemporains les plus subtils ont envié l'incomparable subtilité. Au point de vue naturaliste, une page de Théocrite n'est pas inférieure à un poème de Lamartine. Ils sont situés sur la même ligne du Parnasse. Ils le sont seulement en des points différents : voilà tout.*

« *Il va sans dire qu'une poésie purement formelle ne saurait subsister.* »

Dans la petite pièce où il travaille, médite et prie, le maître s'est tu. Mais son silence même parle et vit. C'est que cet homme, qui porte partout avec lui le divin trésor de la poésie, remplit tout de sa prodigieuse et vivante lumière. Elle éclate dans ses paroles, dans le pétillement de ses yeux, mais surtout elle resplendit à travers son beau, son large front, où la pensée se tient comme un feu sur la montagne.

Elle passe et repasse, flamme à la fois vive et mystérieuse sur les traits du poète. Elle les transfigure, cependant que, jaillies de ses lèvres, tombent sur sa poitrine les calmes ondes de sa barbe de neige. Involontairement, je songe aux Pyrénées toutes proches qui dressent au-dessus de leurs neiges éternelles des cimes éblouissantes sur lesquelles, comme la pensée sur un front, le soleil se pose et luit.

L. de Langalerie.

Le Théâtre : *L'École cynique.*

M. Vialar est un très jeune auteur qui débuta il y a deux saisons avec une pièce intitulée : *Nous ne sommes pas si forts.* Elle appartenait au genre cynique, et M. Vialar venait grossir l'école de ces jeunes gens qui entrent dans la vie le blasphème à la bouche. Leur aîné est le puissant M. Bernard Zimmer, et cette école cynique est composée de MM. Passeur, Haurigot, Blanchon, Nathanson, Salacrou, Lang, et dudit M. Vialar.

Après l'admirable premier acte de *Pas encore*, on attend un maître de M. Passeur. M. Haurigot, après l'insuccès de *Méditerranée*, semble flotter. La plus récente pièce de M. Blanchon, *l'École des bourgeois*, marque un recul plutôt qu'un progrès sur celle par laquelle il débuta jadis à l'Atelier : *le Prisonnier*. M. Nathanson n'a aucun intérêt, il a passé, comme sa vocation l'y appelait, dans le rang des fournisseurs israélites pour le boulevard. On n'a pas revu M. Pellerin, depuis le succès qu'il remporta avec *Têtes de rechange*, qui appelle les plus expresses réserves. M. Salacrou n'est encore qu'un fantaisiste pour petits cercles littéraires. M. Lang a provisoirement délaissé le cynisme pour goûter les fruits du succès, et il écrit des revues en compagnie de M. Bastia, chansonnier judéo-montmartrois. Restent M. Zimmer, qui vient de donner une pièce à l'Atelier, et M. Vialar, qui vient d'en donner deux coup sur coup à la Comédie Caumartin et à l'Odéon. Bien qu'il ne soit pas abusif de les classer dans la même école, il y a pourtant de grandes différences entre le cynisme de M. Zimmer et celui de M. Vialar. Différences qui tiennent non seulement au tempérament, mais aussi à l'âge. M. Zimmer a dépassé la trentaine, M. Vialar est encore un très jeune homme. Aussi bien le cynisme de M. Vialar n'est qu'une réaction sentimentale, tandis que celui de M. Zimmer est fondé sur une très ferme raison. On pourrait le définir : l'hostilité naturelle à l'égard de la société contemporaine d'un esprit très lucide et très intelligent qui n'a pas retrouvé de raison d'espérer dans une foi politique. Faute de ce support, en effet, quelle peut être l'attitude d'un homme intelligent en face du chaos? Où, en quoi, en qui placer un espoir raisonnable? Et quand on ne sait plus où placer un espoir, les faibles désespèrent, les forts haussent les épaules et rient pour faire tête à l'absurde.

Du reste, le cynisme dont M. Zimmer se servait comme d'un masque dans *le Veau d'or* ou dans ses *Zouaves* était beaucoup trop étroit pour son large rire : ce n'était déjà plus un cynique, c'était un auteur comique qui éclatait dans *Bava l'Africain;* c'est maintenant un puissant satirique qui raille son époque sous le couvert d'Aristophane.

Car M. Zimmer a adapté *les Oiseaux* d'une manière inattendue et digne d'un créateur original. La pièce est une de celles où Aristo-

phane a mis le moins d'intentions politiques. M. Zimmer a compris que c'est précisément pour cette raison qu'elle lui offrait, à lui, le meilleur cadre pour une satire politique. *Les Acharniens*, *les Cavaliers*, *la Paix*, *les Guêpes* évoquent des hommes et des faits réels, qui intéressaient les Athéniens et qui ne nous intéressent plus directement. Pour faire passer *les Guêpes* du grec en français, il a fallu que Racine refonde tout, oublie Cléon et transpose l'essentiel : *les Guêpes* frondaient les tribunaux démocratiques, *les Plaideurs* raillent le monde de la chicane. Tandis que *les Oiseaux* offraient le souple cadre d'une admirable féerie. M. Zimmer l'a vu et s'en est donné à cœur joie.

Pisétaire le persuasif et Evelpide le confiant quittent Athènes sans grief politique déterminé : chez M. Zimmer, ce sont deux combattants de la guerre de Décélie qui ont assez de la société d'une après-guerre qui ne devait être qu'une entre-deux-guerres. Les fâcheux qui envahissent Néphélécoccygie après la parabase deviennent des personnages d'aujourd'hui, et la terrible verve de M. Zimmer n'épargne personne. Enfin, par une transposition plus hardie encore, Pisétaire prend figure du dictateur qui, une fois l'autorité conquise, fonde sur elle la raison et l'ordre. Si bien qu'à tout instant la merveilleuse féerie poétique porte sous la verve folle une seconde sagesse, et que par un singulier tour de force, M. Zimmer se trouve avoir fait passer la brillante raison politique d'Aristophane dans une des rares pièces où celui-ci ne l'avait pas mise.

Par exemple, à la fin, les dieux envoient trois des leurs négocier avec le dictateur des oiseaux. Ils n'arrivent pas à s'accorder. Pisétaire affame ses dieux par le blocus, et Hercule est prêt à tous les sacrifices pour manger. Neptune, plus fier, repousse des conditions humiliantes. On consulte le troisième ambassadeur, qui est un dieu nègre. On lui demande son avis. Moi rien comprendre, dit-il ; et il se range à l'avis d'Hercule, parce que *ti plus gros*. Neptune conclut avec mélancolie : « *Puisqu'un Dieu vaut un autre Dieu, un homme vaudra donc bientôt un autre homme. Je prévois le jour où les hommes voteront tous... Alors le monde, qui va déjà si mal, deviendra la proie sans défense d'éloquents filous et de prometteurs sans vergogne.* »

Ce cynisme-là n'est pas celui du dilettante qui s'abaisse au rang des chiens, mais celui du rieur qui les fouaille.

* * *

M. Vialar n'a évidemment pas encore cette poigne et cette santé. La pièce qui a paru à la Comédie Caumartin, *Un Cœur tout neuf*, est maladroite, inexpérimentée, et le cynisme y touche parfois de bien près au déplaisant. Pendant la moitié de la soirée on prend un garçon de vingt ans et une femme de quarante pour un couple d'amants, alors que c'est un fils avec sa mère. La ficelle est si grosse

qu'on la voit de bonne heure, mais l'intention de cette équivoque reste au compte de l'auteur, et par la suite cette mère est amenée à confesser ses amours devant son fils, ce qui est plus désobligeant encore. Le jeune homme finit par faire sa maîtresse d'une étudiante serbe qui se vante d'avoir eu des aventures innombrables, qui en fait n'en a jamais eus et qui finit tout de même par en avoir une.

Ce personnage est un symbole : de même M. Vialar oscille entre la fanfaronnade du vice et l'aveu d'innocence. Celui-ci éclate à la fin, profondément touchant : *Le cynisme de notre génération*, dit le jeune contemporain de M. Vialar, *c'est notre romantisme*. Pour les mêmes raisons et dans les mêmes conditions : une génération élevée au bruit des armes, qui a rêvé d'agir et qui est arrivée trop tard, qui n'a pas achevé ses études en paix et qui arrive dans un monde mal équilibré. En 1828, il restait encore dans la société assez d'agrément pour que le dégoût de vivre n'engendrât qu'une maladie littéraire. En 1928, le mal va bien plus avant, et le moral est touché. A l'âge des illusions généreuses, ces jeunes gens trouvent une société de fer ; à l'âge des beaux rêves, ils trouvent une société laide et morne. Leur cynisme n'est qu'une façon de crâner pour ne pas se plaindre.

M. Vialar, lui, se plaint déjà. On n'avait pas besoin de cet aveu pour le comprendre et pour ne ressentir à l'égard de sa génération qu'indulgence et sympathie. Enfin, si la pièce de la Comédie Caumartin ne vaut pas cher, en revanche celle de l'Odéon est déjà très proche d'être bonne.

Comme dans *la Souriante Madame Beudet*, on y voit un tyran qui opprime sa femme et tous ceux qui l'approchent. En particulier un neveu orphelin, garçon de dix-huit ans qu'il maltraite avec une férocité stupide et inconsciente. Un jour, celui-ci, poussé à bout, empoisonne les pâtes pectorales du bourreau avec de l'arsenic ; mais c'est la bonne qui prend une pâte à la dérobée, et qui manque de mourir. Alors le tyran s'imagine que c'est sa femme qui a empoisonné ses pâtes, et il redouble de tyrannie. L'idée est bonne, elle amène une suite de scènes d'un comique déjà plein de prix, auquel on peut même préférer encore des scènes charmantes, au premier acte, entre le neveu et la bonne, deux enfants innocents qui jouent avec l'amour sans savoir. M. Vialar ne s'occupe plus du tout ici de cynisme, et il en est récompensé. La pièce traîne encore en longueur l'auteur ne sait pas aller vite. Mais il montre un cœur charmant, un esprit fin, de l'invention comique. En voilà assez pour aller bien plus loin que le cynisme.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

FRANCE. — *Les militants Albert Treint et Suzanne Girault sont expulsés du parti communiste* (15 *janvier*).

— *La Chambre vote la loi sur le recrutement de l'armée par* 410 *voix contre* 23 (19 *janvier*).

— *Ouverture du débat sur la politique financière à la Chambre* (24 *janvier*).

— *Accord entre le ministère des Travaux publics et les Compagnies de chemins de fer. Les salaires des cheminots seront relevés. Les tarifs de transport sur les marchandises le seront aussi* (24 *janvier*).

— *Le député communiste Marty est arrêté au cours d'une rafle* (25 *janvier*).

— *Arrivée à Paris du roi et de la reine d'Afghanistan* (25 *janvier*).

— *A la Fédération radicale socialiste du Rhône, M. Herriot annonce comme prochaine la grâce des députés communistes détenus à la Santé. Sa présence au gouvernement, dit-il, doit être considérée « comme le gage de cette démocratique mesure »* (29 *janvier*). *Ces propos sont toutefois démentis peu après* (31 *janvier*).

LA CHRONIQUE DE LA PAIX. — *Mémorandum britannique à la S. D. N. exposant le point de vue anglais sur l'arbitrage et la sécurité. Il ménage les idées communément reçues à Genève, mais maintient la thèse toujours soutenue par la Grande-Bretagne : Pas d'engagements illimités* (18 *janvier*).

— *Remise de la note française en réponse à la note américaine du* 11 *sur la « mise hors la loi » de la guerre. La France continue à défendre le point de vue exposé dans sa note précédente* (21 *janvier*).

— *Parlant au Reichstag, M. Stresemann réclame sur un ton nettement agressif l'évacuation de la Rhénanie. Il qualifie d' « hypocrisie » la politique du gouvernement français et conclut : « Évacuez, si vous ne considérez pas Locarno comme un simulacre. »*

Le socialiste Breitscheid abonde dans le même sens (30 *janvier*).

MEXIQUE. — *La persécution religieuse redouble. Trois cents catholiques sont arrêtés sous l'inculpation de sédition* (26 *janvier*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36082.